

7
VITT. EM. III
—



LIBRERIA
ORLANDI

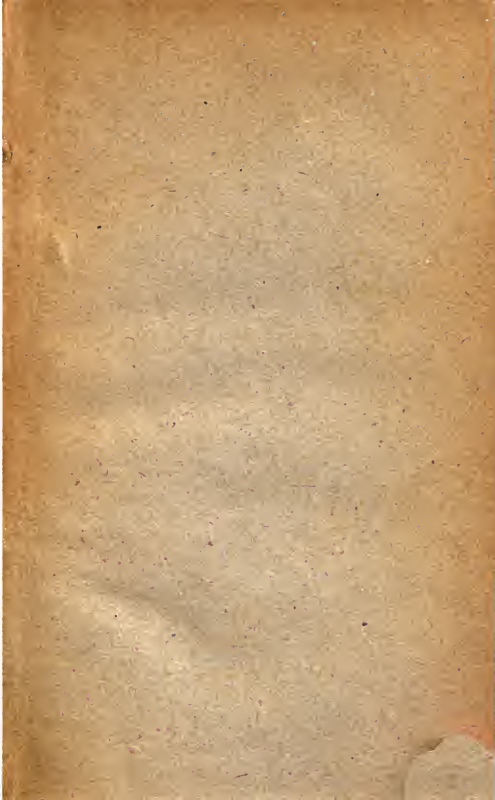
637

R. BIBLIOTECA NAZLE

R. BIBLIOTECA NAZLE

NAPOLI







12 tela



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

WERTHER

PAR

GOETHE

Traduction de PIERRE LEROUX

TOME II

DUBUISSON et Cie

5

Rue Coq-Héron

LUCIEN MARPON

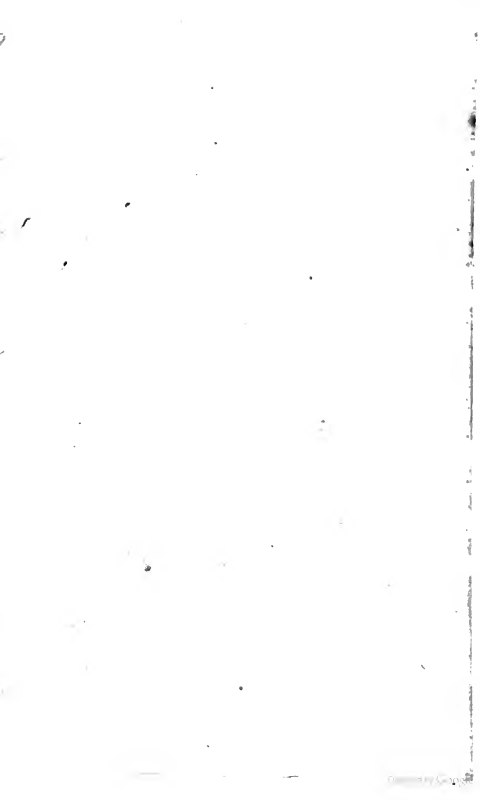
4 & 7

Galleries de l'Odéon

25 centimes

35 CENTIMES RENDU FRANCO DANS TOUTE LA FRANCE.

1^{er} septembre 1864



u30585 637

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

GOETHE

WERTHER

TRADUCTION DE PIERRE LEROUX

SUIVI DE

HERMANN ET DOROTHÉE

TRADUCTION DE BITAUBÉ

TOME SECOND



PARIS

DUBUISSON ET C.
5, rue Coq-Héron, 5

LUCIEN MARPON
4-7, galeries de l'Odéon 4-7

1864

130

130

WERTHER

(Suite)

26 novembre.

Quelquefois je me dis : « Ta destinée n'est qu'à toi : tu peux estimer tous les autres heureux ; jamais mortel ne fut tourmenté comme toi. » Et puis, je lis quelque ancien poëte ; et c'est comme si je lisais dans mon propre cœur. J'ai tant à souffrir ! Quoi ! il y a donc eu déjà avant moi des hommes aussi malheureux !

30 novembre.

Non, jamais, jamais je ne pourrai revenir à moi. Partout où je vais, je rencontre quelque apparition qui me met hors de moi-même. Aujourd'hui, ô destin ! ô humanité !

Je vais sur les bords de l'eau à l'heure du dîner ; je n'avais aucune envie de manger. Tout était désert ; un vent d'ouest froid et humide soufflait de la montagne, et des nuages

grisâtres couvraient la vallée. J'ai aperçu de loin un homme vêtu d'un mauvais habit vert, qui marchait courbé entre les rochers, et paraissait chercher des simples. Je me suis approché de lui, et le bruit que j'ai fait en arrivant l'ayant fait se retourner, j'ai vu une physionomie tout à fait intéressante, couverte d'une tristesse profonde, mais qui n'annonçait rien d'ailleurs qu'une âme honnête. Ses cheveux étaient relevés en deux boucles avec des épingles, et ceux de derrière formaient une tresse fort épaisse qui lui descendait sur le dos. Comme son habillement indiquait un homme du commun, j'ai cru qu'il ne prendrait pas mal que je fisse attention à ce qu'il faisait; et, en conséquence, je lui ai demandé ce qu'il cherchait. « Je cherche des fleurs, a-t-il répondu avec un profond soupir, et je n'en trouve point. — Aussi n'est-ce pas la saison, lui ai-je dit en riant. — Il y a tant de fleurs! a-t-il reparti en descendant vers moi. Il y a dans mon jardin des roses et deux espèces de chèvrefeuille, dont l'une m'a été donnée par mon père. Elles poussent ordinairement aussi vite que la mauvaise herbe, et voilà déjà deux jours que j'en cherche sans en pouvoir trouver. Et même ici, dehors, il y a toujours des fleurs, des jaunes, des bleues, des rouges; et la centaurée aussi est une jolie petite fleur : je n'en puis trouver aucune. » J'ai remarqué en lui

un certain air hagard ; et , prenant un détour , je lui ai demandé ce qu'il voulait faire de ces fleurs. Un sourire singulier et convulsif a contracté les traits de sa figure. « Si vous voulez ne point me trahir , a-t-il dit en appuyant un doigt sur sa bouche , je vous dirai que j'ai promis un bouquet à ma belle. — C'est fort bien. — Ah ! elle a bien d'autres choses ! Elle est riche ! — Et pourtant elle fait grand cas de votre bouquet ? — Oh ! elle a des bijoux et une couronne ! — Comment l'appellez-vous donc ? — Si les États généraux voulaient me payer , je serais un autre homme ! Oui , il fut un temps où j'étais si content ! Aujourd'hui , c'en est fait pour moi , je suis... » Un regard humide qu'il a lancé vers le ciel a tout exprimé. « Vous étiez donc heureux ? — Ah ! je voudrais bien l'être encore de même ! J'étais content , gai et gaillard comme le poisson dans l'eau. — Henri ! a crié une vieille femme qui venait sur le chemin , Henri ! où es-tu fourré ? Nous t'avons cherché partout. Viens dîner. — Est-ce là votre fils ? lui ai-je demandé en m'approchant d'elle. — Oui , c'est mon pauvre fils ! a-t-elle répondu. Dieu m'a donné une croix lourde. — Combien y a-t-il qu'il est dans cet état ? — Il n'y a que six mois qu'il est ainsi tranquille. Je rends grâce à Dieu que cela n'ait pas été plus loin. Auparavant il a été dans une frénésie qui a duré une année entière ; et pour lors il était à la

chaîne dans l'hôpital des fous. A présent il ne fait rien à personne ; seulement il est toujours occupé de rois et d'empereurs. C'était un homme doux et tranquille, qui m'aidait à vivre, et qui avait une fort belle écriture. Tout d'un coup il devint rêveur, tomba malade d'une fièvre chaude, de là dans le délire, et maintenant il est dans l'état où vous le voyez. S'il fallait vous raconter, monsieur.. » J'interrompis ce flux de paroles en lui demandant quel était ce temps dont il faisait si grand récit, et où il se trouvait si heureux et si content. Le pauvre insensé, m'a-t-elle dit avec un sourire de pitié, veut parler du temps où il était hors de lui : il ne cesse d'en faire l'éloge. C'est le temps qu'il a passé à l'hôpital, et où il n'avait aucune connaissance de lui-même. » Cela a fait sur moi l'effet d'un coup de tonnerre. Je lui ai mis une pièce d'argent dans la main, et je me suis éloigné d'elle à grands pas.

« Où tu étais heureux ! me suis-je écrié en marchant précipitamment vers la ville, où tu étais content comme un poisson dans l'eau ! Dieu du ciel ! as-tu donc ordonné la destinée des hommes de telle sorte qu'ils ne soient heureux qu'avant d'arriver à l'âge de la raison, ou après qu'ils l'ont perdue ! Pauvre misérable ! Et pourtant je porte envie à ta folie, à ce désastre de tes sens, dans lequel tu te consumes. Tu sors plein d'espérance,

pour cueillir des fleurs à ta reine... au milieu de l'hiver... et tu t'affliges de n'en point trouver, et tu ne conçois pas pourquoi tu n'en trouves point. Et moi... et moi, je sors sans espérance, sans aucun but, et je rentre au logis comme j'en suis sorti... Tu te figures quel homme tu serais si les États généraux voulaient te payer : heureuse créature, qui peux attribuer la privation de ton bonheur à un obstacle terrestre ! Tu ne sens pas, tu ne sens pas que c'est dans le trouble de ton cœur, dans ton cerveau détraqué, que gît ta misère, dont tous les rois de la terre ne sauraient te délivrer ! »

Puisse-t-il mourir dans le désespoir, celui qui se rit du malade qui, pour aller chercher des eaux minérales éloignées, fait un long voyage qui augmentera sa maladie et rendra la fin de sa vie plus douloureuse ! celui qui insulte à ce cœur oppressé qui, pour se délivrer de ses remords, pour calmer son trouble et ses souffrances, fait un pèlerinage au saint sépulcre : chaque pas qu'il fait sur la terre durcie par des routes non frayées, et qui déchire ses pieds, est une goutte de baume sur sa plaie ; et à chaque jour de marche il se couche le cœur soulagé d'une partie du fardeau qui l'accable... Et vous osez appeler cela rêveries, vous autres bavards, mollement assis sur des coussins ! Rêveries !... O Dieu ! tu vois mes larmes. Fallait-il, après avoir for-

mé l'homme si pauvre, lui donner des frères qui le pillent encore dans sa pauvreté, et lui dérobent ce peu de confiance qu'il a en toi ; car la confiance en une racine salutaire, dans les pleurs de la vigne, qu'est-ce, sinon la confiance en toi, qui as mis dans tout ce qui nous environne la guérison et le soulagement dont nous avons besoin à toute heure ? O père que je ne connais pas, père qui remplissais autrefois toute mon âme, et qui as depuis détourné ta face de dessus moi, appelle-moi vers toi ! ne te tais pas plus longtemps ; ton silence n'arrêtera pas mon âme altérée... Et un homme, un père pourrait-il s'irriter de voir son fils, qu'il n'attendait pas, lui sauter au cou, en s'écriant : « Me voici revenu, mon père ; ne vous fâchez point si j'interromps un voyage que je devais supporter plus long pour vous obéir. Le monde est le même partout ; partout peine et travail, récompense et plaisir : mais que me fait tout cela ? Je ne suis bien qu'où vous êtes ; je veux souffrir et jouir en votre présence... » Et toi, père céleste et miséricordieux, pourrais-tu repousser ton fils ?

1^{er} décembre.

Wilhelm ! cet homme dont je t'ai parlé, cet heureux infortuné, était commis chez le père de Charlotte, et une malheureuse passion

qu'il conçut pour elle, qu'il nourrit en secret, qu'il lui découvrit enfin, et qui le fit renvoyer de sa place, l'a rendu fou. Sens, si tu peux, sens, par ces mots pleins de sécheresse, combien cette histoire m'a bouleversé, lorsque Albert me l'a contée aussi froidement que tu la liras peut-être !

4 décembre.

Je te supplie... Vois-tu, c'est fait de moi... Je ne saurais supporter tout cela plus longtemps. Aujourd'hui, j'étais assis près d'elle... J'étais assis ; elle jouait différents airs sur son clavecin, avec toute l'expression ! tout, tout !... que dirai-je ? Sa petite sœur habillait sa poupée sur mon genou. Les larmes me sont venues aux yeux. Je me suis baissé, et j'ai aperçu son anneau de mariage. Mes pleurs ont coulé... Et tout à coup elle a passé à cet air ancien, dont la douceur a quelque chose de céleste ; et aussitôt j'ai senti entrer dans mon âme un sentiment de consolation, et revivre le souvenir de tout le passé, du temps où j'entendais cet air, des tristes jours d'intervalle, du retour, des chagrins, des espérances trompées, et puis... J'allais et venais par la chambre ; mon cœur suffoquait. « Au nom de Dieu ! lui ai-je dit avec l'expression la plus vive, au nom de Dieu, finissez ! » Elle a cessé, et m'a regardé attentivement. « Wer-

ther, m'a-t-elle dit avec un sourire qui m'a percé l'âme, Werther, vous êtes bien malade ; vos mets favoris vous répugnent. Allez ! de grâce , calmez-vous. » Je me suis arraché d'auprès d'elle, et... Dieu ! tu vois mes souffrances, tu y mettras fin.

6 décembre.

Comme cette image me poursuit ! que je veille ou que je rêve, elle remplit seule mon âme. Ici, quand je ferme à demi les paupières, ici, dans mon front, à l'endroit où se concentre la force visuelle, je trouve ses yeux noirs. Non, je ne saurais t'exprimer cela. Si je m'endors tout à fait, ses yeux sont encore là ; ils sont là comme un abîme ; ils reposent devant moi ; ils remplissent mon front.

Qu'est-ce que l'homme, ce demi-dieu si vanté ? Les forces ne lui manquent-elles pas précisément à l'heure où elles lui seraient le plus nécessaires ? Et lorsqu'il prend l'essor dans la joie, ou qu'il s'enfonce dans la tristesse, n'est-il pas alors même borné, et toujours ramené au sentiment de lui-même, au triste sentiment de sa petitesse, quand il espérerait se perdre dans l'infini ?

L'ÉDITEUR AU LECTEUR

Comblen je désirerais qu'il nous restât sur les derniers jours de notre malheureux ami assez de renseignements écrits de sa propre main pour que je ne fusse pas obligé d'interrompre par des récits la suite des lettres qu'il nous a laissées !

Je me suis attaché à recueillir les détails les plus exacts de la bouche de ceux qui pouvaient être le mieux informés de son histoire. Ces détails sont uniformes : toutes les relations s'accordent entre elles, jusque dans les moindres circonstances. Je n'ai trouvé les opinions partagées que sur la manière de juger les caractères et les sentiments des personnes qui ont joué ici quelque rôle.

Il ne nous reste donc qu'à raconter fidèlement tout ce que ces recherches multipliées nous ont appris, en faisant entrer dans ce récit les lettres qui nous sont restées de celui qui n'est plus, sans dédaigner le plus petit papier conservé. Il est si difficile de connaître la vraie cause, les véritables ressorts de l'ac-

tion même la plus simple, lorsqu'elle provient de personnes qui sortent de la ligne commune !

Le découragement et le chagrin avaient jeté des racines de plus en plus profondes dans l'âme de Werther, et peu à peu s'étaient emparés de tout son être. L'harmonie de son intelligence était entièrement détruite ; un feu interne et violent, qui minait toutes ses facultés les unes par les autres, produisit les plus funestes effets, et finit par ne lui laisser qu'un accablement plus pénible encore à soutenir que tous les maux contre lesquels il avait lutté jusqu'alors. Les angoisses de son cœur consumèrent les dernières forces de son esprit, sa vivacité, sa sagacité. Il ne portait plus qu'une morne tristesse dans la société ; de jour en jour plus malheureux, et toujours plus injuste à mesure qu'il devenait plus malheureux. Au moins, c'est ce que disent les amis d'Albert. Ils soutiennent que Werther n'avait pas su apprécier un homme droit et paisible qui, jouissant d'un bonheur longtemps désiré, n'avait d'autre but que de s'assurer ce bonheur pour l'avenir. Comment aurait-il pu comprendre cela, lui qui chaque jour dissipait tout et ne gardait pour le soir que souffrance et privation ! Albert, disent-ils, n'avait point changé en si peu de temps ; il était toujours le même homme que Werther avait tant loué, tant estimé au commence-

ment de leur connaissance. Il chérissait Charlotte par-dessus tout; il était fier d'elle; il désirait que chacun la reconnût pour l'être le plus parfait. Pouvait-on le blâmer de chercher à détourner jusqu'à l'apparence du soupçon? Pouvait-on le blâmer s'il se refusait à partager avec qui que ce fût un bien si précieux, même de la manière la plus innocente? Ils avouent que lorsque Werther venait chez sa femme, Albert quittait souvent la chambre; mais ce n'était ni haine ni aversion pour son ami : c'était seulement parce qu'il avait senti que Werther était gêné en sa présence.

Le père de Charlotte fut attaqué d'un mal qui le retint dans sa chambre. Il envoya sa voiture à sa fille; elle se rendit auprès de lui. C'était par un beau jour d'hiver; la première neige avait tombé en abondance, et la terre en était couverte.

Werther alla rejoindre Charlotte le lendemain matin, pour la ramener chez elle, si Albert ne venait pas la chercher.

Le beau temps fit peu d'effet sur son humeur sombre : un poids énorme oppressait son âme; de lugubres images le poursuivaient, et son cœur ne connaissait plus d'autre mouvement que de passer d'une idée pénible à une autre.

Comme il vivait toujours mécontent de lui-même, l'état de ses amis lui semblait aussi plus agité et plus critique : il crut avoir

troublé la bonne intelligence entre Albert et sa femme, il s'en fit des reproches auxquels se mêlait un ressentiment secret contre l'époux.

En chemin, ses pensées tombèrent sur ce sujet. « Oui, se disait-il avec une sorte de fureur, voilà donc cette union intime, si entière, si dévouée, ce vif intérêt, cette foi si constante, si inébranlable ! Ce n'est plus que satiété et indifférence ! La plus misérable affaire ne l'occupe-t-elle pas plus que la femme la plus adorable ? Sait-il apprécier son bonheur ? sait-il estimer au juste ce qu'elle vaut ? Elle lui appartient... Eh bien ! elle lui appartient... Je sais cela comme je sais autre chose ; je croyais être fait à cette idée, et elle excite encore ma rage, elle m'assassinera !... Et son amitié à toute épreuve qu'il m'avait jurée, a-t-elle tenu ? Ne voit-il pas déjà une atteinte à ses droits dans mon attachement pour Charlotte, et dans mes attentions un secret reproche ? Je m'en aperçois, je le sens, il me voit avec peine, il souhaite que je m'éloigne, ma présence lui pèse. »

Quelquefois il ralentissait sa marche précipitée ; quelquefois il s'arrêtait et semblait vouloir retourner sur ses pas. Il continua cependant son chemin, toujours livré à ces idées, à ces conversations solitaires ; et il arriva enfin, presque malgré lui, à la maison de chasse.

Il entra et demanda le bailli et Charlotte. Il trouva tout le monde dans l'agitation. L'aîné des fils lui dit qu'il venait d'arriver un malheur à Wahlheim ; qu'un paysan venait d'être assassiné. Cela ne fit pas sur lui grande impression. Il se rendit au salon, et trouva Charlotte occupée à dissuader le bailli, qui, sans être retenu par sa maladie, voulait aller sur les lieux faire une enquête sur le crime. Le meurtrier était encore inconnu. On avait trouvé le cadavre, le matin, devant la porte de la ferme où cet homme habitait. On avait des soupçons, le mort était domestique chez une veuve qui, peu de temps auparavant, en avait eu un autre à son service, et celui-ci était sorti de la maison par suite de mécontentement grave.

A ces détails, il se leva précipitamment. « Est-il possible ! s'écria-t-il : il faut que j'y aille, je ne puis différer d'un moment. Il courut à Wahlheim. Bien des souvenirs se retraçaient vivement à son esprit : il ne douta pas une minute que celui qui avait commis le crime ne fût le jeune homme auquel il avait parlé bien des fois, et qui lui était devenu si cher.

En passant sous les tilleuls pour se rendre au cabaret où l'on avait déposé le cadavre, Werther se sentit troublé à la vue de ce lieu jadis si chéri. Ce seuil, où les enfants avaient si souvent joué, était souillé de sang. L'amour et la fidélité, les plus beaux sentiments de

l'homme, avaient dégénéré en violence et en meurtre. Les grands arbres étaient sans feuillage et couverts de frimas; la haie vive qui recouvrait le petit mur du cimetière et se voûtait au-dessus avait perdu son feuillage, et les pierres des tombeaux se laissaient voir couvertes de neige, à travers les vides.

Comme il approchait du cabaret devant lequel le village entier était rassemblé, il s'éleva tout à coup une grande rumeur. On vit de loin une troupe d'hommes armés, et chacun s'écria que l'on amenait le meurtrier. Werther jeta les yeux sur lui, et il n'eut plus aucune incertitude. Oui ! c'était bien ce valet de ferme qui aimait tant cette veuve, et que peu de jours auparavant il avait rencontré livré à une sombre tristesse, à un secret désespoir.

« Qu'as-tu fait, malheureux ? » s'écria Werther en s'avancant vers le prisonnier. Celui-ci le regarda tranquillement, se tut, et répondit enfin froidement : « Personne ne l'aura, elle n'aura personne. » On le conduisit au cabaret, et Werther s'éloigna précipitamment.

Tout son être était bouleversé par l'émotion extraordinaire et violente qu'il venait d'éprouver. En un instant il fut arraché à sa mélancolie, à son découragement, à sa sombre apathie. L'intérêt le plus irrésistible pour ce jeune homme, le désir le plus vif de le sauver, s'emparèrent de lui. Il le sentait si

malheureux, il le trouvait même si peu coupable, malgré son crime ; il entraît si profondément dans sa situation, qu'il croyait que certainement il amènerait tous les autres à cette opinion. Déjà il brûlait de parler en sa faveur ; déjà le discours le plus animé se pressait sur ses lèvres ; il courait en hâte à la maison de chasse, et répétait à demi-voix, en chemin, tout ce qu'il représenterait au bailli.

Lorsqu'il entra dans la salle, il aperçut Albert, dont la présence le déconcerta d'abord ; mais il se remit bientôt, et avec beaucoup de feu il exposa son opinion au bailli. Celui-ci secoua la tête à plusieurs reprises ; et quoique Werther mit dans son discours toute la chaleur de la conviction, et toute la vivacité, toute l'énergie qu'un homme peut apporter à la défense d'un de ses semblables, cependant, comme on le croira sans peine, le bailli n'en fut point ébranlé. Il ne laissa même pas finir notre ami ; il le réfuta vivement et le blâma de prendre un meurtrier sous sa protection ; il lui fit sentir que de cette manière les lois seraient toujours éludées, et que la sûreté publique serait anéantie ; il ajouta que d'ailleurs, dans une affaire aussi grave, il ne pouvait rien faire sans se charger de la plus grande responsabilité, et qu'il fallait que tout se fit avec les formalités légales.

Werther ne se rendit pas encore, mais il se borna alors à demander que le bailli fermât les yeux, si l'on pouvait faciliter l'évasion du jeune homme. Le bailli lui refusa aussi cela. Albert, qui prit enfin part à la conversation, exprima la même opinion que son beau-père. Werther fut réduit au silence; il s'en alla navré de douleur, après que le bailli lui eut encore répété plusieurs fois : « Non, rien ne peut le sauver ! »

Nous voyons combien il fut frappé de ces paroles, dans un petit billet que l'on trouva parmi ses papiers, et qui fut certainement écrit ce jour-là :

« On ne peut te sauver, malheureux ! Je le vois bien, on ne peut nous sauver. »

Ce qu'avait dit Albert en présence du bailli sur l'affaire du prisonnier, avait singulièrement mortifié Werther. Il avait cru y remarquer quelque allusion à lui-même et à ses propres sentiments; et quoique, après y avoir plus mûrement réfléchi, il comprît bien que ces deux hommes pouvaient avoir raison, il sentait cependant qu'il serait au-dessus de ses forces d'en convenir.

Nous trouvons dans ses papiers une note qui a trait à cet événement, et qui exprime peut-être ses vrais sentiments pour Albert :

« A quoi sert de me dire et de me répéter : Il est honnête et bon ! Mais il me déchire jusqu'au fond du cœur ; je ne puis être juste ! »

La soirée étant douce et le temps disposé au dégel, Charlotte et Albert s'en retournèrent à pied. En chemin, Charlotte regardait çà et là, comme si la société de Werther lui eût manqué. Albert se mit à parler de lui. Il le blâma, tout en lui rendant justice. Il en vint à sa malheureuse passion, et souhaita pour lui-même qu'il fût possible de l'éloigner. « Je le souhaite aussi pour nous, dit-il, et je t'en prie, tâche de donner une autre direction à ses relations avec toi, et de rendre plus rares ses visites si multipliées. Le monde y fait attention, et je sais qu'on en a déjà parlé. » Charlotte ne dit rien. Albert parut avoir senti ce silence : au moins depuis ce temps il ne parla plus de Werther devant elle, et, si elle en parlait, il laissait tomber la conversation, ou la faisait changer de sujet.

La vaine tentative que Werther avait faite pour sauver le malheureux paysan était comme le dernier éclat de la flamme d'une lumière qui s'éteint : il n'en retomba que plus fort dans la douleur et l'abattement. Il eut une sorte de désespoir quand il apprit qu'on l'appellerait peut-être en témoignage contre le coupable, qui maintenant avait recours aux dénégations.

Tout ce qui lui était arrivé de désagréable dans sa vie active, ses chagrins auprès de l'ambassadeur, tous ses projets manqués, tout ce qui l'avait jamais blessé, lui revenait et l'agitait encore. Il se trouvait par tout cela même comme autorisé à l'inactivité ; il se voyait privé de toute perspective, et incapable, pour ainsi dire, de prendre la vie par aucun bout. C'est ainsi que, livré entièrement à ses sombres idées et à sa passion, plongé dans l'éternelle uniformité de ses douloureuses relations avec l'être aimable et adoré dont il troublait le repos, détruisant ses forces sans but et s'usant sans espérance, il se familiarisait chaque jour avec une affreuse pensée et s'approchait de sa fin.

Quelques lettres qu'il a laissées, et que nous insérons ici, sont les preuves les plus irrécusables de son trouble, de son délire, de ses pénibles tourments, de ses combats et de son dégoût de la vie.

12 décembre.

« Cher Wilhelm ! je suis dans l'état où devaient être ces malheureux qu'on croyait possédés d'un esprit malin. Cela me prend souvent. Ce n'est pas angoisse, ce n'est point désir : c'est une rage intérieure, inconnue,

qui menace de déchirer mon sein, qui me serre la gorge, qui me suffoque ! Alors je souffre, je souffre, et je cherche à me fuir, et je m'égare au milieu des scènes nocturnes et terribles qu'offre cette saison ennemie des hommes.

» Hier soir, il me fallut sortir. Le dégel était survenu subitement. J'avais entendu dire que la rivière était débordée, que tous les ruisseaux jusqu'à Wahlheim s'étaient gonflés, et que l'inondation couvrait toute ma chère vallée. J'y courus après onze heures. C'était un terrible spectacle !... Voir de la cime d'un roc, à la clarté de la lune, les torrents rouler sur les champs, les prés, les haies, inonder tout, le vallon bouleversé, et à sa place une mer houleuse livrée aux sifflements algus du vent... Et lorsque après une profonde obscurité la lune reparaisait, et qu'un reflet superbe et terrible me montrait de nouveau les flots roulant et résonnant à mes pieds, alors il me prenait un frissonnement, et puis bientôt un désir... Ah ! les bras étendus, j'étais là devant l'abîme, et je brûlais de m'y jeter, de m'y jeter ! Je me perdais dans l'idée délicieuse d'y précipiter mes tourments, mes souffrances, avec du bruit, comme des vagues. Oh !... et tu n'eus pas la force de lever le pied, de finir tous tes maux... Mon sablier n'est pas encore à sa fin, je le sens ! O mon ami ! combien volontiers

j'aurais donné mon existence d'homme, pour, avec l'ouragan, déchirer les nuées, soulever les flots ! Serait-il possible que ces délices ne devinssent jamais le partage de celui qui languit aujourd'hui dans sa prison ?

» Et quel fut mon chagrin, en abaissant mes regards sur un endroit où je m'étais reposé avec Charlotte, sous un saule, après nous être promenés à la chaleur ! Cette petite place était aussi inondée, et à peine je reconnus le saule. « Et ses prairies, pensais-je, et les environs de la maison de chasse ! Comme le torrent doit avoir arraché, détruit nos berceaux ! » Et le rayon doré du passé brilla dans mon âme... comme à un prisonnier vient un rêve de troupeaux, de prairies, d'honneurs. J'étais debout, là... Je ne m'en veux pas, car j'ai le courage de mourir... J'aurais dû... Et me voilà, comme la vieille qui demande son bois aux haies et son pain aux portes, pour soutenir et prolonger d'un instant sa triste et défaillante existence. »

14 décembre.

« Qu'est-ce, mon ami ? Je suis effrayé de moi-même. L'amour que j'ai pour elle n'est-il pas l'amour le plus saint, le plus pur, le plus fraternel ? Ai-je jamais senti dans mon âme un

désir coupable?... Je ne veux point jurer... Et maintenant des rêves ! Oh ! que ceux-là avaient raison, qui attribuaient ces effets opposés à des forces diverses ! Cette nuit... je tremble de te le dire... je la tenais dans mes bras étroitement serrée contre mon sein, et je couvrais sa belle bouche, sa bouche balbutiante d'amour, d'un million de baisers. Mon œil nageait dans l'ivresse du sien. Dieu ! serait-ce un crime que le honneur que je goûte encore à me rappeler intimement tous ces ardens plaisirs ? Charlotte ! Charlotte !... C'est fait de moi !... mes sens se troublent. Depuis huit jours je ne pense plus. Mes yeux sont remplis de larmes. Je ne suis bien nulle part, et je suis bien partout... Je ne souhaite rien, ne désire rien. Il vaudrait mieux que je parlasse. »

La résolution de sortir du monde s'était accrue et fortifiée dans l'âme de Werther, au milieu de ces circonstances. Depuis son retour auprès de Charlotte, il avait toujours considéré la mort comme sa dernière perspective, et comme une ressource qui ne lui manquerait pas. Mais il s'était cependant promis de ne point s'y porter avec violence et précipitation, et de ne faire ce pas qu'avec la plus grande conviction et le plus grand calme.

Son incertitude, ses combats avec lui-même, paraissent dans quelques lignes, qui

sans doute commençaient une lettre à son ami ; le papier ne porte pas de date :

« Sa présence, sa destinée, l'intérêt qu'elle prend à mon sort, expriment encore les dernières larmes de mon cerveau calciné.

» Lever le rideau et passer derrière... voilà tout ! Pourquoi frémir ? pourquoi hésiter ? Est-ce parce qu'on ignore ce qu'il y a derrière ?... parce qu'on n'en revient point ?... et que c'est le propre de notre esprit de supposer que tout est confusion et ténèbres là où nous ne savons pas d'une manière certaine ce qu'il y a ? »

Il s'habitua de plus en plus à ces funestes idées, et chaque jour elles lui devinrent plus familières. Son projet fut arrêté enfin irrévocablement ; on en trouve la preuve dans cette lettre à double entente, qu'il écrivit à son ami :

20 décembre.

« Cher Wilhelm, je rends grâce à ton amitié d'avoir si bien compris ce que je voulais dire. Oui, tu as raison, il vaudrait mieux pour moi que je partisse. La proposition que tu me fais de retourner vers vous n'est pas tout à fait de mon goût : au moins je voudrais faire un

détour, surtout au moment où nous pouvons espérer une gelée soutenue et de beaux chemins. Je suis aussi très content de ton dessein de venir me chercher ; accorde-moi seulement quinze jours, et attends encore une lettre de moi qui te donne des nouvelles ultérieures. Il ne faut pas cueillir le fruit avant qu'il soit mûr, et quinze jours de plus ou de moins font beaucoup. Tu diras à ma mère qu'elle prie pour son fils, et que je lui demande pardon de tous les chagrins que je lui ai causés. C'était mon destin de faire le tourment des personnes dont j'aurais dû faire la joie. Adieu, mon cher ami. Que le ciel répande sur toi toutes ses bénédictions ! Adieu.

Nous ne cherchons pas à rendre ce qui se passait à cette époque dans l'âme de Charlotte, et ce qu'elle éprouvait à l'égard de son mari et de son malheureux ami, quoique en nous-mêmes nous nous en fassions bien une idée, d'après la connaissance de son caractère. Mais toute femme douée d'une belle âme s'identifiera avec elle, et comprendra ce qu'elle souffrait.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle était très décidée à tout faire pour éloigner Werther. Si elle temporisait, son hésitation provenait de compassion et d'amitié ; elle savait combien cet effort coûterait à Werther, elle savait qu'il lui serait presque impossible. Ce-

pendant elle se vit bientôt forcée de prendre une détermination : Albert continuait à garder sur ce sujet le même silence qu'elle avait elle-même gardé ; et il lui importait d'autant plus de prouver par ses actions combien ses sentiments étaient dignes de ceux de son mari.

Le jour que Werther écrivait à son ami la dernière lettre que nous venons de rapporter était le dimanche avant Noël ; il vint le soir chez Charlotte, et la trouva seule. Elle s'occupait de préparer les joujoux qu'elle destinait à ses frères et sœurs pour les étrennes. Il parla de la joie qu'auraient les enfants, et de ce temps où l'ouverture inattendue d'une porte et l'apparition d'un arbre décoré de cierges, de sucreries et de pommes, nous causent les plus grands ravissements (1). « Vous aussi, dit Charlotte, en cachant son embarras sous un aimable sourire, vous aussi, vous aurez vos étrennes, si vous êtes bien sage ; une petite bougie, et puis quelque chose encore. — Et qu'appellez-vous être bien sage ? s'écria-t-il ; comment dois-je être ? comment puis-je être ? — Jeudi soir, reprit-elle, est la veille de Noël ; les enfants viendront alors, et mon père avec eux :

(1) C'est l'usage en Allemagne d'enfermer, la veille de Noël, un arbre chargé de petits cierges et de bonbons, dans une fausse armoire, qu'on ouvre à l'instant où l'on s'y attend le moins, pour donner aux enfants le plaisir de la surprise.

chacun aura ce qui lui est destiné. Venez aussi... mais pas avant... » Werther était interdit. « Je vous en prie, continua-t-elle, qu'il en soit ainsi ; je vous en prie pour mon repos. Cela ne peut pas durer ainsi, non, cela ne se peut pas. » Il détourna les yeux de dessus elle, et se mit à marcher à grands pas dans la chambre, en répétant entre ses dents : « Cela ne peut pas durer ! » Charlotte, qui s'aperçut de l'état violent où l'avaient mis ces paroles, chercha, par mille questions, à le distraire de ses pensées ; mais ce fut en vain. « Non, Charlotte, s'écria-t-il, non, je ne vous reverrai plus. — Pourquoi donc ; Werther ? reprit-elle. Vous pouvez, vous devez nous revoir ; seulement, soyez plus maître de vous ! Oh ! pourquoi êtes-vous né avec cette fougue, avec cet emportement indomptable et passionné que vous mettez à tout ce qui vous attache une fois ! Je vous en prie, ajouta-t-elle en lui prenant la main, soyez maître de vous ! Que de jouissances vous assurent votre esprit, vos talents, vos connaissances ! soyez homme, rompez ce fatal attachement pour une créature qui ne peut rien que vous plaindre ! » Il grinça les dents, et la regarda d'un air sombre. Elle prit sa main. « Un seul moment de calme, Werther ! lui dit-elle. Ne sentez-vous pas que vous vous abusez, que vous courez volontairement à votre perte ? Pourquoi faut-il que ce soit moi, Werther !

moi qui appartiens à un autre, précisément moi ? Je crains bien, oui, je crains que ce ne soit cette impossibilité même de m'obtenir qui rende vos désirs si ardents ! » Il retira sa main des siennes, et la regardant d'un œil fixe et mécontent : « C'est bien ! s'écria-t-il, c'est très bien ! Cette remarque est peut-être d'Albert ! Elle est profonde ! très profonde ! — Chacun peut la faire, reprit-elle. N'y aurait-il donc dans le monde entier aucune femme qui pût remplir les vœux de votre cœur ? Gagnez sur vous de la chercher, et je vous jure que vous la trouverez. Depuis longtemps, pour vous et pour nous, je m'afflige de l'isolement où vous vous renfermez. Prenez sur vous ! Un voyage vous ferait du bien, sans aucun doute. Cherchez un objet digne de votre amour, et revenez alors : nous jouirons tous ensemble de la félicité que donne une amitié sincère. »

« On pourrait imprimer cela, dit Werther avec un sourire amer, et le recommander à tous les instituteurs. Ah ! Charlotte, laissez-moi encore quelque répit : tout s'arrangera ! — Eh bien ! Werther, ne revenez pas avant la veille de Noël ! » Il voulait répondre : Albert entra. On se donna le bonsoir avec un froid de glace. Ils se mirent à se promener l'un à côté de l'autre dans l'appartement d'un air embarrassé. Werther commença un discours insignifiant, et cessa bientôt de parler.

Albert fit de même ; puis il interrogea sa femme sur quelques affaires dont il l'avait chargée. En apprenant qu'elles n'étaient pas encore arrangées, il lui dit quelques mots que Werther trouva bien froids et même durs. Il voulait s'en aller, et il ne le pouvait pas. Il balança jusqu'à huit heures, et son humeur ne fit que s'aigrir. Quand on vint mettre le couvert, il prit sa canne et son chapeau. Albert le pria de rester ; mais il ne vit dans cette invitation qu'une politesse insignifiante : il remercia très froidement et sortit.

Il retourna chez lui, prit la lumière des mains de son domestique, qui voulait l'éclairer, et monta seul à sa chambre. Il sanglotait, parcourait la chambre à grands pas, se parlait à lui-même à haute voix, et d'une manière très animée. Il finit par se jeter tout habillé sur son lit, où le trouva son domestique, qui prit sur lui d'entrer sur les onze heures pour lui demander s'il ne voulait pas qu'il lui tirât ses bottes. Il y consentit, et lui dit de ne point entrer le lendemain dans sa chambre sans avoir été appelé.

Le lundi matin, 21 décembre, il commença à écrire à Charlotte la lettre suivante, qui, après sa mort, fut trouvée cachetée sur son secrétaire, et qui fut remise à Charlotte. Je la détacherai ici par fragments, comme il paraît l'avoir écrite :

« C'est une chose résolue, Charlotte, je veux mourir, et je te l'écris sans aucune exaltation romanesque, de sang-froid, le matin du jour où je te verrai pour la dernière fois. Quand tu liras ceci, ma chère, le tombeau couvrira déjà la dépouille glacée du malheureux qui ne connaît pas de plaisirs plus doux, pour les derniers moments de sa vie, que de s'entretenir avec toi. J'ai eu une nuit terrible et aussi bienfaisante. Elle a fixé, affermi ma résolution. Je veux mourir ! Quand je m'arrachai hier d'auprès de toi, quelle convulsion j'éprouvais dans mon âme ! quel horrible serrement de cœur ! Comme ma vie, se consumant près de toi sans joie, sans espérance, me glaçait et me faisait horreur ! Je pus à peine arriver jusqu'à ma chambre. Je me jetai à genoux, tout hors de moi ; et, ô Dieu ! tu m'accordas une dernière fois le soulagement des larmes les plus amères. Mille projets, mille idées se combattirent dans mon âme ; et enfin il n'y resta plus qu'une seule idée, bien arrêtée, bien inébranlable : Je veux mourir ! Je me couchai, et ce matin, dans tout le calme du réveil, je trouvai encore dans mon cœur cette résolution ferme et inébranlable : Je veux mourir !... Ce n'est point de désespoir, c'est la certitude que j'ai fini ma carrière, et que je me sacrifie pour toi. Oui, Charlotte, pourquoi te le cacher ? il faut que l'un de nous trois périsse,

et je veux que ce soit moi. O ma chère ! une idée furieuse s'est insinuée dans mon cœur déchiré, souvent... de tuer ton époux... toi... moi !... Ainsi soit-il donc ! Lorsque sur le soir d'un beau jour d'été tu graviras la montagne, pense à moi alors, et souviens-toi combien de fois je parcourus cette vallée. Regarde ensuite vers le cimetière, et que ton œil voie comme le vent berce l'herbe sur ma tombe, aux derniers rayons du soleil couchant... J'étais calme en commençant, et maintenant ces images m'affectent avec tant de force, que je pleure comme un enfant. »

Sur les dix heures, Werther appela son domestique ; et, en se faisant habiller, il lui dit qu'il allait faire un voyage de quelques jours ; qu'il n'avait qu'à nettoyer ses habits et préparer tout pour faire les malles. Il lui ordonna aussi de demander les mémoires des marchands, de rapporter quelques livres qu'il avait prêtés, et de payer deux mois d'avance à quelques pauvres qui recevaient de lui une aumône chaque semaine.

Il se fit apporter à manger dans sa chambre ; et après qu'il eut dîné, il alla chez le bailli, qu'il ne trouva pas à la maison. Il se promena dans le jardin d'un air pensif : il semblait qu'il voulût rassembler en foule tous les souvenirs capables d'augmenter sa tristesse.

Les enfants ne le laissèrent pas longtemps en repos. Ils coururent à lui en sautant, et lui dirent que quand demain, et encore demain, et puis encore un jour, seraient venus, ils recevraient de Lolotte leur présent de Noël; et là-dessus, ils lui étalèrent toutes les merveilles que leur imagination leur promettait. « Demain, s'écria-t-il, et encore demain, et puis encore un jour ! » il les embrassa tous tendrement, et allait les quitter, lorsque le plus jeune voulut encore lui dire quelque chose à l'oreille. Il lui dit en confidence que ses grands frères avaient écrit de beaux compliments du jour de l'an ; qu'ils étaient longs; qu'il y en avait un pour le papa, un pour Albert et Charlotte, et un aussi pour M. Werther, et qu'on les présenterait de grand matin, le jour de Noël.

Ces derniers mots l'accablèrent : il leur donna à tous quelque chose, monta à cheval, les chargea de faire ses compliments, et partit les larmes aux yeux.

Il revint chez lui vers les cinq heures, re-commanda à la servante d'avoir soin du feu, et de l'entretenir jusqu'à la nuit. Il dit au domestique d'emballer ses livres et son linge, et d'arranger ses habits dans sa malle. C'est alors vraisemblablement qu'il écrivit le paragraphe qui suit de sa dernière lettre à Charlotte :

« Tu ne m'attends pas. Tu crois que j'obéirai, et que je ne te verrai que la veille de Noël. Charlotte ! aujourd'hui ou jamais. La veille de Noël tu tiendras ce papier dans ta main, tu frémiras, et tu le mouilleras de tes larmes. Je le veux, il le faut ! Oh ! que je suis content d'avoir pris mon parti ! »

Cependant Charlotte se trouvait dans une situation bien triste. Son dernier entretien avec Werther lui avait mieux fait sentir encore combien il lui serait difficile de l'éloigner ; elle comprenait mieux qu'elle ne l'avait fait jusque-là tous les tourments qu'il aurait à souffrir pour se séparer d'elle.

Elle avait dit, comme en passant, en présence de son mari, que Werther ne reviendrait point avant la veille de Noël ; et Albert était monté à cheval pour aller chez un bailli du voisinage terminer une affaire qui devait le retenir jusqu'au lendemain.

Elle était seule ; aucun de ses frères n'était autour d'elle. Elle s'abandonna tout entière à ses pensées, qui erraient sur sa situation présente et sur l'avenir. Elle se voyait liée pour la vie à un homme dont elle connaissait l'amour et la fidélité, et qu'elle aimait de toute son âme, à un homme dont le caractère paisible et solide paraissait formé par le ciel pour assurer le bonheur d'une honnête femme ; elle sentait ce qu'un tel époux serait

toujours pour elle et pour sa famille. D'un autre côté, Werther lui était devenu si cher, et dès le premier instant la sympathie entre eux s'était si bien manifestée, leur longue liaison avait amené tant de rapports intimes, que son cœur en avait reçu des impressions ineffaçables. Elle était accoutumée à partager avec lui tous ses sentiments et toutes ses pensées, et son départ la menaçait de lui faire un vide qu'elle ne pourrait plus remplir. Oh ! si elle avait pu dans cet instant le changer en un frère, combien elle eût été heureuse ! s'il y avait eu moyen de le marier à une de ses amies ! si elle avait pu aussi espérer de rétablir entièrement la bonne intelligence entre Albert et lui !

Elle passa en revue dans son esprit toutes ses amies : elle trouvait toujours à chacune d'elles quelque défaut, et il n'y en eut aucune qui lui parût digne.

Au milieu de toutes ces réflexions, elle finit par sentir profondément, sans oser se l'avouer, que le désir secret de son âme était de le garder pour elle-même, tout en se répétant qu'elle ne pouvait, qu'elle ne devait pas le garder. Son âme, si pure, si belle, et toujours si invulnérable à la tristesse, reçut en ce moment l'empreinte de cette mélancolie qui n'entrevoit plus la perspective du bonheur. Son cœur était oppressé, et un sombre nuage couvrait ses yeux.

Il était six heures et demie lorsqu'elle entendit Werther monter l'escalier ; elle reconnut à l'instant ses pas et sa voix qui la demandait. Comme son cœur battit vivement à son approche , et peut-être pour la première fois ! Elle aurait volontiers fait dire qu'elle n'y était pas ; et quand il entra , elle lui cria avec une espèce d'égarement passionné : « Vous ne m'avez pas tenu parole ! — Je n'ai rien promis, » fut sa réponse. — « Au moins, auriez-vous dû avoir égard à ma prière ; je vous avais demandé cela pour notre tranquillité commune. »

Elle ne savait que dire ni que faire , quand elle pensa à envoyer inviter deux de ses amies, pour ne pas se trouver seule avec Werther. Il déposa quelques livres qu'il avait apportés, et en demanda d'autres. Tantôt elle souhaitait voir arriver ses amies, tantôt qu'elles ne vinsent pas, lorsque la servante rentra, et lui dit qu'elles s'excusaient toutes deux de ne pouvoir venir.

Elle voulait d'abord faire rester cette fille, avec son ouvrage , dans la chambre voisine , et puis elle changea d'idée. Werther se promenait à grands pas. Elle se mit à son clavier, et commença un menuet ; mais ses doigts se refusaient. Elle se recueillit, et vint s'asseoir d'un air tranquille auprès de Werther, qui avait pris sa place accoutumée sur le canapé.

« N'avez-vous rien à lire ? » dit-elle. Il n'avait rien. « Ici, dans mon tiroir, continua-t-elle, est votre traduction de quelques chants d'Ossian : je ne l'ai point encore lue ; car j'espérais toujours vous l'entendre lire vous-même, mais cela n'a jamais pu s'arranger. » Il sourit, et alla chercher son cahier. Un frisson le saisit en y portant la main, et ses yeux se remplirent de larmes quand il l'ouvrit ; il se rassit, et lut :

Étoile de la nuit naissante, te voilà qui étincelles à l'occident, tu lèves ta brillante tête sur ta nuée, tu t'avances majestueusement le long de la colline. Que regardes-tu sur la bruyère ? Les vents orageux se sont apaisés ; le murmure du torrent lointain se fait entendre ; les vagues viennent expirer au pied du rocher, et les insectes du soir bourdonnent dans les airs. Que regardes-tu, belle lumière ? Mais tu souris, et tu t'en vas joyeusement. Les ondes t'entourent, et baignent ton aimable chevelure. Adieu, tranquille rayon. Et toi, parais, toi, superbe lumière de l'âme d'Ossian.

Et elle paraît dans tout son éclat. Je vois mes amis morts. Ils s'assemblent à Lora, comme aux jours qui sont passés. Fingal vient, comme une humide colonne de brouillard. Autour de lui sont sès héros ; voilà les bardes ! Ullin aux cheveux gris, majestueux

Ryno, Alpin, chantre aimable, et toi, plaintive Minona ! comme vous êtes changés, mes amis, depuis les jours de fête de Selma, alors que nous nous disputions l'honneur du chant, comme les zéphirs du printemps font, l'un après l'autre, plier les hautes herbes sur la colline.

Alors Minona s'avancait dans sa beauté, le regard baissé, les yeux pleins de larmes ; sa chevelure flottait, en résistant au vent vagabond qui soufflait du haut de la colline. L'âme des guerriers devint sombre quand sa douce voix s'éleva ; car ils avaient vu souvent la tombe de Salgar, ils avaient souvent vu la sombre demeure de la blanche Colma. Colma était abandonnée sur la colline, seule avec sa voix mélodieuse ; Salgar avait promis de venir, mais la nuit se répandait autour d'elle. Écoutez de Colma la voix, lorsqu'elle était seule sur la colline.

COLMA.

« Il fait nuit. Je suis seule, égarée sur l'orageuse colline. Le vent souffle dans les montagnes. Le torrent roule avec fracas des rochers. Aucune cabane ne me défend de la pluie, ne me défend sur l'orageuse colline.

» O lune ! sors de tes nuages ! paraissez, étoiles de la nuit ! Que quelque rayon me conduise à l'endroit où mon amour se repose

des fatigues de la chasse, son arc détendu à côté de lui, ses chiens haletants autour de lui ! Faut-il, faut-il que je sois assise ici seule sur le roc au-dessus du torrent ! Le torrent est gonflé et l'ouragan mugit. Je n'entends pas la voix de mon amant.

» Pourquoi tarde mon Salgar ? a-t-il oublié sa promesse ? Voilà bien le rocher et l'arbre, et voici le bruyant torrent. Salgar, tu m'avais promis d'être ici à l'approche de la nuit. Hélas ! où s'est égaré mon Salgar ? Avec toi je voulais fuir, abandonner père et frère, les orgueilleux ! Depuis longtemps nos familles sont ennemies, mais nous ne sommes point ennemis, ô Salgar !

» Tais-toi un instant, ô vent ! silence un instant, ô torrent ! que ma voix résonne à travers la vallée, que mon voyageur m'entende ! Salgar, c'est moi qui appelle. Voici l'arbre et le rocher. Salgar, mon ami, je suis ici ; pourquoi ne viens-tu pas ?

» Ah ! la lune paraît, les flots brillent dans la vallée, les rochers blanchissent ; je vois au loin... Mais je ne le vois pas sur la cime ; ses chiens devant lui n'annoncent pas son arrivée. Faut-il que je sois seule ici !

» Mais qui sont ceux qui là-bas sont couchés sur la bruyère ?.. Mon amant, mon frère !... parlez, ô mes amis ! Ils se taisent. Que mon âme est tourmentée !... Ah ! ils sont morts ; leurs glaives sont rougis du combat.

O mon frère, mon frère, pourquoi as-tu tué mon Salgar ! O mon Salgar, pourquoi as-tu tué mon frère ? Vous m'étiez tous les deux si chers ! Oh ! tu étais beau entre mille sur la colline ; il était terrible dans le combat. Répondez-moi, écoutez ma voix, mes bien-aimés ! Mais, hélas ! ils sont muets, muets pour toujours ; leur sein est froid comme la terre.

» Oh ! du haut du rocher de la colline, du haut de la cime de l'orageuse montagne, parlez, esprits des morts ! parlez, je ne frémirai point. Où êtes-vous allés reposer ? dans quelle caverne des montagnes dois-je vous trouver ? Je n'entends aucune faible voix ; le vent ne m'apporte point la réponse des morts.

» Je suis assise dans ma douleur ; j'attends le matin dans les larmes. Creusez le tombeau, vous, les amis des morts ; mais ne le fermez pas jusqu'à ce que je vienne. Ma vie disparaît comme un songe. Pourrais-je rester en arrière ? Ici je veux demeurer avec mes amis, auprès du torrent qui sort du rocher. Lorsqu'il fait nuit sur la colline, et que le vent arrive en roulant par-dessus la bruyère, mon esprit doit se tenir sous le vent et plaindre la mort de mes amis. Le chasseur m'entendra de sa cabane de feuillage, craindra ma voix et l'aimera ; car elle sera douce, ma voix, en pleurant mes amis : ils m'étaient tous les deux si chers ! »

C'était là ton chant, ô Minona ! douce fille de Thormann. Nos larmes coulèrent pour Colma, et notre âme devint sombre.

Ullin parut avec la harpe, et nous donna le chant d'Alpin. La voix d'Alpin était douce, l'âme de Ryno était un rayon de feu ; mais tous deux déjà habitaient l'étroite maison des morts, et leur voix était morte à Selma. Un jour Ullin, revenant de la chasse, avant que les deux héros fussent tombés, les entendit chanter tour à tour sur la colline. Leurs chants étaient doux, mais tristes. Ils plaignaient la mort de Morar, le premier des héros. L'âme de Morar était comme l'âme de Fingal, son glaive comme le glaive d'Oscar. Mais il tomba, et son père gémit, et sa sœur pleura, et Minona pleura, Minona, la sœur du valeureux Morar. Devant les accords d'Ullin, Minona se retira, comme la lune à l'ouest, qui prévoit l'orage, cache sa belle tête dans un nuage. Je pinçais la harpe avec Ullin pour le chant des plaintes.

RYNO.

« Le vent et la pluie sont apaisés, le zénith est serein, les nuages se dissipent ; le soleil, en fuyant, éclaire la colline de ses derniers rayons ; la rivière coule toute rouge de la montagne dans la vallée. Doux est ton mur-

murmure, ô rivière ! mais plus douce est la voix d'Alpin, quand il fait entendre un chant funèbre. Sa tête est courbée par l'âge, et son œil creux est rouge de pleurs. Alpin, excellent chanteur, pourquoi, seul sur la silencieuse colline, gémis-tu comme un coup de vent dans la forêt, comme une vague sur un rivage lointain ?

ALPIN.

» Mes pleurs, Ryno, sont pour le mort ; ma voix est aux habitants de la tombe. Jeune homme, tu es svelte sur la colline, beau parmi les fils des bruyères ; mais tu tomberas comme Morar, et sur ton tombeau l'affligé viendra s'asseoir. Les collines t'oublieront. Ton arc est là, attaché à la muraille, détendu.

» Tu étais svelte, ô Morar, comme un chevreuil sur la colline, terrible comme le météore qui brille la nuit au ciel. Ton courroux était un orage ; ton glaive dans le combat était comme l'éclair sur la bruyère ; ta voix semblable au torrent de la forêt après la pluie, au tonnerre roulant sur les collines lointaines. Beaucoup tombaient devant ton bras, la flamme de ta colère les consumait. Mais quand tu revenais de la guerre, ta voix était paisible, ton visage semblable au soleil après l'o-

rage, à la lune dans la nuit silencieuse, ton sein calme comme le lac quand le bruit du vent est apaisé.

» Étroite est maintenant ta demeure, obscur ton tombeau : avec trois pas je mesure ta tombe. O toi qui étais si grand, quatre pierres couvertes de mousse sont ton seul monument : un arbre effeuillé, l'herbe haute que le vent couche, indiquent à l'œil du chasseur le tombeau du puissant Morar. Tu n'as pas de mère pour te pleurer, pas d'amante qui verse des larmes sur toi. Elle est morte, celle qui te donna le jour, elle est tombée, la fille de Morglan.

» Quel est ce vieillard appuyé sur son bâton ? qui est-il, cet homme dont la tête est blanche et dont les yeux sont rougis par les larmes ? C'est ton père, ô Morar ! le père d'aucun autre fils. Il entendit souvent parler de ta vaillance, des ennemis tombés sous tes coups ; il entendit la gloire de Morar ! Ah ! pourquoi a-t-il entendu sa chute ? Pleure, père de Morar, pleure ! mais ton fils ne t'entend pas, le sommeil des morts est profond ; leur oreiller de poussière est creusé bas. Il n'entendra plus jamais ta voix, il ne se réveillera plus à ta voix. Oh ! quand fait-il jour au tombeau, pour dire à celui qui dort : Réveille-toi ! »

» Adieu, le plus généreux des hommes ! adieu, guerrier fameux ! jamais plus le champ

de bataille ne te verra ; jamais plus la sombre forêt ne brillera de l'éclat de ton acier. Tu n'as laissé aucun fils, mais les chants conserveront ton nom ; les temps futurs entendront parler de toi , ils connaîtront Morar ! »

Les guerriers s'affligèrent ; mais Armin surtout poussa de douloureux soupirs. Ce chant lui rappelait aussi à lui la mort d'un fils, et le ramenait aux jours de sa jeunesse. Carmor était près du héros, Carmor, le prince de Galmal. « Pourquoi ces sanglots ? dit-il , est-ce » ici qu'il faut pleurer ? La musique et les » chants ne sont-ils pas pour fondre l'âme et » la ranimer ? Le léger nuage de brouillard » qui s'élève du lac tombe sur la vallée et » humecte les fleurs ; et à l'instant le soleil » revient dans sa force, dissipe le brouillard, » et les fleurs reverdissent. Pourquoi es-tu si » triste, ô Armin ! toi qui règnes sur Gorma, » qu'environnent les flots ? »

ARMIN.

« Oui, je suis triste, et j'ai bien des raisons de l'être. Carmor, tu n'as point perdu de fils ! tu n'as pas perdu de fille éclatante de beauté ! Le brave Colgar vit, et Amira aussi, la plus belle des femmes. Les branches de ta race fleurissent, ô Carmor ! mais Armin est le dernier de sa souche. Ton lit est noir, ô Daura !

sombre est ton sommeil dans le tombeau ! quand te réveilleras-tu avec tes chants, avec ta voix mélodieuse ? Levez-vous, vents de l'automne ! soufflez, soufflez sur l'obscur bruyère ! écumez, torrents de la forêt ! hurlez, ouragans, à la cime des chênes ! voyage à travers des nuages déchirés, ô lune ! montre et cache alternativement ton pâle visage ! rappelle-moi la nuit terrible où mes enfants périrent, où Arindal le fort tomba, où s'éteignit Daura la chérie !

» Daura, ma fille, tu étais belle, belle comme la lune sur les collines de Fura, blanche comme la neige tombée, douce comme le souffle du matin. Arindal, ton arc était fort, ton javelot rapide dans les airs, ton regard comme la nue qui presse les flots, ton bouclier comme un nuage de feu dans l'orage.

» Armar, fameux dans les combats, vint, rechercha l'amour de Daura, et fut bientôt aimé. Leurs amis étaient joyeux et pleins d'espérance.

» Érath, fils d'Odgall, frémissait de rage, car son frère avait été tué par Armar. Il vint déguisé en batelier. Sa barque était belle sur les vagues ; il avait les cheveux blanchis par l'âge, et son visage était grave et tranquille. « O la plus belle des filles ! dit-il, aimable » fille d'Armin, là-bas sur le rocher, non loin » du rivage, Armar attend sa Daura. Je viens,

» toi son amour, pour t'y conduire sur les
» flots roulants. »

» Elle y alla, elle appela Armar. La voix du
» rocher seule lui répondit. Armar, mon ami,
» mon amant, pourquoi me tourmentes-tu
» ainsi ? Écoute-moi donc, fils d'Arnath !
» écoute-moi. C'est Daura qui t'appelle.

» Erath, le traître, fuyait en riant vers la
terre. Elle élevait sa voix, elle appelait son
père et son frère : « Arindal ! Armin ! aucun
» de vous ne viendra-t-il donc sauver sa
» Daura ? »

» Sa voix traversa la mer ; Arindal, mon fils,
descendit de la colline, couvert du butin de
sa chasse, ses flèches retentissant à son côté,
son arc à la main, et cinq dogues noirs au-
tour de lui. Il aperçut l'imprudent Erath sur
le rivage, le saisit, et l'enchaîna, entourant
fortement ses bras et repliant étroitement les
liens autour de ses hanches. Erath, ainsi en-
chaîné, remplissait les airs de ses gémisse-
ments.

» Arindal pousse la barque au large, et s'é-
lance vers Daura. Tout à coup Armar survient
furieux ; il décoche une flèche ; le trait siffla
et tomba dans ton cœur, ô Arindal, mon fils !
O mon fils, tu périr du coup destiné à Erath.
La barque atteignit le rocher, et en même
temps Arindal tomba et expira. Le sang de
ton frère coulait à tes pieds, ô Daura ! quelle
fut ta douleur !

» La barque fut brisée , les flots l'engloutirent. Armar se précipite dans la mer pour sauver sa Daura ou mourir. Soudain un coup de vent tombe de la colline sur les flots : Armar est submergé, et ne reparaît plus.

» J'ai entendu les plaintes de ma fille , se désolant sur le rocher battu des vagues : ses cris étaient aigus, et revenaient sans cesse ; et son père ne pouvait rien pour elle ! Toute la nuit je restai sur le rivage ; je la voyais aux faibles rayons de la lune ; toute la nuit j'entendis ses cris ; le vent soufflait, et la pluie tombait par torrents. Sa voix devint faible avant que le matin parût, et finit par s'évanouir comme le souffle du soir dans l'herbe des rochers. Épuisée par la douleur, elle mourut, et laissa Armin seul. Ma force dans la guerre est passée, mon orgueil de père est tombé.

» Lorsque les orages descendent de la montagne, lorsque le vent du nord soulève les flots, je m'assieds sur le rivage retentissant, et je regarde le terrible rocher. Souvent, quand la lune commence à renaître dans le ciel, j'aperçois dans le clair-obscur les esprits de mes enfants marchant ensemble dans une triste concorde. »

Un torrent de larmes qui coula des yeux de Charlotte , et qui soulagea son cœur oppressé, interrompit la lecture de Werther. Il

jeta le manuscrit, lui prit une main, et versa les pleurs les plus amers. Charlotte était appuyée sur l'autre main, et cachait son visage dans son mouchoir. Leur agitation à l'un et à l'autre était terrible : ils sentaient leur propre infortune dans la destinée des héros d'Ossian ; ils la sentaient ensemble, et leurs larmes se confondaient. Les lèvres et les yeux de Werther se collèrent sur le bras de Charlotte, et le brûlaient. Elle frémit, et voulut s'éloigner ; mais la douleur et la compassion la tenaient enchaînée, comme si une masse de plomb eût pesé sur elle. Elle chercha, en suffoquant, à se remettre, et en sanglotant elle le pria de continuer ; elle le priait d'une voix céleste. Werther tremblait ; son sein voulait s'ouvrir ; il ramassa ses chants, et lut d'une voix entrecoupée :

« Pourquoi m'éveilles-tu, souffle du printemps ? tu me caresses et dis : « Je suis chargé de la rosée du ciel : » mais le temps de ma flétrissure est proche ; proche est l'orage qui abattra mes feuilles. Demain viendra le voyageur, viendra celui qui m'a vu dans ma beauté ; son œil me cherchera autour de lui, il me cherchera, et ne me trouvera point. »

Toute la force de ces paroles tomba sur l'infortuné. Il en fut accablé. Il se jeta aux pieds de Charlotte dans le dernier désespoir ;

il lui prit les mains , qu'il pressa contre ses yeux, contre son front. Il sembla à Charlotte qu'elle sentait passer dans son âme un pressentiment du projet affreux qu'il avait formé. Ses sens se troublèrent; elle lui serra les mains, les pressa contre son sein; elle se pencha vers lui avec attendrissement, et leurs joues brûlantes se touchèrent. L'univers s'anéantit pour eux. Il la prit dans ses bras, la serra contre son cœur, et couvrit ses lèvres tremblantes et balbutiantes de baisers furieux. « Werther ! dit-elle d'une voix étouffée et en se détournant, Werther ! » Et d'une main faible elle tâchait de l'écarter de son sein. « Werther ! » s'écria-t-elle enfin du ton le plus imposant et le plus noble. Il ne put y tenir. Il la laissa aller de ses bras, et se jeta à terre devant elle comme un forcené. Elle s'arracha de lui, et, toute troublée, tremblante entre l'amour et la colère, elle lui dit : « Voilà la dernière fois, Werther ! vous ne me verrez plus. » Et puis, jetant sur le malheureux un regard plein d'amour, elle courut dans la chambre voisine, et s'y enferma. Werther lui tendit les bras, et n'osa pas la retenir. Il était par terre, la tête appuyée sur le canapé, et il demeura plus d'une demi-heure dans cette position, jusqu'à ce qu'un bruit qu'il entendit le rappela à lui-même : c'était la servante qui venait mettre le couvert. Il allait et venait dans la chambre ; et,

lorsqu'il se vit de nouveau seul, il s'approcha de la porte du cabinet, et dit à voix basse : « Charlotte ! Charlotte ! seulement encore un mot, un adieu. » Elle garda le silence. Il attendit, il pria, puis attendit encore ; enfin il s'arracha de cette porte en s'écriant : « Adieu, Charlotte ! adieu pour jamais ? »

Il se rendit à la porte de la ville. Les gardes, qui étaient accoutumés à le voir, le laissèrent passer sans lui rien dire. Il tombait de la neige fondue. Il ne rentra que vers les onze heures. Lorsqu'il revint à la maison, son domestique remarqua qu'il n'avait point de chapeau ; il n'osa l'en faire apercevoir. Il le déshabilla : tout était mouillé. On a trouvé ensuite son chapeau sur un rocher qui se détache de la montagne et plonge sur la vallée. On ne conçoit pas comment il a pu, par une nuit obscure et pluvieuse, y monter sans se précipiter.

Il se coucha et dormit longtemps. Le lendemain matin, son domestique, quand son maître l'appela pour lui apporter son café, le trouva à écrire. Il ajoutait le passage suivant de sa lettre à Charlotte :

« C'est donc pour la dernière fois, pour la dernière fois que j'ouvre les yeux ! Hélas ! ils ne verront plus le soleil ; des nuages et un sombre brouillard le cachent pour toute la journée. Oui, prends le deuil, ô nature ! ton

fil, ton ami, ton bien-aimé s'approche de sa fin. Charlotte, c'est un sentiment qui n'a point de pareil, et qui ne peut guère se comparer qu'au sentiment confus d'un songe, que de se dire : Ce matin est le dernier ! Le dernier, Charlotte ! je n'ai aucune idée de ce mot ; le dernier ! Ne suis-je pas là dans toute ma force ? et demain, couché, étendu sans vie sur la terre ! Mourir ! qu'est-ce que cela signifie ? Vois-tu, nous rêvons quand nous parlons de la mort. J'ai vu mourir plusieurs personnes ; mais l'homme est si borné qu'il n'a aucune idée du commencement et de la fin de son existence. Actuellement encore à moi, à toi ! à toi ! ma chère ; et un moment de plus... séparés... désunis... peut-être pour toujours ! Non, Charlotte, non... Comment puis-je être anéanti ? comment peux-tu être anéantie ? Nous sommes, oui... S'anéantir ! qu'est-ce que cela signifie ? C'est encore un mot, un son vide que mon cœur ne comprend pas... Mort, Charlotte ! enseveli dans un coin de la terre froide, si étroit, si obscur ! J'eus une amie qui fut tout pour ma jeunesse privée d'appui et de consolations. Elle mourut, je suivis le convoi, et me tins auprès de la fosse. J'entendis descendre le cercueil ; j'entendis le frottement des cordes qu'on lâchait et qu'on retirait ensuite ; et puis la première pelletée de terre tomba, et le coffre funèbre rendit un bruit sourd, et plus sourd encore,

jusqu'à ce qu'enfin il se trouva entièrement couvert! Je tombai auprès de la fosse, saisi, agité, oppressé, les entrailles déchirées. Mais je ne savais rien sur mon origine, sur mon avenir. Mourir! tombeau! Je n'entends point ces mots!

» Oh! pardonne-moi! pardonne-moi! Hier!... C'aurait dû être le dernier moment de ma vie. O ange! ce fut pour la première fois, oui, pour la première fois que ce sentiment d'une joie sans bornes pénétra tout entier, et sans aucun mélange de doute, dans mon âme. Elle m'aime! elle m'aime! Il brûle encore sur mes lèvres, le feu sacré qui coula par torrents des tiennes; ces ardentes délices sont encore dans mon cœur. Pardonne-moi! pardonne-moi!

» Ah! je le savais bien, que tu m'aimais! Tes premiers regards, ces regards pleins d'âme, ton premier serrement de main, me l'apprirent; et cependant, lorsque je t'avais quittée, ou que je voyais Albert à tes côtés, je retombais dans mes doutes rongeurs.

» Te souvient-il de ces fleurs que tu m'envoyas le jour de cette ennuyeuse réunion, où tu ne pus me dire un seul mot, ni me tendre la main? Je restai la moitié de la nuit à genoux devant ces fleurs, et elles furent pour moi le sceau de ton amour. Mais, hélas! ces impressions s'effaçaient, comme insensiblement s'efface dans le cœur du chrétien le

sentiment de la grâce de son Dieu, qui lui a été donné avec une profusion céleste dans de saintes images, sous des symboles visibles.

» Tout cela est périssable ; mais l'éternité même ne pourra point détruire la vie brûlante dont je jouis hier sur tes lèvres et que je sens en moi ! Elle m'aime ! ce bras l'a pressée ! ces lèvres ont tremblé sur ses lèvres ! cette bouche a balbutié sur la sienne ! Elle est à moi ! Tu es à moi ! oui, Charlotte, pour jamais !

» Qu'importe qu'Albert soit ton époux ? Époux !... Ce titre serait donc seulement pour ce monde... Et pour ce monde aussi je commets un péché en t'aimant, en désirant de t'arracher, si je pouvais, de ses bras dans les miens ? Péché ! soit. Eh bien ! je m'en punis. Je l'ai savouré, ce péché, dans toutes ses délices célestes ; j'ai aspiré le baume de la vie et versé la force dans mon cœur. De ce moment, tu es à moi, à moi, ô Charlotte ! Je pars devant, je vais rejoindre mon père, ton père ; je me plaindrai à lui ; il me consolera jusqu'à ton arrivée ; alors je vole à ta rencontre, je te saisis, et demeure uni à toi en présence de l'Éternel, dans des embrassements qui ne finiront jamais.

» Je ne rêve point, je ne suis point dans le délire ! Près du tombeau, je vois plus clair. Nous serons, nous nous reverrons ! Nous verrons ta mère. Je la verrai, je la trouverai.

Ah ! j'épancherai devant elle mon cœur tout entier. Ta mère ! ta parfaite image. »

Vers les onze heures , Werther demanda à son domestique si Albert n'était pas de retour. Le domestique répondit que oui , qu'il avait vu passer son cheval. Alors Werther lui donna un petit billet non cacheté, qui contenait ces mots :

« Voudriez-vous bien me prêter vos pistolets pour un voyage que je me propose de faire ? Adieu. »

La pauvre Charlotte avait peu dormi la nuit précédente. Ce qu'elle avait redouté était devenu certain , et ses appréhensions s'étaient réalisées d'une manière qu'elle n'avait pu ni prévoir, ni empêcher. Son sang si pur, et qui coulait avec tant de douceur, était maintenant dans un trouble fiévreux, et mille sentiments déchiraient son noble cœur. Était-ce le feu des embrassements de Werther qu'elle sentait dans son sein ? Était-ce indignation de sa témérité ? était-ce une fâcheuse comparaison de son état actuel avec ces jours d'innocence, de calme, et de confiance entière en elle-même ? Comment se présenterait-elle à son mari ? comment lui avouer une scène qu'elle pouvait si bien avouer, et que pourtant elle n'osait pas s'a-

vouer à elle-même ? Ils s'étaient si longtemps contraints l'un et l'autre sur ce point ! serait-elle la première à rompre le silence, et précisément au moment où elle aurait à faire à son époux une communication si inattendue ? Elle craignait déjà que la seule nouvelle de la visite de Werther ne produisît sur lui une fâcheuse impression : que serait-ce s'il en apprenait le fatal résultat ? Pouvait-elle espérer que son mari verrait cette scène dans son vrai jour, et la jugerait sans prévention ? et pouvait-elle désirer qu'il lût dans son âme ? D'un autre côté, pouvait-elle dissimuler avec un homme devant lequel elle avait toujours été franche et transparente comme le cristal, à qui elle n'avait jamais caché et ne voulait jamais cacher aucune de ses affections ? Toutes ces réflexions l'accablèrent de soucis, et la jetèrent dans un cruel embarras. Et toujours ses pensées revenaient à Werther, qui était perdu pour elle, qu'elle ne pouvait abandonner, qu'il fallait pourtant qu'elle abandonnât, et à qui, en la perdant, il ne restait plus rien !

Quoique l'agitation de son esprit ne lui permit pas de s'en rendre compte, elle sentait confusément combien pesait alors sur elle la mésintelligence qui existait entre Albert et Werther. Des hommes si bons, si raisonnables, avaient commencé, pour de secrètes différences de sentiments, à se renfermer tou

deux dans un mutuel silence, chacun pensant à son droit et au tort de l'autre ; et l'aigreur s'était tellement accrue peu à peu, qu'il devenait impossible, au moment critique, de défaire le nœud d'où tout dépendait. Si une heureuse confiance les eût rapprochés plus tôt, si l'amitié et l'indulgence se fussent ranimées et eussent rouverts leurs cœurs à de doux épanchements, peut-être notre malheureux ami eût-il encore été sauvé.

Une circonstance particulière augmentait sa perplexité. Werther, comme on le voit par ses lettres, n'avait jamais fait mystère de son désir de quitter ce monde. Albert, avait souvent combattu en lui cette idée, et il en avait été aussi quelquefois question entre Charlotte et son mari. Celui-ci, par suite de son invincible aversion pour le suicide, manifestait assez fréquemment, avec une espèce d'acrimonie, tout à fait étrangère à son caractère, qu'il croyait fort peu à une pareille résolution ; il se permettait même des railleries à ce sujet, et il avait communiqué en partie son incrédulité à Charlotte. Cette réflexion la tranquillisait pendant quelques instants, lorsque son esprit lui présentait de sinistres images ; mais, d'un autre côté, elle l'empêchait de faire part à son mari des inquiétudes qui la tourmentaient.

Albert arriva. Charlotte alla au devant de lui avec un empressement mêlé d'embarras.

Il n'était pas de bonne humeur, il n'avait pu terminer ses affaires ; il avait trouvé, dans le bailli qu'il était allé voir, un homme intraitable et formaliste à l'excès. Les mauvais chemins avaient encore achevé de le contrarier.

Il demanda s'il n'était rien arrivé ; elle se hâta de répondre que Werther était venu la veille au soir. Il s'informa s'il y avait des lettres : elle lui dit qu'elle avait porté quelques lettres et paquets dans son cabinet. Il y passa, et Charlotte resta seule. La présence de l'homme qu'elle aimait et estimait avait fait une heureuse diversion sur son cœur. Le souvenir de sa générosité, de son amour, de sa bonté, avait ramené le calme dans son âme. Elle sentit un secret désir de le suivre : elle prit son ouvrage, et l'alla trouver dans son cabinet, comme elle faisait souvent. Il était occupé à décacheter et à parcourir ses lettres. Quelques-unes semblaient contenir des choses peu agréables. Charlotte lui adressa plusieurs questions ; il y répondit brièvement, et se mit à écrire à son bureau.

Ils étaient restés ainsi ensemble pendant une heure, et Charlotte s'attristait de plus en plus. Elle sentait combien il lui serait difficile de découvrir à son mari ce qui pesait sur son cœur, fût-il même de la meilleure humeur possible. Elle tomba dans une mélancolie d'autant plus pénible, qu'elle cherchait à la cacher et à dévorer ses larmes.

L'apparition du domestique de Werther augmenta encore le tourment de Charlotte. Il remit le petit billet à Albert, qui se retourna froidement vers sa femme, et lui dit : « Donne-lui les pistolets. Je lui souhaite un bon voyage, » ajouta-t-il en s'adressant au domestique. Ce fut un coup de foudre pour Charlotte. Elle tâcha de se lever ; les jambes lui manquèrent ; elle ne savait ce qui se passait en elle. Enfin elle avança lentement vers la muraille, prit d'une main tremblante les pistolets, en essuya la poussière. Elle hésitait, et aurait tardé longtemps encore à les donner, si Albert ne l'y avait forcée par un regard interrogatif. Elle remit donc les funestes armes au jeune homme, sans pouvoir prononcer un seul mot. Quand il fut sorti de la maison, elle prit son ouvrage, et se retira dans sa chambre, livrée à une inexprimable agitation. Son cœur lui présageait tout ce qu'il y a de plus sinistre. Tantôt elle voulait aller se jeter aux pieds de son mari, lui révéler tout, la scène de la veille, sa faute et ses pressentiments ; tantôt elle ne voyait plus à quoi aboutirait une pareille démarche ; elle ne pouvait pas espérer du moins qu'elle persuaderait à son mari de se rendre chez Werther. Le couvert était mis ; une amie, qui n'était venue que pour demander quelque chose, voulait s'en retourner... on la retint ; elle rendit la conversation supportable pendant le repas ; on

se contraignit, on parla, on conta, on s'oublia.

Le domestique arriva, avec les pistolets, chez Werther, qui les lui prit avec transport, lorsqu'il sut que c'était Charlotte qui les avait donnés. Il se fit apporter du pain et du vin, dit au domestique d'aller dîner, et se remit à écrire :

« Ils ont passé par tes mains, tu en as essuyé la poussière ; je les baise mille fois ; tu les as touchés. Ange du ciel, tu favorises ma résolution ! Toi-même, Charlotte, tu me présentes cette arme, toi des mains de qui je désirerais recevoir la mort. Ah ! et je la reçois en effet de toi ! Oh ! comme j'ai questionné mon domestique ! Tu tremblais en les lui remettant ; tu n'a point dit adieu ! hélas ! hélas ! point d'adieu ! M'aurais-tu fermé ton cœur, à cause de ce moment même qui m'a uni à toi pour l'éternité ? Charlotte, des siècles de siècles n'effaceront pas cette impression ! et, je le sens, tu ne saurais haïr celui qui brûle ainsi pour toi. »

Après dîner, il ordonna au domestique d'achever de tout emballer ; il déchira beaucoup de papiers, sortit, et acquitta encore quelques petites dettes. Il revint à la maison, et, malgré la pluie, il repartit presque aussitôt ; il se rendit hors de la ville, au jardin du

comte ; il se promena longtemps dans les environs ; à la nuit tombante, il rentra, et écrivit :

« Wilhelm , j'ai vu pour la dernière fois les champs, les forêts et le ciel. Adieu aussi, toi, chère et bonne mère ! pardonne-moi ! Console-la, mon ami ! Que Dieu vous comble de ses bénédictions ! Toutes mes affaires sont en ordre. Adieu ! nous nous reverrons, et plus heureux ! »

« Je t'ai mal payé de ton amitié , Albert ; mais tu me le pardonnes. J'ai troublé la paix de ta maison ; j'ai porté la méfiance entre vous. Adieu ! je vais y mettre fin. Oh ! puisse ma mort vous rendre heureux ! Albert ! Albert ! rends cet ange heureux ! et qu'ainsi la bénédiction de Dieu repose sur toi ! »

Il fit encore le soir plusieurs recherches dans ses papiers ; il en déchira beaucoup, qu'il jeta au feu. Il cacheta plusieurs paquets adressés à Wilhelm. Ils contenaient quelques courtes dissertations et des pensées détachées, que j'ai vues en partie. Vers dix heures, il fit mettre beaucoup de bois au feu, et, après s'être fait apporter une bouteille de vin, il envoya coucher son domestique, dont la

chambre, ainsi que celles des gens de la maison, était sur le derrière, fort éloignée de la sienne. Le domestique se coucha tout habillé, pour être prêt de grand matin ; car son maître lui avait dit que les chevaux de poste seraient à la porte avant six heures.

Après onze heures.

« Tout est si calme autour de moi ! et mon âme est si paisible ! Je te remercie , ô mon Dieu, de m'avoir accordé cette chaleur, cette force, à ces derniers instants !

» Je m'approche de la fenêtre, ma chère, et à travers les nuages orageux je distingue encore quelques étoiles éparses dans ce ciel éternel. Non , vous ne tomberez point ! L'Éternel vous porte dans son sein, comme il m'y porte aussi. Je vois les étoiles de l'Ourse, la plus chérie des constellations. La nuit , quand je sortais de chez toi, Charlotte, elle était en face de moi. Avec quelle ivresse je l'ai souvent contemplée ! Combien de fois , les mains élevées vers elle, je l'ai prise à témoin, comme un signe, comme un monument sacré de la félicité que je goûtais alors , et même... O Charlottel qu'est-ce qui ne me rappelle pas ton souvenir ? Ne suis-je pas environné de toi ; et n'ai-je pas, comme un enfant, dérobé avidement mille bagatelles que tu avais sanctifiées en les touchant ?

» O silhouette chérie ! Je te la lègue, Charlotte, et je te prie de l'honorer. J'y ai imprimé mille milliers de baisers ; je l'ai mille fois saluée lorsque je sortais de ma chambre , ou que j'y rentrais.

» J'ai prié ton père, par un petit billet, de protéger mon corps. Au fond du cimetière sont deux tilleuls, vers le coin qui donne sur la campagne : c'est là que je désire reposer. Il peut faire cela, et il le fera pour son ami. Demande-le-lui aussi. Je ne voudrais pas exiger de pieux chrétiens que le corps d'un pauvre malheureux reposât auprès de leurs corps. Ah ! je voudrais que vous m'enterrassiez auprès d'un chemin ou dans une vallée solitaire ; que le prêtre et le lévite, en passant près de ma tombe , levassent les mains au ciel en se félicitant, mais que le samaritain y versât une larme !

» Donne, Charlotte ! Je prends d'une main ferme la coupe froide et terrible où je vais puiser l'ivresse de la mort ! Tu me la présentes, et je n'hésite pas. Ainsi donc sont accomplis tous les désirs de ma vie ! voilà donc où aboutissaient toutes mes espérances ! toutes ! toutes ! à venir frapper avec cet engourdissement à la porte d'airain de la vie !

» Ah ! si j'avais eu le bonheur de mourir pour toi, Charlotte, de me dévouer pour toi ! Je voudrais mourir joyeusement, si je pouvais te rendre le repos, les délices de ta vie. Mais,

hélas ! il ne fut donné qu'à quelques hommes privilégiés de verser leur sang pour les leurs, et d'allumer par leur mort, au sein de ceux qu'ils aimaient, une vie nouvelle et centuplée.

» Je veux être enterré dans ces habits ; Charlotte, tu les as touchés, sanctifiés : j'ai demandé aussi cette faveur à ton père. Mon âme plane sur le cercueil. Que l'on ne fouille pas mes poches. Ce nœud rose, que tu portais sur ton sein quand je te vis la première fois au milieu de tes enfants (oh ! embrasse-les mille fois, et raconte-leur l'histoire de leur malheureux ami ; chers enfants, je les vois, ils se pressent autour de moi : ah ! comme je m'attachai à toi dès le premier instant ! non, je ne pouvais plus te laisser)... ce nœud sera enterré avec moi ; tu m'en fis présent à l'anniversaire de ma naissance ! Comme je dévorais tout cela ! Hélas ! je ne pensais guère que cette route me conduirait ici !... Sois calme, je t'en prie ; sois calme.

» Ils sont chargés... Minuit sonne, ainsi soit-il donc ! Charlotte ! Charlotte, adieu ! adieu ! »

Un voisin vit la lumière de l'amorce, et entendit l'explosion ; mais comme tout resta tranquille, il ne s'en mit pas plus en peine.

Lelendemain, sur les six heures, le domesti-

que entra dans la chambre avec de la lumière. Il trouve son maître étendu par terre ; il voit le pistolet, le sang ; il l'appelle, il le soulève ; point de réponse. Seulement, il râlait encore. Il court chez le médecin, chez Albert. Charlotte entend sonner ; un tremblement agite tous ses membres ; elle éveille son mari ; ils se lèvent ; le domestique, en pleurant et en sanglotant, leur annonce la triste nouvelle ; Charlotte tombe évanouie aux pieds d'Albert.

Lorsque le médecin arriva, il trouva le malheureux à terre, dans un état désespéré ; le poulx battait encore, mais tous les membres étaient paralysés. Il s'était tiré le coup au-dessus de l'œil droit ; la cervelle avait sauté. Pour ne rien négliger, on le saigna au bras ; le sang coula, il respirait encore.

Au sang que l'on voyait sur le dossier de sa chaise, on pouvait juger qu'il s'était tiré le coup assis devant son secrétaire, qu'il était tombé ensuite, et que, dans ses convulsions, il avait roulé autour du fauteuil. Il était étendu près de la fenêtre, sur le dos, sans mouvement. Il était entièrement habillé et botté ; en habit bleu, en gilet jaune.

La maison, le voisinage, et bientôt toute la ville, furent dans l'agitation, Albert arriva. On avait couché Werther sur le lit, le front bandé. Son visage portait l'empreinte de la mort ; il ne remuait aucun membre ; ses poumons râlaient encore d'une manière effrayan-

te, tantôt plus faiblement, tantôt plus fort : on n'attendait que son dernier soupir.

Il n'avait bu qu'un seul verre de vin. *Emilia Galotti* était ouverte sur son bureau.

La consternation d'Albert, le désespoir de Charlotte, ne sauraient s'exprimer.

Le vieux bailli accourut ému et troublé ; il embrassa le mourant, en l'arrosant de larmes. Les plus âgés de ses fils arrivèrent bientôt après lui, à pied : ils tombèrent à côté du lit, en proie à la plus violente douleur, et baisèrent les mains et le visage de leur ami ; l'aîné, celui qu'il avait toujours aimé le plus, s'était collé à ses lèvres, et y resta jusqu'à ce qu'il fût expiré ; on l'en détacha par force. Il mourut à midi. La présence du bailli et les mesures qu'il prit prévinrent un attroupeement. Il le fit enterrer de nuit, vers les onze heures, dans l'endroit qu'il s'était choisi. Le vieillard et ses fils suivirent le convoi. Albert n'en avait pas la force. On craignit pour la vie de Charlotte. Des journaliers le portèrent ; aucun ecclésiastique ne l'accompagna.

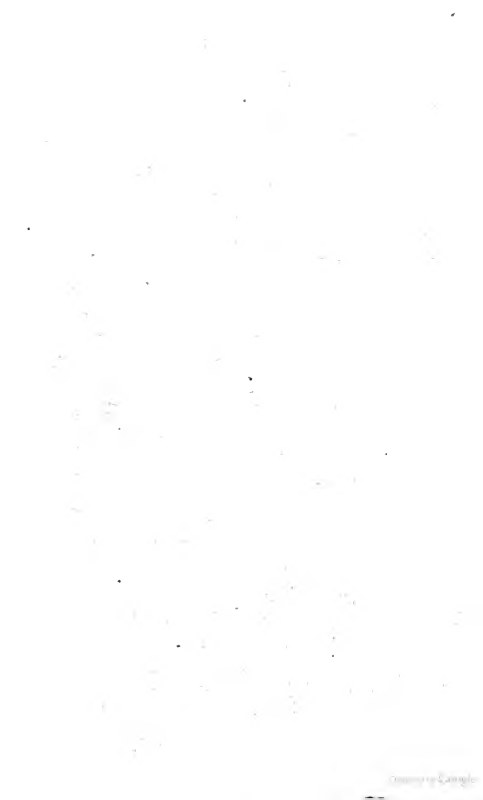
FIN DE WERTHER

G O E T H E

HERMANN ET DOROTHÉE

POEME EN IX CHANTS

TRADUIT PAR BITAUBÉ



PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Le poëme dont je présente la traduction au public peut être considéré comme une épopée d'un genre nouveau ; l'auteur, sans recourir au merveilleux, ni prendre ses personnages dans les classes brillantes de la société, les rend intéressants par les situations où il les place, et par la peinture de leurs caractères.

La durée de l'action, très courte, est d'une demi-journée. L'intérêt, excité dès l'entrée, va toujours en croissant. Le poëte parle peu en son propre nom; son poëme est souvent dramatique, ainsi que ceux d'Homère. Il offre même une singularité en ce qu'il l'est dès le début; l'exposition du sujet est mise en action, et se fait par les personnages, comme dans un drame. Il enchérit sur l'exemple mis en précepte par Horace : *In medias res, non secus ac notas, auditorem rapit*. En général, l'auteur a imité le poëte grec en ce qu'il ne prépare les événements qu'autant que le su-

jet l'exige; la surprise ajoutée à l'intérêt de la situation.

Entre plusieurs autres traits de ressemblance avec Homère, il transporte ses lecteurs au lieu de la scène par le tableau fidèle des mœurs et des usages, ce qui contribue à l'illusion. Ce tableau est souvent local, et doit l'être. Ceux qui veulent retrouver partout leurs habitudes, pourront en être blessés; il aura, au contraire, quelque intérêt pour un observateur et pour un ami de la nature.

A la simplicité du style, à la peinture naïve des passions, on prendrait cet ouvrage pour un des monuments d'une antiquité reculée. Le sujet est très simple, mais le génie de l'auteur sait le féconder et l'agrandir; il y déploie quelquefois les plus grands mouvements de l'éloquence. Avec quelle énergie il peint les beautés de la nature! son poëme doit plaire aux âmes sensibles. On est touché de l'ingénuité des caractères de Dorothée, d'Hermann et de sa mère : ingénuité qui naît de la sagesse et de la simplicité de leurs mœurs, et dont on voit un exemple remarquable dans l'aveu que Dorothée fait de son amour en présence de la famille et des amis, au moment qu'une forte émotion l'a troublée. Ce poëme est moral; la jeunesse, l'âge avan-

cé y trouvent des leçons. Jamais on n'a mieux dépeint un amour vertueux et délicat, témoin plusieurs situations où les deux amants sont placés, et surtout la scène si intéressante du berceau, au 8^e chant.

L'auteur a l'art tour à tour d'attendrir ses lecteurs et de les égayer, sans qu'un de ces effets nuise à l'autre. Il y a même, dans son ouvrage, plusieurs récits qui produisent ces deux effets presque en même temps, entr'autres celui du pharmacien au 1^{er} chant; récit qui est pathétique par le fond, et qui a une teinte de comique par le caractère et le ton du personnage. Pour me servir de l'expression d'Homère, ces endroits font naître *un sourire entremêlé de larmes*.

La contrée où se passe l'action est indiquée, au moins à peu près, dans le poëme. Il est écrit en vers hexamètres.

On sait qu'il a la plus grande célébrité en Allemagne; où, depuis longtemps, GOETHE est mis au rang des plus beaux génies dont elle s'honore. L'auteur d'*Hermann et Dorothee* a déjà reçu en France une adoption par plusieurs traductions de son ouvrage, intitulé en allemand *les Peines du jeune Werther*, ouvrage universellement admiré.

Après avoir terminé l'entreprise longue et

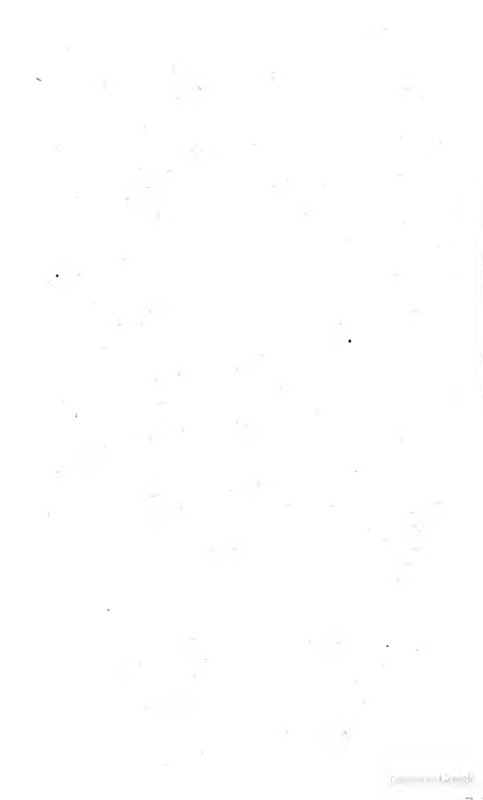
difficile d'une traduction d'Homère, j'avais pris la résolution de ne plus me livrer à ce genre de travaux. La lecture d'*Hermann et Dorothee* m'a fait rompre cette espèce de vœu ; j'ai cédé au désir de traduire quelques morceaux de ce poëme. Ces essais m'ont fait connaître toutes les difficultés de cette entreprise. Elles auraient pu m'en détourner ; elles m'ont, au contraire, servi d'aiguillon, et je l'ai poursuivie. Ceux qui ont lu ce poëme, et qui ont quelque idée de l'art de traduire, ne me contrediront pas sur ce que j'avance au sujet de ces difficultés. Elles sont telles, relativement à l'extrême différence du génie des deux langues, à la grande simplicité du style de cet ouvrage, à la peinture de mœurs très simples et souvent locales, et à d'autres considérations trop longues à détailler, que le mot, *j'en ai pas cru que cela fût possible*, a été dit par plusieurs de ceux qui ont appris qu'on allait donner une traduction française de ce poëme. Je n'indique pas ces difficultés pour faire valoir mon travail, mais pour lui servir d'apologie. Les astronomes, dans leurs calculs, sont quelquefois forcés de se contenter d'une approximation ; le traducteur est fréquemment dans un cas semblable ; le plus habile approchera le plus de son original...

Au 5^e chant, Hermann, vivement touché du sort de Dorothée, dont la fuite, ainsi que celle de ses compatriotes, a été causée par les persécutions les plus injustes, veut rendre cette jeune personne plus intéressante aux yeux de son père, en l'assimilant à des fugitifs qui ont attiré les regards de l'Europe (1).

(1) Le savant Humboldt, qui a traduit avec succès, en vers allemands, quelques odes de Pindare, a fait imprimer un examen détaillé du poème d'*Hermann et Dorothée* (*Humboldt's Æsthetische Versuche über Goethe's Hermann und Dorothea*; in-8°, Berlin, 1779), dans lequel il s'attache principalement à développer quelques idées générales sur les effets de la poésie et sur la nature du poème épique.

Le jeune Schweighæuser a publié, dans le *Magasin encyclopédique*, un extrait de ce poème et la traduction du commencement du 6^e chant. « Le bonheur social, dit-il dans cet extrait, et la morale publique ne pourraient que gagner infiniment, si les relations de la vie privée étaient plus souvent présentées, ennoblies par l'imagination des poètes. »





HERMANN ET DOROTHÉE

POÈME EN IX CHANTS

CALLIOPE

CHANT I^{er}

LE MALHEUR PARTAGÉ

—Non, je n'ai jamais vu les rues et le marché si déserts : on dirait que la ville est abandonnée, elle est comme morte ; il n'y reste point, je crois, cinquante de tous ses habitants. Que ne fait pas la curiosité ! chacun va, court pour voir le triste spectacle de ces malheureux fugitifs. D'ici à la chaussée où ils doivent passer, il y a bien une petite heure de chemin, et l'on y court à midi, dans la brûlante poussière ! Je ne me remuerais pas de ma place pour voir l'infortune de ce bon peuple, qui abandonne, hélas ! avec ce qu'il

a pu sauver, l'autre rive si belle du Rhin, et venant à nous, erre à travers le recoin heureux et les sinuosités de notre fertile vallée. Je te loue, ô ma femme ! et c'est un trait de ta bonté, d'avoir envoyé notre fils pour distribuer à ces pauvres gens notre vieux linge, des aliments et des boissons ; car donner est l'affaire du riche.

— Que ce jeune homme mène bien ! comme il dompte nos chevaux fringants ! La petite voiture, nouvellement faite, figure fort joliment ; quatre personnes, sans compter le cocher sur son banc, y seraient commodément assises. Cette fois notre enfant la conduisait : qu'elle roulait légèrement en tournant la rue !

Ainsi, se reposant à l'entrée de sa maison près du marché, et s'abandonnant au fil de ses idées, parlait à sa femme l'hôte du *Lion-d'Or*.

— Mon ami, lui répond l'intelligente et sage ménagère, je ne prodigue pas ordinairement le linge que nous cessons de porter ; il peut souvent être utile, et dans le besoin on le rachèterait ; mais aujourd'hui qu'on me parlait d'enfants et de vieillards réduits à la nudité, j'ai donné de si bon cœur un grand nombre de nos meilleures chemises et couvertures ! Me le pardonneras-tu ? J'ai mis aussi ton armoire à contribution ; particulièrement ta robe de chambre du plus fin coton, cette indienne à fleurs, doublée d'une laine fine, je

l'ai donnée ; elle est vieille , usée , et tout à fait hors de mode.

L'hôte vigilant sourit.

— Je regrette cependant un peu , dit-il , cette vieille robe de chambre , cette indienne du plus fin coton ; on ne trouvera plus rien de pareil. Soit , je ne la portais plus. Il faut sans doute ne se présenter maintenant qu'en sur-tout et en bottes ; les pantoufles et le bonnet sont bannis.

— Ah ! de ce côté , interrompit-elle , reviennent déjà quelques-uns de ceux qui sont allés voir les fugitifs ; probablement tout est passé. Comme leurs souliers sont blancs de poussière ! comme leurs visages sont enflammés ! chacun y portant le mouchoir en essuie la sueur. Je ne voudrais certainement pas courir si loin , dans l'ardeur du jour , pour assister à un spectacle qui attristerait mon cœur ; je me contenterai bien du récit.

— Qu'il est rare , dit l'hôte avec l'accent de l'assurance , qu'un si beau temps arrive pour une telle récolte ! Nous mettrons le blé à cou-vert dans la grange , comme nous y avons déjà mis le foin , sans avoir une goutte de pluie : le ciel est serein ; pas le plus léger nuage ; et le souffle du vent de l'est répand une agréable fraîcheur. Voilà un temps constant , et le blé est au plus haut point de sa maturité ; demain nous commençons à joncher la terre de la plus riche moisson.

Pendant qu'il parlait, s'augmentait à chaque instant la foule des hommes et des femmes qui traversaient le marché, et rentraient dans leurs demeures. A l'autre coin du marché, le riche voisin, marchand le plus distingué du lieu, mené avec ses filles dans sa voiture ouverte (elle avait été faite à Landau), arrivait rapidement devant sa maison, qu'il avait nouvellement réparée. Les rues devinrent vivantes, car la petite ville était peuplée, et l'on s'y appliquait à divers genres de fabrique et de commerce.

Le couple intime suivait de l'œil les mouvements de la foule, et s'amusait par différentes observations.

— Vois, dit enfin l'estimable hôtesse, le pasteur vient à nous de ce côté; le pharmacien, notre voisin, l'accompagne : il faudra qu'ils nous racontent tout ce qu'ils ont vu, et dont le spectacle n'inspire pas la joie.

Ils s'approchent amicalement, saluent les époux, et, s'asseyant près d'eux sur les bancs de bois, ils secouaient la poussière de leurs souliers, et s'éventaient de leurs mouchoirs. Après les compliments réciproques, le pharmacien prenant la parole, dit, peu s'en faut, avec humeur :

— Voilà bien les hommes ! qu'il arrive un malheur à leur prochain, tous se plaisent à l'aller considérer la bouche béante. Chacun accourt pour voir les flammes désastreuses

d'un incendie s'élever dans les airs, pour voir le pauvre criminel marchant tristement au supplice : maintenant encore chacun se promène hors de la ville pour contempler le malheur de ces bonnes gens chassés de leurs foyers ; et aucun d'eux ne songe qu'une infortune pareille peut l'atteindre, bientôt peut-être. Cette légèreté, selon moi, est impardonnable ; toutefois, elle est dans le caractère de l'homme.

Rempli de sens, le vénérable pasteur prend la parole. Il était l'ornement de la ville ; jeune encore, il approchait de l'âge mûr. Il connaissait les scènes variées qui forment la vie humaine, et dirigeait ses entretiens vers l'utilité de ses auditeurs ; pénétré de l'importance des livres sacrés qui nous dévoilent la condition de l'homme et le but de la Providence, il avait aussi puisé des lumières dans les écrits de ceux qui ont consacré leurs veilles à éclairer leur siècle. Je n'aime point, dit-il, à blâmer un penchant que la nature, cette bonne mère, ne donna pas à l'homme pour l'égarer ; car souvent ce penchant heureux qui le guide et qui est irrésistible, produit ce que l'intelligence et la raison ne sauraient toujours opérer. Si la curiosité n'invitait pas l'homme par ses puissants attraits, dites, eût-il jamais connu l'étonnante beauté des rapports qui, dans la nature, unissent tous les êtres ? D'abord la nouveauté l'attire ;

il recherche ensuite l'utile avec une ardeur infatigable ; enfin il aspire à ce qui est bon par excellence, et c'est là ce qui l'élève et lui donne son véritable prix. Jeune, il a une joyeuse compagne ; la légèreté, qui lui cache le péril, et qui efface à l'instant même les vestiges de la peine cuisante, quand elle est passée. Prisons l'homme que, dans un âge plus mûr, le calme de la raison délivre de cette folle ivresse, et dont l'activité se déploie avec succès dans le bonheur et dans l'infortune ; ses efforts créent le bon et réparent ses pertes.

L'impatient hôte dit aussitôt avec un air amical :

— Veuillez nous raconter ce que vous venez de voir ; car c'est là ce que je désire d'apprendre.

— Après ce dont j'ai été le témoin, repartit le pharmacien d'un ton expressif, il sera bien difficile que je me livre de sitôt à la joie. Et qui pourrait raconter la plus grande variété d'infortunes réunies en une seule ? Déjà, avant d'être descendus dans la prairie, nous avons aperçu de loin un nuage de poussière, et, sans que nous ayons pu discerner les objets, la multitude qui se portait de coteaux en coteaux, à perte de vue ; mais après avoir gagné le chemin qui traverse obliquement la vallée, hélas ! malgré la presse et la confusion des piétons, nous n'avons vu que

trop encore de ces malheureux à leur passage. L'aspect de chacun d'eux nous a fait connaître à la fois combien la fuite a de peines et d'amertumes, et quel doux sentiment on éprouve d'avoir saisi l'unique et rapide instant de sauver sa vie. Les effets nombreux qu'une maison peut mettre à couvert, et auxquels le judicieux économe assigne autour de lui la place la plus convenable, pour les trouver toujours au besoin, parce qu'il n'y a rien qui ne puisse être utile : tout cela, triste spectacle ! était chargé pêle-mêle sur différentes voitures et charrettes, et cordelé avec précipitation ; le crible et la couverture de laine étaient sur l'armoire, les bois de lits dans la huche, les matelas sur le miroir. Et comme nous le vîmes, il y a vingt ans, dans le terrible incendie, le péril trouble si fort la raison, qu'on sauve les meubles les plus vils et qu'on laisse les plus précieux. De même ici, fatiguant les bœufs et les chevaux, on voiturait, avec une prévoyance peu réfléchie, des effets d'une mince valeur, tels que de vieilles planches, de vieux tonneaux, la poussinière et le toit aux oies ; de même les femmes et les enfants s'essoufflaient à se traîner avec des paquets, à porter des hottes et des corbeilles chargées de choses inutiles : tant l'homme abandonne à regret la moindre de ses possessions ! et de même encore la multitude, se foulant en désordre et en tumulte,

s'avançait dans le chemin poudreux. L'un, mené par des animaux faibles, voulait aller lentement, l'autre voulait courir. Là s'élevaient confusément les clameurs des femmes et des enfants froissés, les mugissements des animaux, le vacarme des chiens aboyants, et les voix lamentables des vieillards, des malades, assis sur des lits et vacillants au haut d'un chariot lourd et surchargé. Mais, au bord d'un monticule, la roue pressée par la foule s'égare de l'ornière et crie ; le chariot verse, se précipite dans le fossé, et par la violente impulsion, les hommes, jetant des cris effroyables, sont lancés au loin dans les champs : la chute est cependant heureuse ; les caisses tombent plus tard et à une moindre distance du chariot : le témoin de ce désastre s'attendait certainement à voir le spectacle de ces hommes écrasés d'un poids énorme. Le chariot reste là brisé, et les hommes dénués de secours ; car les autres passent devant eux avec rapidité, ne s'occupant que de leur propre sort, et entraînés par le torrent de la foule. Nous courons aux premiers ; et ces malades et ces vieillards qui, dans leurs domiciles et sur leurs lits, pouvaient à peine supporter leurs longues souffrances, nous les trouvons étendus à terre, couverts de blessures, poussant des gémissements et des plaintes, brûlés des feux du soleil, étouffés par les flots de la poussière.

Plein d'humanité, et vivement ému :

— Puisse donc mon fils Hermann, dit l'hôte, les rencontrer, les ranimer et les vêtir ! Je ne voudrais pas moi-même être témoin de leur sort ; je souffre à l'aspect de l'infortune. Le premier récit de si grandes peines me touche ; il aurait suffi pour m'engager à leur envoyer promptement une partie de notre abondance, afin qu'au moins plusieurs de ces fugitifs malheureux reprissent des forces, et nous soulageassent nous-mêmes en paraissant plus calmes. Mais ne continuons pas de nous livrer à ces tristes images ; la crainte et le souci, qui me sont plus odieux que le mal même, se glissent aisément dans le cœur de l'homme. Entrons dans ce salon reculé, qui est plus frais, où ne pénètre pas le soleil, et dont les murs épais ne permettent pas l'entrée à la chaleur de l'air. Et toi, ma petite femme, apporte-nous un flacon du quatre-vingt-trois pour dissiper la mélancolie. Ici nous ne boirions pas avec plaisir ; les mouches bourdonneraient autour de nos verres.

Ils se rendent dans le salon et jouissent de sa fraîcheur.

Sa femme apporte avec soin sur un plateau d'étain, arrondi et luisant, un flacon poli, rempli de ce vin limpide et merveilleux, et les coupes verdâtres consacrées à la liqueur, présentent des vignes du Rhin.

Les trois personnages étaient assis autour

de la table ronde, brunie, cirée, brillante, et reposant sur des pieds solides. Aussitôt les verres de l'hôte et du pasteur se rencontrent et rendent un son éclatant : leur compagnon, tenant le sien, était immobile et pensif, lorsque l'hôte lui adresse un défi amical par ces paroles :

— Courage, mon cher voisin, buvons. Jusqu'ici Dieu, par sa clémence, nous a préservés de ce grand désastre, et il daignera nous en préserver encore ; car qui ne reconnaît que, depuis l'horrible incendie, ce châtement si rigoureux qu'il nous fit subir, il nous a constamment envoyé des sujets de joie, qu'il a veillé sur nous constamment et avec autant de soin que l'homme veille sur la prune précieuse de son œil, qui de tous ses organes lui est le plus cher ? Nous refuserait-il à l'avenir sa protection et son secours ? C'est dans les périls seulement que l'on commence à bien connaître toute sa puissance. Cette ville florissante, qu'il a comblée de bénédictions, après l'avoir relevée de sa cendre par nos mains, voudrait-il une seconde fois la détruire, et anéantir tous nos travaux ?

— Persévérez dans ces sentiments, répond le digne pasteur avec sérénité et d'une voix douce : cette confiance donne à l'homme heureux de la tranquillité et de la raison, offre à l'infortuné la consolation la plus solide, et nourrit notre plus glorieuse espérance.

L'hôte alors s'exprimant en homme ferme et judicieux :

— Combien de fois, au retour d'un voyage entrepris pour mes affaires, ai-je avec étonnement salué les flots du Rhin ! Toujours il me paraissait grand et m'inspirait des idées et des sentiments élevés ; mais je ne songeais guère que bientôt sa rive agréable nous servirait de rempart contre les Français, et son large lit de fossé difficile à franchir. Voyez, c'est ainsi que la nature seconde nos braves Allemands qui nous défendent, et c'est ainsi que nous défend le Seigneur. Qui voudrait se livrer à un fol abattement ? les combattants sont fatigués, et tout annonce que la paix se prépare. Puisse donc aussi, lorsque cette fête si longtemps attendue sera solennisée dans notre église (alors, de concert avec l'orgue, retentiront les sons de la cloche et les sons perçants de la trompette, accompagnant le *Te Deum* élevé), puisse donc aussi, dans ce même jour, respectable pasteur, mon Hermann, enfin décidé, se présenter avec sa fiancée devant vous à l'autel ! et puisse encore à l'avenir, le jour de cette fête heureuse qui sera célébrée dans tous les pays, m'apparaître comme l'anniversaire d'une joie domestique ! Mais je vois avec peine que ce jeune homme, si actif et si zélé sous nos yeux, est ailleurs indolent et sauvage ; il ne se produit point dans le monde, et même il évite la

société des jeunes personnes du sexe , et le plaisir joyeux de la danse, que toute la jeunesse recherche avec tant d'ardeur.

En achevant ces mots il prêtait l'oreille. On entendait s'approcher de plus en plus le bruit éloigné de chevaux frappant du pied la terre ; on entendait le bruit d'une voiture roulante ; et maintenant , dans sa rapidité prodigieuse, elle entre sous les voûtes de la maison avec le fracas du tonnerre.

TERPSICHORE

CHANT II

HERMANN

Dès que le jeune Hermann, d'une figure parfaite, paraît dans le salon, le pasteur dirige vers lui ses regards pénétrants, et considérant ses traits et tout son maintien de l'œil d'un observateur qui lit dans la physionomie, il sourit, et lui dit avec confiance :

— Je vous revois tout différent de ce que vous étiez ; jamais vous ne m'avez paru si vif, ni vos yeux n'ont été si animés ; vous êtes serein, content ; on voit que vous avez soulagé des malheureux, et recueilli leurs bénédictions.

— Si ma conduite est louable, je l'ignore, répondit le jeune homme d'un ton sérieux ; mais je vous raconterai tout ce que j'ai fait par les mouvements de mon cœur. Ma mère, vous vous êtes un peu trop arrêtée à chercher et à choisir des vêtements, le paquet n'en a été formé que tard, et le soin de pla-

cer dans le caisson de la voiture les aliments et les boissons, a consumé bien des moments. Lorsqu'enfin sorti de la ville, je me suis avancé dans la campagne, j'ai rencontré les flots de nos concitoyens, déjà retournant, avec leurs femmes et leurs enfants, à leurs demeures ; les fugitifs avaient passé. Je redouble la rapidité de ma course, et, la dirigeant vers le village où j'avais appris qu'ils devaient cette nuit prendre du repos, je suivais cette route, occupé de mon dessein, lorsque j'aperçois un chariot d'un bois solide, traîné par deux bœufs les plus grands et les plus vigoureux des pays étrangers ; à côté d'eux marchait d'un pas fort une jeune fille qui, d'une longue baguette, gouvernait ces animaux terribles, les excitait et les réprimait tour à tour, menant le chariot avec précaution. Dès qu'elle me voit, elle s'approche de mes chevaux avec calme : « Notre situation, dit-elle, n'a pas toujours été aussi déplorable que vous l'aperezvez sur cette route, et je ne suis pas accoutumée à solliciter de l'étranger un don, accordé souvent à regret et pour se délivrer du malheureux ; mais la nécessité m'y contraint. Là est étendue sur la paille la femme d'un homme opulent ; elle vient d'être délivrée ; elle était près de son terme quand je l'ai placée sur ce chariot ; à peine ai-je pu la sauver avec le secours de cet attelage ; nous arrivons plus tard que les autres

fugitifs ; elle n'a plus qu'un souffle de vie, l'enfant nouveau-né est nu dans ses bras. Nous ne pouvons attendre de nos compagnons d'infortune qu'un faible soulagement ; il est même incertain que nous les rencontrions au village le plus voisin , où nous devons nous reposer ce jour ; je crains bien qu'ils ne l'aient passé. Si donc vous êtes de ce voisinage, et si par hasard vous avez quelque pièce de linge dont vous puissiez aisément faire le sacrifice, soyez assez bon que d'en gratifier des malheureux. » Telles étaient ses paroles ; et l'accouchée, pâle, défaillante, se soulevant avec peine, me regardait attentivement. « Je ne doute pas, dis-je, qu'une intelligence céleste ne parle souvent au cœur des hommes sensibles, et ne leur fasse connaître la peine qu'éprouve leur frère ; car ma mère, par un pressentiment de votre détresse, m'a remis de quoi vous secourir. » Déliant aussitôt le paquet, je lui donne la robe de chambre de mon père, les chemises et les couvertures. Dans sa joie, elle me fait des remerciements, et s'écrie : « L'homme heureux ne croit pas qu'il arrive encore des prodiges ; c'est dans le malheur qu'on apprend que le doigt de Dieu dirige les bons vers le bien. Puissiez-vous recevoir de sa part des secours dont vous êtes le distributeur ! » Je voyais l'accouchée passer entre ses mains avec satisfaction les pièces de linge, et particulièrement la

laine moelleuse de la robe de chambre. « Hâtons-nous, lui dit la jeune fille, d'aller au village où déjà nos compagnons jouissent du repos ; dès que nous y serons, j'aurai soin de préparer les langes et tout ce qu'il faudra pour vous soulager. » Me faisant encore un salut et le remerciement le plus sensible, elle anime les bœufs, le chariot part. Je tardais à m'éloigner et retenais mes chevaux. Mon cœur était partagé entre le dessein de les pousser rapidement au village, pour distribuer les aliments à d'autres infortunés, et celui de remettre le tout à la jeune personne pour qu'elle en fit une sage distribution ; mon cœur fut bientôt décidé. Conduisant mes chevaux sur ses pas, et l'ayant atteinte en un moment : « Bonne fille, dis-je, ma mère ne m'a pas seulement remis du linge, mais encore des aliments et des boissons, et le caisson de ma voiture en est assez abondamment pourvu. Je suis porté à déposer aussi ces dons entre tes mains, et crois par là remplir au mieux ses ordres ; tu les distribueras avec discernement ; j'agirais au hasard. — Je ferai de vos dons, dit-elle, un juste emploi ; les plus malheureux les recevront, et vous aurez épanoui leurs cœurs. » Ouvrant aussitôt le caisson de la voiture, j'en sors les lourds jambons, les pains, les flacons de vin et de bière, et remets le tout en ses mains : je lui aurais volontiers donné plus encore,

mais le caisson était vide. Elle place avec soin tous ces dons aux pieds de l'accouchée, et s'éloigne : je fais prendre à mes chevaux rapides le chemin de la ville.

Dès qu'Hermann se tait, le voisin, toujours prêt à discourir, s'écrie :

— Oh ! combien est heureux celui qui, dans ces jours de fuites et de troubles, vit isolé dans sa maison, et ne voit pas une femme et des enfants collés à lui, trembler dans ses bras ! Je sens à présent tout mon bonheur ; je ne voudrais pas en ce temps-ci, pour tous les trésors, porter le nom d'époux ni de père. Déjà souvent j'ai voulu fuir : j'ai rassemblé mes plus précieux effets, mon ancienne vaisselle d'argent, les chaînes et les anneaux d'or de ma feue mère, que je n'ai pas vendus encore. Il me faudra sans doute abandonner bien des objets qu'il n'est pas si aisé de remplacer ; je regretterai, quoique la marchandise ne soit pas d'un grand prix, les racines et les simples que j'ai recueillis avec tant de soin ; mais laissant mon pourvoyeur dans ma maison, je me consolerais d'en sortir. Si je sauve mon argent comptant et ma personne, tout est sauvé ; un célibataire a des ailes s'il veut prendre la fuite.

— Mon voisin, reprit le jeune Hermann avec énergie, je suis fort éloigné de penser comme vous, et je blâme votre opinion. Peut-on estimer un homme qui, dans le bonheur

et dans l'infortune, uniquement occupé de soi, ne sait partager avec personne ni ses peines, ni ses plaisirs, ne trouve en son cœur aucun sentiment qui l'y porte ? Aujourd'hui plus que jamais, je me déciderais à prendre une compagne ; car un grand nombre de bonnes filles peuvent souhaiter d'avoir un mari qui les protège, et les hommes une femme qui les rassérène, lorsque le malheur est en leur présence.

— Voilà parler selon mes désirs, dit son père en souriant ; tu m'as rarement fait entendre un mot si judicieux.

— Mon fils, tu as raison, dit la bonne mère avec vivacité, et nous t'avons donné l'exemple : loin de nous choisir en des jours heureux, ce fut dans le jour le plus sinistre. Je me rappelle que c'était, il y a vingt ans, un lundi au matin : la veille, un dimanche comme aujourd'hui, arriva le terrible incendie qui consuma notre cité. La chaleur et la sécheresse étaient extrêmes, l'eau nous manqua ; tout le monde se promenait en habits de fête, dispersé dans les villages et dans les moulins ; l'incendie commença à l'une des extrémités de la ville, et, par le courant d'un vent impétueux qu'il fit naître, fut porté rapidement vers l'autre extrémité. Les granges et la riche moisson, les maisons jusqu'au marché, celle de mon père, celle-ci qui en était voisine, tout fut la proie des flammes : nous

ne sauvâmes que peu d'effets. Veillant sur ces débris, je passai une triste nuit, assise hors de la ville dans un champ. Cependant le sommeil s'empare enfin de moi. Réveillée au matin par la fraîcheur qu'envoie le soleil levant, je vois la fumée, les charbons embrasés : tout était détruit ; il ne restait que les murailles et les cheminées. Alors mon cœur est serré ; mais le soleil, plus éclatant que jamais, reparaît et répand le courage dans mon âme. Je me lève aussitôt. Je sens naître en moi le désir de voir la place qu'occupait notre maison, de savoir si mes poulets favoris s'étaient préservés du malheur ; car mon caractère tenait encore de l'enfance. Je montais sur les ruines fumantes de la maison et de la cour, et considérais cette habitation déserte et réduite en cendres, lorsque, montant d'un autre côté, toi, à présent mon époux, tu parais à mes regards. Ton œil attentif parcourait toute cette place pour découvrir un de tes chevaux qui, dans l'écurie, avait été accablé par des poutres brûlantes et couvert par les décombres. Nous restons en présence l'un de l'autre, pensifs, saisis de tristesse ; la muraille qui séparait nos cours était abattue. Tu me prends la main et me dis : « Lisette, comment viens-tu ici ? Va-t-en, tu embrases tes semelles ; les décombres ardents brûlent mes bottes. » Et m'enlevant dans tes bras, tu me portes le long des ruines

à travers ta cour : la porte de ta maison , sa voûte, subsistaient encore, telles que nous les voyons aujourd'hui, et c'est tout ce qui restait de ta demeure. Tu me déposes, et me donnes un baiser : je m'en défendais ; mais tu me dis ces paroles tendres , assez intelligibles : « Vois, cette maison est détruite ; reste ici, aide-moi à la relever, j'aiderai ton père à relever la sienne. » Je ne compris pas néanmoins le sens de ces paroles , jusqu'au moment où ta mère vint trouver mon père de ta part, et reçut aussitôt la promesse de l'heureux mariage qui nous unit. Je me ressouviens toujours avec plaisir de ces poutres à demi consumées, et de l'éclat avec lequel le soleil se levait sur l'horizon ; car ce jour me donna mon époux, et les premiers temps de cette dévastation terrible le fils de ma jeunesse. Je te loue donc, Hermann, de penser aussi, dans nos jours malheureux , avec la confiance d'une âme vertueuse, à te procurer une compagne, et d'oser former ce nœud au milieu de la guerre et sur des ruines.

— La pensée de notre enfant est louable , reprit avec vivacité le père ; et ton récit, ma petite femme, est conforme à la vérité , car c'est ainsi que tout se passa ; mais le mieux est préférable au bien. Chacun ne réussit pas en recommençant, pour ainsi dire, à vivre ; chacun ne doit pas, comme nous et d'autres, se tourmenter de travaux : heu-

reux celui à qui son père et sa mère ont transmis une maison toute établie, et qui, en y prospérant, n'a plus qu'à l'embellir ! Les commencements, surtout ceux d'un ménage, sont pénibles ; l'homme a des besoins nombreux, et tout renchérit de jour en jour ; il faut donc avoir de la prévoyance et une bourse plus garnie. Ainsi, mon Hermann, je m'attends à te voir bientôt conduire dans ma maison une épouse opulente : un garçon estimable mérite une fille bien dotée ; et c'est une satisfaction si douce lorsqu'avec la jeune femme que l'on désirait, arrivent aussi, en des caisses et des paniers, d'utiles effets. Ce n'est pas en vain qu'une mère prépare pour sa fille, durant plusieurs années, tant de gros et de fin linge, que les parrains lui font d'honorables présents en argenterie, et que le père met pour elle en réserve dans son bureau la pièce d'or qui est rare : elle doit un jour, par ces biens et ces dons, ajouter au bonheur du jeune homme qui l'aura préférée à toutes ses compagnes. Je sais combien se plaît dans son domicile une nouvelle mariée qui revoit dans sa cuisine et dans ses appartements ses propres effets, et qui a garni elle-même son lit et sa table. Je veux ne voir entrer ici qu'une fiancée qui ait de l'opulence ; celle qui est dénuée de biens, risque d'être enfin méprisée du mari ; il traite en servante celle qui n'est venue qu'avec un

humble paquet. Les hommes seront toujours injustes : le temps de l'amour s'envole. Oui, mon Hermann, tu comblerais ma vieillesse de joie, si tu me présentais bientôt une jeune bru, amenée du voisinage, de cette maison verte. L'homme a beaucoup de fortune ; son commerce et ses fabriques (car où le marchand ne prospère-t-il pas ?) l'accroissent chaque jour. Il n'y a là que trois filles, seules héritières : l'aînée, je le sais, est promise ; mais les cadettes, et pour peu de temps peut-être, sont encore libres. A ta place, je n'aurais pas biaisé si longtemps, et j'aurais été prendre l'une d'entre elles, ainsi que j'emportai ta petite mère.

— Mon dessein, conforme au vôtre, répondit le fils avec respect aux paroles pressantes du père, était de choisir une des filles de notre voisin. Nous avons été élevés ensemble ; dans nos premières années, nous nous réunîmes souvent pour nos jeux près de la fontaine du marché, et je les défendais contre la pétulance de mes camarades ; mais ces jours sont passés il y a longtemps ; il convenait enfin, à ces filles qui grandissaient, de rester à la maison et de fuir les jeux trop libres. Elles ont reçu une bonne éducation : vos désirs, l'ancienneté de notre connaissance, m'ont engagé à me rendre chez elles de temps en temps ; mais leur société ne m'a jamais été agréable. Sans cesse, et cela il fallait bien

l'endurer, elles trouvaient quelque chose à reprendre en moi ; mon habit était trop long, l'étoffe trop grossière, la couleur trop commune, mes cheveux mal coupés et mal frisés. Enfin la pensée me vint aussi de me parer, comme ces garçons marchands qui se produisent chez elles le dimanche, et qui, en été, étalent leur petit habit de soie ; mais je m'aperçus assez tôt que j'étais toujours l'objet de leurs railleries : c'est à quoi je fus sensible ; ma fierté en fut blessée ; et ce qui surtout me navrait le cœur, c'est qu'elles méconnaissaient à ce point ma bonne volonté pour elles, et en particulier pour Minette, la plus jeune. Ce sentiment me conduisit encore dans cette maison à la dernière fête de Pâques ; j'avais mis mon habit neuf qui, à présent, est suspendu là-haut dans mon armoire, et j'étais frisé comme nos autres jeunes gens. A mon entrée elles firent des ricanements ; je ne crus point en être l'objet. Minette était à son clavecin ; son père écoutait chanter sa jeune fille, il était ravi et dans sa belle humeur. Les paroles de ces chansons me furent, en grande partie, inintelligibles ; j'entendais seulement qu'il y était souvent question de Pamina, de Tamino (1) ; je ne voulais pas néanmoins demeurer muet. Dès qu'elle a cessé de chanter, je demande des éclaircissements

(1) Personnages d'un opéra-comique allemand, *la Flûte enchantée*, dont Mozart a composé la musique.

sur le sujet et sur ces deux personnages : tous se taisent et sourient ; mais le père dit : « N'est-il pas vrai , mon ami ; il ne connaît qu'Adam et Ève. » Alors aucun d'eux ne se contient ; les jeunes filles rient aux éclats, les garçons éclatent aussi de rire ; le vieillard , riant de toute sa force, se tenait les côtés. Décontenancé, je laissai tomber mon chapeau ; et les ricanements se renouvelèrent durant toutes les pièces de musique qui furent exécutées. Honteux et chagrin, je regagne en hâte notre demeure, suspends mon habit dans mon armoire, déboucle mes cheveux de mes doigts, et jure de ne plus remettre le pied sur le seuil de cette maison. J'avais bien raison de prendre ce parti ; car elles sont vaines, malignes, et je sais qu'à présent encore elles ne me donnent pas d'autre nom que celui de Tamino.

— Tu ne devrais pas, Hermann, dit la mère, être si longtemps brouillé avec ces enfants ; car on peut les appeler ainsi toutes trois. Minette certainement est bonne ; elle a toujours eu du penchant pour toi ; il y a peu de jours qu'elle demanda encore de tes nouvelles ; tu devrais la choisir.

— Je ne sais, répond-il d'un air rêveur ; mais je vous avoue que ce chagrin s'est tellement emparé de mon esprit, qu'il me serait impossible de la voir à son clavecin et d'écouter ses chansonnettes.

Alors le père s'emporte, et son courroux éclate en ces mots :

— Tu me donnes peu de satisfaction. Je l'ai toujours dit en voyant que tes seuls goûts sont les chevaux et le labourage ; tu exerces les fonctions du valet d'un riche propriétaire : ton père cependant se voit délaissé par un fils qui pourrait lui faire honneur et se distinguer, comme d'autres de nos jeunes gens, parmi nos concitoyens. Ta mère, dès tes premiers ans, m'a leurré de vaines espérances, lorsque je me plaignais de ce qu'à l'école tu restais toujours en arrière de tes camarades pour la lecture, pour l'écriture, pour l'exercice de la mémoire, et de ce que tu occupais toujours la dernière place. Voilà ce qui arrive quand l'ambition ne vit pas dans le cœur d'un jeune homme, quand il n'a aucun désir de s'élever plus haut. Si mon père avait soigné mon éducation comme j'ai soigné la tienne, s'il m'avait envoyé à l'école et m'eût donné des maîtres, certainement je serais un autre personnage que l'hôte du Lion-d'Or.

Son fils se lève, s'approche de la porte en silence, à pas lents et sans bruit ; mais il est poursuivi par ces paroles que prononce à haute voix son père dominé par le courroux :

— Va, je connais ton esprit mutin, va, et en continuant à remplir tes fonctions, fais en sorte de ne pas t'attirer mes réprimandes. Mais ne pense point à conduire dans ma mai-

son pour ma bru une villageoise, une fille indigente. J'ai vécu longtemps; je sais me bien comporter envers tout le monde, et reçois les étrangers dans mon hôtellerie, de manière qu'ils partent satisfaits de moi; je sais leur plaire en les cajolant. Il faut aussi qu'enfin je trouve dans une jeune bru un retour d'égards, et qu'elle m'adoucisse tant de soins : j'ai droit, comme d'autres, d'en avoir une qui touche pour moi du clavecin; de vouloir que les personnes les plus aimables et les plus choisies de la ville se rassemblent avec plaisir dans ma maison, ainsi qu'elles se rassemblent le dimanche dans celle de notre voisin.

Après qu'il a dit ces paroles, son fils presse doucement le loquet et sort ainsi du salon.

THALIE

CHANT III.

LES BOURGEOIS.

Le fils respectueux s'étant dérobé à la suite de ce discours mêlé d'emportement :

Ce qui n'est pas dans le cœur de l'homme, continue le père sur le même ton, ne saurait en sortir, et je ne puis guère espérer que mon vœu le plus ardent s'accomplisse; c'est que mon fils, non content de m'égaler, soit meilleur que moi. Car que serait une maison, une ville, si chacun, d'après l'exemple des temps passés et des autres pays, ne se faisait pas une étude agréable et continue de l'entretenir et de l'améliorer? Un homme ne doit pas ressembler au champignon, qui, presque au sortir de la terre, pourrit à la place où il est né, et ne laisse aucun vestige de force et de vie. Au premier aspect d'une maison, l'on connaît l'esprit du maître, comme en entrant dans une cité on juge de ses magistrats. Les tours et les murailles tombent-elles en ruines, les rues et les fossés sont-ils bourbeux, la

pierre se déjoint-elle sans qu'on la remplace, la poutre est-elle vermoulue, et la maison attend-elle en vain un nouvel étançonnement : ce lieu est mal gouverné. Lorsque les autorités supérieures ne veillent pas d'en haut sur l'ordre et la propreté, le citoyen s'habitue à la plus sale nonchalance, comme le mendiant à ses haillons. C'est pourquoi je veux qu'Hermann ne tarde pas à voyager, à voir au moins Strasbourg, Francfort et la riante Manheim, bâtie au cordeau.

Quiconque a vu des villes propres et vastes, n'a pas de repos qu'il n'ait embelli celle où il est né, quelque petite qu'elle soit. Chaque étranger ne loue-t-il pas nos portes que nous avons réparées, la tour que nous avons blanchie, l'église qui semble être nouvellement construite ? Ne loue-t-il pas notre pavé, nos canaux couverts où l'eau coule abondamment, si bien distribués pour nos besoins et pour notre sûreté à la première apparence d'un incendie ? tout cela n'a-t-il pas été fait depuis notre grand désastre ? J'ai six fois, dans notre conseil, eu la place d'inspecteur des bâtiments ; je puis dire qu'en poursuivant avec ardeur mes entreprises, en achevant des travaux commencés par des hommes probes, et restés imparfaits, j'ai obtenu, mérité l'approbation et les remerciements sensibles des bons citoyens. Chaque membre du conseil prit enfin de l'émulation, se fit un

plaisir de ces soins; à présent tous s'évertuent, et déjà la nouvelle chaussée qui nous unit à la grande route est finie, et l'ouvrage est solide. Mais je crains bien que nos jeunes gens ne suivent pas ces exemples : les uns ne pensent qu'à la dissipation et à des parures passagères : les autres croupissent dans leurs maisons, se tiennent derrière leurs poêles, comme des poules qui couvent; et je crains qu'Hermann ne soit de cette classe.

— Père, tu es toujours injuste envers notre fils, répartit aussitôt la bonne et sage mère; et par là le bien que tu désires s'accomplit le moins. Nous ne pouvons pas en tout élever nos enfants à notre volonté; tels que Dieu nous les donna, nous devons les garder et les chérir, en consacrant nos soins à leur éducation, sans vouloir forcer en eux la nature. Celui-ci a reçu tel don, celui-là tel autre; chacun use du sien, et ne peut être bon et heureux que d'une manière qui lui est propre. Je ne souffre pas que mon Hermann soit grondé; je sais qu'il est digne des biens qui seront un jour son partage, qu'il soigne nos champs en économe instruit et habile, qu'il est le modèle de nos cultivateurs et de notre bourgeoisie, et je prévois avec certitude qu'il n'occupera pas au conseil la dernière place; mais le gronder et le censurer journellement, comme tu viens de

le faire, c'est étouffer tout courage dans le cœur de ce pauvre enfant.

En achevant ces mots, elle sort et se hâte d'aller trouver son fils, impatiente de le rencontrer, et de rappeler par les paroles d'une tendre mère (car ce bon fils le méritait) la joie dans son âme.

Dès qu'elle est sortie :

— Quel peuple singulier que les femmes et les enfants ! dit le père avec un sourire ; ils aimeraient tant de ne vivre qu'à leur fantaisie, et voudraient qu'ensuite on fût toujours prêt à leur donner des éloges et à les cajoler. Une fois pour toutes, le proverbe ancien est vrai, et restons-en là : *Qui n'avance, recule.*

— J'adopte volontiers ce proverbe, mon digne voisin, dit le pharmacien avec une mine réfléchie, et je m'occupe, en regardant toujours autour de moi, à découvrir ce qui peut améliorer ma situation, pourvu que la nouveauté ne soit pas trop dispendieuse ; mais lorsqu'on veut embellir le dehors et l'intérieur de sa maison, et que les facultés sont limitées, pensez-vous que l'ardeur la plus active puisse y suppléer ? Disons que le bourgeois est trop borné dans ses moyens : en vain il connaît ce qui est bon, il ne peut l'acquérir ; l'objet est trop grand et sa bourse trop petite ; il est à chaque pas arrêté dans ses desseins. Que n'eussé-je pas fait ? mais qui ne serait pas épouvanté, surtout dans la crise

présente, des frais qu'entraîneraient de tels changements? Il y a longtemps que ma maison aurait été un peu mise à la mode et me rirait; qu'on verrait briller dans toute son étendue de grands carreaux de vitre; toutefois, peut-on suivre le marchand qui joint à ses richesses la connaissance des lieux où l'on trouve ce qu'il y a de meilleur? Voyez la maison qui est en face; ne dirait-on pas qu'elle est neuve? Avec quelle magnificence le stuc blanc de la volute figure entre les panneaux verts! combien les fenêtres sont grandes! comme les carreaux éblouissent! ce sont autant de miroirs; les autres maisons du marché restent éclipsées. Et cependant, d'abord après l'incendie, les plus belles étaient les nôtres, la pharmacie de l'*Ange* et l'hôtellerie du *Lion-d'Or*. Mon jardin aussi était renommé dans toute notre contrée; et chaque voyageur s'arrêtait pour regarder à travers la palissade rouge, le mendiant, statue de pierre, et celle du nain en habit coloré. Mais ceux auxquels je présentais le café dans la superbe grotte qui, je l'avoue, est à présent souillée de poussière et à demi ruinée, témoignaient une grande joie à l'aspect de la lumière étincelante et colorée qu'envoyaient les coquillages si heureusement assortis; et le connaisseur ébloui considérait même les cristaux de plomb et les coraux. On n'admirait pas moins les peintures de la salle, où l'on voit se promener dans un jardin les

dames et les messieurs parés, tenant et offrant des fleurs de la pointe de leurs doigts délicats. Eh bien ! de nos jours, qui voudrait seulement regarder ces décorations ? Dans mon humeur chagrine, je ne vais presque plus dans mon jardin ; on veut que tout prenne une autre forme, et, comme on le dit, soit marqué au coin du goût ; il faut que les lattes et les bancs de bois soient blancs ; on n'aime que le simple et l'uni, on a proscrit la ciselure et la dorure ; et cependant le bois étranger est à présent ce qui coûte le plus. Je consentirais sans peine à me procurer, comme d'autres, quelques objets d'un goût nouveau, à marcher avec mon siècle, à renouveler souvent mes meubles ; mais on craint de faire le plus petit pas : qui peut à présent payer les ouvriers ? J'ai voulu, il n'y a pas longtemps, faire redorer l'enseigne de ma pharmacie, l'ange Michel, aux pieds duquel se roule un dragon terrible : le prix de la réparation était si grand, que j'ai préféré de le laisser encore tel qu'il est, tout embruni.

EUTERPE

CHANT IV

LA MÈRE ET LE FILS

Durant l'entretien de ces amis, la mère va chercher son fils, d'abord à l'entrée de la maison, où il avait accoutumé de s'asseoir sur un banc de pierre; ne l'y trouvant point, elle porta ses pas vers l'écurie, dans la pensée qu'il y serait peut-être pour soigner les superbes chevaux qu'il acheta poulains, soin dont il ne se reposait que sur lui-même. Le valet dit :

— Il est allé dans le jardin.

Alors elle traverse avec rapidité les deux longues cours, passe devant les étables et les solides bâtiments des granges, entre dans le vaste jardin qui s'étendait jusqu'aux murs de la cité; elle le traverse aussi, et dans sa route elle voit avec plaisir les progrès de chaque plante, redresse les supports sur lesquels reposaient les branches du pommier chargées de fruits, et du poirier pliant sous le poids des siens; elle dégage promptement le chou

vigoureux et rebondi de quelques chenilles ; car une femme active ne fait point un pas qui soit inutile.

Arrivée dans le berceau de chèvre-feuille à l'extrémité du jardin, elle n'y trouve pas son fils, et ses yeux l'ont en vain cherché dans toute l'enceinte qu'elle a parcourue ; mais la petite porte qui, par la faveur particulière d'un aïeul, digne bourgmestre, fut placée dans le mur de la cité, était entr'ouverte. Elle en sort, et, passant le fossé qui était sec, arrive près du grand chemin au sentier escarpé de son vignoble qui, ceint d'une forte haie, était favorablement exposé aux rayons du soleil. Elle gravit ce sentier, et, dans son chemin, elle voit avec satisfaction l'abondance des grappes de raisin, qui pouvaient à peine recevoir quelque abri du feuillage. Traversant le milieu du vignoble, on parvenait au sommet par un degré formé de pierres non taillées, et sous un berceau de vigne ; là étaient appendus le chasselas blanc, et le raisin muscat, en grappes d'un bleu rougeâtre et d'une grosseur extraordinaire : ces fruits, cultivés avec soin, étaient destinés à l'ornement des desserts qu'on présentait aux étrangers ; le reste du vignoble portait des ceps isolés l'un de l'autre, et chargés de plus petites grappes qui donnaient un vin excellent. Elle jouit par avance des bienfaits de l'automne, de la fête où tout le canton, en chant,

cueille les raisins, les foule au pressoir, et remplit de vin les tonneaux; où le soir des feux d'artifice éclairent toute la contrée, et font entendre un bruit éclatant pour honorer la plus belle des récoltes.

Cependant elle marche avec plus d'inquiétude, depuis qu'elle a deux et même trois fois appelé son fils, et que l'écho seul lui a répondu, écho babillard qui a retenti des tours de la ville en sons nombreux. Il était si rare qu'elle eût à chercher son fils ! jamais il ne s'éloignait, ou il avait soin de l'en prévenir pour épargner de vives craintes à sa tendre mère ; mais elle espère encore le rencontrer en poursuivant sa route, puisque la dernière porte du vignoble, comme la première, était ouverte.

Elle va dans le vaste champ qui formait le dos de la colline; elle était toujours sur son propre terrain, et son cœur éprouvait de la joie en voyant le blé qui, chargé d'épis dorés et forts, s'inclinait et s'agitait sur tout le champ. Elle suit dans une lisière un sentier en dirigeant ses regards vers le grand poirier qui s'élevait sur un coteau, limite de ses possessions. On ne savait qui l'avait planté; on l'apercevait de toutes parts à une grande distance, et son fruit était renommé; sous cet arbre, à midi, les moissonneurs prenaient joyeusement leur repas, et les bergers qui gardaient les troupeaux s'asseyaient sous son

ombrage; on y trouvait des bancs de pierre et de gazon.

Elle ne s'était pas trompée dans son espoir; là son Hermann était assis; il se reposait la tête appuyée sur son bras, et paraissait considérer dans l'éloignement les monts qui bordaient cette contrée; il avait le dos tourné contre sa mère. Elle se glisse doucement vers lui, et d'une main légère lui touche l'épaule; il se retourne, elle voit ses yeux chargés de larmes.

— Ma mère, dit-il étonné, vous m'avez fait une surprise.

Et il se hâtait d'essuyer ses pleurs, expression des sentiments généreux de ce jeune homme.

— Quoi ! mon fils, tu pleures ? dit la mère émue. Je ne te reconnais point à cette désolation ; je ne t'ai jamais vu dans cet état. Dis-moi ce qui navre ton cœur, ce qui te porte à t'asseoir seul ici sous ce poirier, et ce qui remplit tes yeux de larmes ?

L'excellent jeune homme recueillant les forces de son âme :

— Vraiment, répliqua-t-il, pour être à présent insensible à la misère humaine, à la détresse des exilés, il faut n'avoir pas même un cœur, et avoir une poitrine d'airain ; pour vivre en nos jours sans aucun souci sur son propre bonheur ni sur le bonheur de sa patrie, il faut avoir une tête entièrement dé-

pourvue de sens. Ce qu'aujourd'hui j'ai vu et entendu a pénétré mon âme : je suis sorti de la maison ; j'ai porté mes regards sur le paysage admirable, étendu, qu'embrassent autour de nous des coteaux fertiles ; sur les épis dorés qui déjà se penchent en gerbes au-devant de la moisson, sur les riches fruits qui promettent de remplir nos greniers : mais, hélas ! que l'ennemi est près de nous ! Les flots du Rhin nous défendent ; mais que peuvent maintenant les flots et les montagnes contre cette nation terrible qui s'approche comme un orage, qui rassemble de toutes parts la jeunesse et la vieillesse, et va toujours en avant avec impétuosité ? multitude qui ne craint pas la mort, multitude qui presse la multitude et soudain la remplace. Et un Germain se hasarde de rester dans sa maison ! il espère peut-être d'échapper au désastre qui menace d'être universel. Ma mère chérie, je vous déclare que je suis chagrin en ce jour d'avoir été exempté de l'enrôlement fait, il y a peu de temps, parmi nos citoyens. Il est vrai, je suis votre fils unique (1) ; nos possessions et les soins d'en recueillir tous les produits, sont considérables : mais ne me vaudrait-il pas mieux d'être placé en avant des frontières pour résister à l'ennemi, que d'attendre ici la misère et la servitude ?

(1) Selon la règle établie, cette circonstance lui donnait un droit d'exemption.

Où, mon esprit animé de courage, le désir ardent qui s'élève du fond de mon cœur, me disent de vivre et de mourir pour la patrie, et d'offrir un digne exemple. Si la fleur de la jeunesse allemande se réunissait aux frontières, déterminée par un mutuel engagement à ne point céder le terrain aux étrangers... oh ! certainement ils ne mettraient pas le pied sur notre sol heureux, ils ne consommeraient pas sous nos yeux les fruits de notre pays, ils n'y commanderaient point aux hommes et n'y raviraient point les femmes. Apprenez, ma mère, que j'ai fermement résolu d'exécuter bientôt, à cet instant même, ce que la raison et la justice m'ont paru exiger de moi. Les longues délibérations n'amènent pas toujours le choix le plus sage : apprenez que je ne rentrerai pas dans notre maison ; d'ici je me rends à la ville, et je consacre à nos guerriers ce cœur et ce bras pour le service de la patrie. Qu'après cela mon père juge si une ambition louable ne vit pas aussi dans mon âme, et si je n'ai aucun désir de m'élever.

La bonne et sage mère répandant quelques larmes, car elles paraissaient facilement sur sa paupière :

— Mon fils, dit-elle avec un regard expressif, qu'est-ce qui t'a changé à ce point ? Tous les jours, hier encore, tu ouvrais ton cœur à ta mère ; pourquoi ne lui fais-tu pas con-

naître tes souhaits? Si quelque autre t'eût entendu, séduit par l'énergie de tes paroles, il te comblerait d'éloges, et vanterait ton dessein comme le plus généreux qu'on puisse former : moi, je te blâme; car, vois-tu? je te connais mieux. Tu me voiles ton cœur. Ce n'est pas le tambour ni la trompette qui t'excitent à partir; tu ne désires pas de te produire en uniforme aux yeux de nos jeunes filles; quelque brave que tu sois, ta vocation est de bien régler et de maintenir notre maison, et de veiller paisiblement sur la culture de nos terres. Parle-moi donc avec ingénuité; qu'est-ce qui te pousse à cette résolution?

— Ma mère, dit-il avec un air sérieux, vous êtes dans l'erreur. Les jours ne se ressemblent pas: l'adolescent mûrit, devient homme; il mûrit mieux pour les belles actions dans une vie calme et réglée, que dans une vie incertaine et tumultueuse, souvent la perte des jeunes gens. Quoique mon caractère soit, ait été paisible, il s'est formé dans mon sein un cœur qui hait l'injustice et l'oppression; j'apprécie très bien ce qui arrive dans le monde, et mon corps s'est fortifié par le travail. Tout ceci est vrai, je le sens et l'ose affirmer. Cependant, ma mère, vous avez eu raison de me blâmer, et vous m'avez surpris en disant pas la vérité entière, et me rendant coupable de quelque dissimulation. Je l'avoue;

ce n'est pas l'approche du péril qui me fait quitter la maison de mon père, ni la pensée généreuse d'être le défenseur de la patrie et l'effroi de l'ennemi. Ce n'étaient là que des paroles, elles vous devaient cacher les sentiments qui déchirent mon cœur. O ma mère ! veuillez me laisser : puisque ce cœur forme des vœux inutiles, que ma vie se donne inutilement ; car je sais que si tous ne concourent pas au même but, se consacrer à notre défense, c'est vouloir se perdre.

— Poursuis, reprit sa mère ; que je sache tout, depuis le plus grand sujet de ton agitation jusqu'au moindre. Les hommes sont violents, ils se portent souvent à quelque extrémité ; les oppositions directes achèvent de les mettre hors d'eux-mêmes ; une femme est habile à trouver des moyens, à prendre, s'il le faut, un détour adroit pour arriver au but. Ne me cache rien : pourquoi es-tu plus vivement ému que tu ne l'as jamais été ? pourquoi ton sang bouillonne-t-il dans tes veines ? pourquoi des larmes, malgré toi, se pressent-elles dans tes yeux pour s'en précipiter ?

Alors le bon jeune homme s'abandonne à sa douleur ; il pleure, il sanglote sur le sein de sa mère ; il est vaincu, et profère ces paroles :

Le reproche que m'a fait mon père m'a percé l'âme, reproche que je n'ai mérité ni aujourd'hui ni en aucun jour de ma vie. Ho-

norer mon père et ma mère fut de bonne heure mon plaisir le plus cher ; personne ne me paraissait plus prudent et plus sage que ceux qui m'avaient donné la vie, et dont l'attention sévère m'avait guidé dans la nuit de l'enfance. J'ai eu beaucoup de support pour mes camarades, le venin de leur malice n'a pu nuire à l'affection que j'avais pour eux : souvent, quand ils me jouaient de mauvais tours, je faisais semblant de ne pas m'en apercevoir ; mais s'ils se moquaient de mon père lorsque, le dimanche, il sortait de l'église d'un pas grave et vénérable ; s'ils riaient à la vue du ruban de son bonnet, et des fleurs de sa robe de chambre qu'il portait avec dignité, et qui n'a été donnée qu'aujourd'hui ; alors, fermant aussitôt un poing terrible, je me précipitais sur eux avec une rage aveugle, et frappais sans savoir où tombaient mes coups redoublés : ils hurlaient, le sang coulait de leurs narines, et ils pouvaient à peine échapper à la furie de ma poursuite.

Animé de ce respect filial, je croissais pour avoir à supporter bien des torts de la part de mon père. Avait-il à se plaindre d'autrui, l'avait-on chagriné dans la séance du conseil ; trop de fois, s'en prenant à moi, il m'accablait de mots injurieux, et je portais la peine des querelles que ses collègues lui avaient suscitées et de leurs intrigues. Vous m'avez souvent plaint vous-même ; j'endurais tous ces

traitements, sans cesse occupé de la pensée d'honorer du fond de mon âme mes parents les plus chers, de reconnaître leurs bienfaits, et ce tendre sentiment qui, toujours présent au cœur d'un père et d'une mère, les porte à se refuser beaucoup de jouissances pour accroître le bien de leurs enfants. Mais, hélas ! ce n'est pas cette attention seule, dont les fruits sont tardifs, qui procure le bonheur ; il ne résulte pas d'amas accumulés sur amas, ni de champs ajoutés à champs, quoiqu'on ait eu soin de les bien arrondir. Un père, et avec lui ses enfants, avancent en âge sans jouir d'un heureux jour, sans être dégagés des soucis du lendemain. Voyez l'étendue et la richesse de ces champs ; au-dessous, le vignoble et le jardin ; plus loin, les granges et les étables ; quelle série agréable de biens ! mais lorsqu'au delà je regarde l'arrière-maison, le toit sous lequel je découvre la fenêtre de ma petite chambre ; lorsque, me rejetant dans le passé, je songe combien de nuits en ce lieu j'ai déjà attendu la lune, et combien de matins le soleil, quand le sommeil salutaire ne m'avait accordé que peu d'heures de repos, ah ! non moins que ma chambre, la cour et le jardin, et le beau champ qui s'étend sur la colline, me paraissent alors si solitaires ! tout à mes yeux est si désert ! il me manque une compagne.

— O mon fils ! dit la tendre mère, quand

tu souhaites de conduire dans ta chambre l'épouse qui t'aura été accordée, afin que la nuit soit pour toi une heureuse moitié de la vie, et que le jour tu te livres plus gaiment à des travaux dont tu posséderas les fruits, tu ne peux former ce souhait avec plus d'ardeur que ton père et ta mère. Nous t'avons toujours exhorté, pressé même de te choisir une compagne; mais je le sais, et mon cœur me le dit en ce moment : quand l'heure n'est pas venue, l'heure véritable, et qu'elle n'amène pas la véritable compagne, le choix est reculé, et ce qui agit le plus est la crainte de prendre la fausse. Te le dirai-je, mon fils? j'en crois que le tien est fait; ton cœur est atteint, il est plus sensible qu'il ne l'a jamais été. Parle ouvertement; car je me le suis déjà dit : cette jeune fille, expatriée, est celle que tu as choisie.

— Mère chérie, vous l'avez dit, répond-il avec feu, oui, c'est elle; et si je ne la conduis pas ce jour même dans notre maison comme mon épouse, si elle s'éloigne, et, ce que peuvent causer les troubles de la guerre et tant de funestes migrations, si elle disparaît pour toujours à mes yeux, ô ma mère! en vain, dans tout le cours de ma vie, ces champs se couvriront pour moi des plus riches fruits, en vain chaque année m'apportera les dons de l'abondance. Oui, la maison où je suis né, le jardin, ont perdu pour moi tout leur attrait;

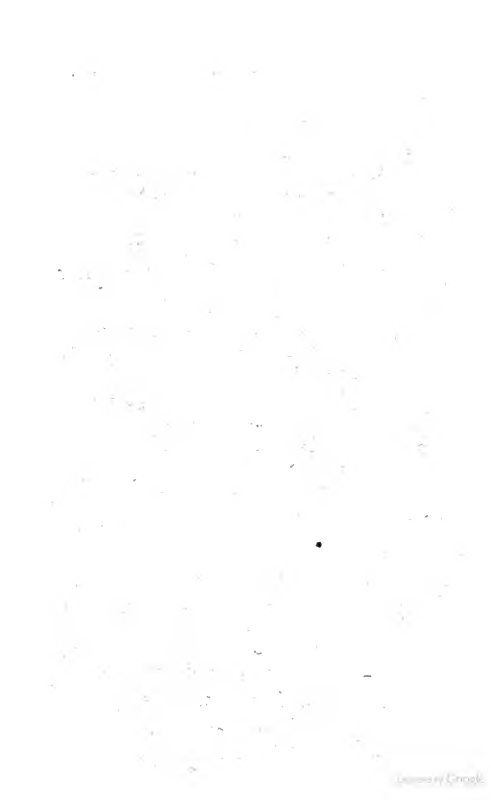
et même, hélas ! la tendresse d'une mère ne console point cet infortuné. Je sens que l'amour relâche tous les autres nœuds en formant les siens ; si la jeune fille s'éloigne de son père et de sa mère pour suivre son mari, le jeune homme qui voit partir sa seule bien-aimée, oublie qu'il a une mère et un père. Laissez-moi donc m'abandonner à la route où me pousse le désespoir ; car mon père a prononcé la sentence décisive, et sa maison n'est plus la mienne, quand il la ferme à celle que seule je désirais d'y conduire.

— Deux hommes opposés dans leurs sentiments, reprit la bonne et prudente mère, sont-ils donc comme des rocs ? sont-ils tellement fiers et immobiles qu'aucun d'eux ne veuille faire un pas pour se rapprocher l'un de l'autre, ni ouvrir le premier ses lèvres et proférer des paroles conciliantes ? Mon fils, je t'en assure, dans mon cœur vit encore l'espoir que ton père, quoique si prononcé contre le choix d'une fille indigente, te permettra d'épouser celle que tu aimes, pourvu qu'elle soit bonne et sage.

Dans ses vivacités il dit bien des choses qu'ensuite il n'exécute pas ; aussi, lui arrive-t-il souvent de consentir à ce qu'il avait refusé ; mais il exige des paroles douces, et il peut les exiger de toi, il est ton père. Nous savons très bien aussi que son courroux ne dure pas longtemps après son repas. Quand à

table il parle avec feu et se plaît à contester les raisonnements des convives, le vin réveillant toute la véhémence avec laquelle s'exerce sa volonté, ne lui permet pas de bien saisir leurs expressions; il n'écoute que lui seul, et n'est affecté que de ses propres sentiments; mais le soir arrive, et les longs entretiens auxquels il s'est livré avec ses amis sont passés; il est plus doux, je le sais, quand la petite pointe de vin s'est évaporée, et qu'il sent les torts que sa vivacité a commis. Viens, faisons sur-le-champ la tentative; risquer avec courage amène seul le succès: le secours des amis assis encore à ses côtés nous est nécessaire, et particulièrement le digne pasteur nous secondera.

Elle dit avec feu; et, se levant du banc de pierre, elle en retire son fils, disposé à suivre ses pas : occupés de leur dessein important, ils descendent la colline en silence.



POLYHYMNIE

CHANT V

LE COSMOPOLITE

Les trois personnages encore assis, le pasteur, le pharmacien et l'hôte, poursuivaient leur entretien, dont le sujet, considéré par eux sous toutes ses faces, était toujours le même.

— Je ne cherche pas à vous contredire, dit le pasteur guidé par des vues sages. L'homme, je le sais, tend à l'amélioration de son état, il aspire à s'élever, ou du moins la nouveauté réveille ses désirs; mais gardez-vous de rien outrer; car, avec ce penchant, la nature nous inspira aussi de l'attachement pour ce qui est ancien; elle fait pour nous d'une longue habitude un plaisir. Tous les états sont bons, lorsque la nature et la raison ne les condamnent pas : l'homme désire beaucoup, et n'a besoin que de peu; les jours des mortels sont de courte durée et leur sort est borné. Je ne blâme pas celui

qui, toujours actif et ne connaissant point le repos, parcourt avec une ardeur audacieuse les mers et toutes les routes de la terre, satisfait de s'environner, lui et les siens, de ses gains accumulés; mais je sais priser l'homme paisible, qui porte ses pas tranquilles autour de l'héritage paternel, et qui prenant l'ordre des saisons, cultive son champ. Il ne voit pas le sol changer à chaque année pour contenter ses vœux, ni l'arbre nouvellement planté se hâter d'étendre vers le ciel des rameaux décorés des richesses de l'automne; non, la patience lui est nécessaire; il doit avoir une âme pure, égale et calme, une raison droite; il ne confie que peu de semences au sol nourricier, et ne sait élever que de petits troupeaux; l'utile est la seule pensée qui l'occupe. Heureux celui qui reçut de la nature un caractère si bien réglé! nous devons tous notre nourriture à des hommes semblables. Heureux aussi l'habitant d'une petite cité, qui vit et de son champ et de sa profession! sur lui ne pèsent point la peine et les soucis qu'éprouve le villageois, circonscrit en des limites étroites; il n'est pas moins à l'abri des troubles continuels qui agitent les insatiables habitants des villes opulentes, et surtout les femmes, par l'ambition de rivaliser avec les plus riches et les plus grands, lors même que leurs moyens sont faibles. Notre hôte, bénissez donc constamment l'application

de votre fils à des travaux paisibles, et bénissez la compagne assortie à son caractère, qu'un jour il se choisira.

Il achevait ces paroles, lorsque la mère entre, tenant son fils par la main, le conduit et le place devant son mari.

— Bon père, dit-elle, combien de fois, en jasant ensemble, avons-nous fait mention du jour heureux et longtemps attendu; où notre Hermann, par le choix de son épouse, nous comblerait enfin de joie! Nos pensées se portaient çà et là; nous lui destinions tantôt l'une, tantôt l'autre, dans ces entretiens familiers d'un père et d'une mère. A présent, ce jour est arrivé; le ciel a conduit devant ses pas et lui a présenté son épouse, et son cœur s'est décidé. Ne disions-nous pas toujours? Il doit former ce choix lui-même. Bien auparavant, n'as-tu pas souhaité de voir naître en lui cette vive inclination qui lui ferait trouver son bonheur dans une compagne? L'heure est venue, il a éprouvé ce sentiment, et a fait son choix en homme sensible. C'est cette jeune fille, cette étrangère qui l'a rencontré. Qu'il l'obtienne de toi; sinon, il a juré qu'il ne prendrait jamais d'épouse.

— Que je l'obtienne de vous, mon père, dit le fils; mon cœur a fait un choix sûr, exempt de blâme; vous aurez en elle une fille incomparable.

Mais le père gardait le silence. Aussitôt

le pasteur se lève, et prenant la parole :

— C'est toujours d'un moment que la vie et la destinée de l'homme dépendent ; car même après de longues délibérations, la décision est l'ouvrage d'un moment, et l'homme sensé prend seul la meilleure : c'est un tact du sentiment, qu'on risque d'émousser en se livrant alors à des considérations accessoires. L'âme d'Hermann est saine ; je le connais depuis son enfance ; il ne tendait pas indifféremment les mains vers tous les objets ; ce qu'il demandait pouvait lui convenir ; alors aussi il ne lâchait pas prise. Ne soyez donc point surpris, effarouché, de voir arriver soudain ce que vous souhaitiez depuis si longtemps. Il est vrai que votre vœu, tel que vous l'aviez conçu peut-être, n'est pas rempli ; nos désirs aveugles nous déguisent quelquefois l'objet désiré ; les dons nous viennent d'en haut sous leur forme véritable. Ne méconnaissez donc point la jeune personne qui, la première, a touché l'âme de ce fils bon et judicieux que vous adorez. Heureux celui à qui la première qu'il aime donne aussitôt sa main, et dont le vœu le plus cher ne languit pas secrètement au fond de son cœur ! Oui, tout en lui me l'annonce, le sort de votre fils est décidé. Un penchant vrai, fait subitement de l'adolescent un homme. Hermann est inébranlable ; si vous lui refusez votre consentement, je crains que les plus belles années

de sa vie ne s'écoulaient dans la tristesse.

Le pharmacien, dont les paroles étaient prêtes depuis longtemps à s'échapper de ses lèvres :

— Prenons en cette occasion aussi la route moyenne, dit-il avec un air réfléchi ; l'empereur Auguste même avait pour devise : *Hâte-toi lentement*. Je suis très disposé à servir le cher voisin, à mettre en œuvre pour son utilité le peu que j'ai d'intelligence ; la jeunesse, en particulier, a besoin d'être guidée. Laissez-moi donc partir ; je veux apprécier la jeune personne, questionner sa commune, qui doit la connaître ; on ne m'abuse pas si facilement, et je sais évaluer les paroles.

Ces mots volent des lèvres du fils :

— Faites cela, mon voisin, allez, prenez des informations ; mais je désire que le digne pasteur vous accompagne ; deux hommes si excellents sont des témoins irréprouvables. O mon père ! ne croyez pas que cette personne en venant ici ait fait une échappée ; elle n'est pas de ces vagabondes qui parcourent le pays pour enlacer par leurs intrigues les jeunes gens sans expérience. Non, ce fléau terrible, universel, la guerre qui ravage le monde, qui a déjà soulevé hors de leurs fondements tant de maisons solides, a banni aussi l'infortunée. Des hommes distingués et d'une illustre naissance ne sont-ils pas errants et misérables ? des princes déguisés fuient,

des rois vivent dans le bannissement. Hélas ! elle est de même fugitive, elle, la meilleure de son sexe; oubliant ses propres malheurs, elle assiste ceux qui en sont les compagnons, secourable encore lorsqu'elle est elle-même sans secours. De grandes calamités s'étendent sur la terre. Serait-il impossible qu'un bien sortît de ces maux ? et ne pourrai-je pas, en recevant dans mes bras une compagne fidèle, me consoler de cette guerre, comme vous vous consolâtes de l'incendie ?

Alors le père, rompant le silence, signifie en ces mots sa volonté :

— Comment, ô fils ! s'est déliée ta langue, qui depuis tant d'années était engourdie, et ne formait des sons articulés qu'en des occasions urgentes ? Faut-il donc que j'éprouve aujourd'hui le sort dont tous les pères sont menacés, c'est qu'une mère trop indulgente soit toujours prête à favoriser l'opiniâtreté de son fils, et qu'ils trouvent dans chaque voisin un partisan, dès que le père ou l'époux essuie de leur part une attaque ? Mais je ne veux pas lutter contre vous tous réunis ; qu'en résulterait-il ? d'avance je vois déjà la mutinerie et les larmes. Allez, et si vos informations lui sont favorables, à la garde de Dieu, amenez-la dans ma maison comme ma fille ; sinon, qu'il l'oublie.

Ainsi dit le père, et, transporté de joie, le fils s'écrie :

— Avant la fin du jour vous aurez la plus estimable fille que puisse désirer un homme en qui respire la sagesse. Elle sera aussi heureuse qu'elle est bonne, c'est ce que j'ose affirmer. Oui, elle me remerciera toute sa vie de lui avoir rendu en vous un père et une mère, comme de leur côté, un père et une mère désirent d'avoir des enfants vertueux. Mais plus de retard, je cours harnacher mes chevaux et conduis ces amis sur les traces de celle que j'aime ; je m'abandonne à eux, à leur prudence ; leur décision, je vous en fais le serment, est ma règle, et je ne revois plus la jeune étrangère qu'elle ne soit à moi.

En même temps il sort ; ceux qui restent dans le salon confèrent entre eux avec sagesse et se hâtent de se concerter pour cette affaire importante.

Hermann vole vers l'écurie, où les ardents chevaux se reposaient, et consommaient rapidement l'avoine pure et le foin sec, fauché dans la meilleure prairie. Aussitôt il leur met le frein luisant, fait passer les courroies dans les boucles argentées, attache les longues et larges guides, et conduit les chevaux dans la cour, où le zélé valet, tirant la voiture par le timon, la fait avancer. Donnant aux traits leur exacte longueur, ils attellent les coursiers dont la vigueur emporte légèrement un char dans la carrière. Hermann a saisi le fouet, il est assis, et la voiture étant

arrivée sous la voûte de la grande porte, et les deux amis ayant pris aussitôt leurs places, elle roule avec rapidité, laisse en arrière le pavé, les murs et les tours éclatantes. Il dirige vers la célèbre chaussée sa course toujours également impétueuse, soit qu'il monte les coteaux, soit qu'il descende dans les plaines : mais lorsqu'il aperçoit la tour du village et les chaumières entourées de jardins, il se dit qu'il est temps d'arrêter ses chevaux.

Ceint du vénérable ombrage de tilleuls élevés jusqu'au ciel, et enracinés profondément depuis des siècles, s'étendait devant le village un grand pré, couvert d'un gazon vert, lieu de plaisance des villageois et des citadins du voisinage.

Sous ces arbres, au bas d'un plan incliné, était une fontaine ; en descendant les degrés, on voyait des bancs de pierre placés autour de la source pure, toujours vive et jaillissante ; un petit mur l'environnait et servait d'appui à ceux qui venaient puiser dans son onde épanchée.

Hermann prend la résolution d'arrêter ses chevaux sous cet ombrage ; il l'exécute.

— Mes amis, dit-il, descendez à présent de la voiture, et allez apprendre si cette jeune personne mérite que je lui offre ma main. Pour moi, je n'en doute pas ; vous ne me direz rien à ce sujet qui me soit nouveau et me surprenne ; si j'étais chargé seul de ma

conduite, je volerais au village, et la bonne fille déciderait de mon sort en peu de mots. Il vous sera aisé de la reconnaître; car j'ai peine à croire que la beauté de quelque autre puisse être comparable à la sienne: cependant je vous donnerai encore pour indices ses vêtements, dont la propreté est remarquable. Un rouge corps de jupe, fermé par un beau lacet, élève son sein arrondi; son corset noir marque sa taille; elle a soigneusement plissé le haut de sa chemise pour former la fraise qui entoure son menton avec une grâce pudique; son visage ovale et agréable annonce la candeur et la sérénité; ses longs cheveux sont roulés plusieurs fois en tresses fortes autour d'épingles d'argent; son jupon bleu, sous le corset, descend en plis nombreux à ses pieds. Mais ce que je dois vous dire encore, et ce dont je vous conjure expressément, c'est de ne point parler à la jeune personne, et de ne point laisser apercevoir votre but; contentez-vous d'interroger les autres, d'écouter tout ce qu'ils vous raconteront à son sujet. Quand vous serez assez éclaircis pour tranquilliser mon père et ma mère, venez me rejoindre et nous songerons au parti qu'il faudra prendre. Je me suis formé ce plan durant notre route.

A ces mots, les deux amis se rendent au village. Les jardins, les granges et les maisons fourmillaient d'une multitude d'hommes; les

charrettes, pressant les charrettes, remplissaient la rue spacieuse ; les hommes soignaient les chevaux et les animaux mugissants qui restaient attelés ; les femmes se hâtaient d'étendre sur toutes les haies le linge pour le sécher, et les enfants joyeux barbotaient dans une eau limpide.

Les deux honnêtes espions, se faisant jour à travers les charrettes, les hommes et les animaux, portaient leurs regards à droite et à gauche, cherchaient les traits de la personne indiquée ; mais aucune des femmes qu'ils aperçoivent ne leur paraît être cette jeune merveille.

Bientôt la presse s'augmente devant leurs pas. Des hommes turbulents se querellaient autour des chariots ; des femmes prenaient part à la querelle, et poussaient des cris perçants.

Aussitôt un vieillard qui marchait avec dignité, s'approche, arrive près des contestants ; au moment qu'il a ordonné la paix et menacé de punir du ton sérieux d'un père, le tumulte est étouffé.

— Le malheur, s'écrie-t-il, n'a donc pu encore nous mettre un frein, nous faire enfin comprendre, quand même nous ne saurions pas tous également peser nos actions, que nous nous devons les uns aux autres de la patience et du support ? Il est trop vrai que l'homme heureux est intraitable ; mais vos

revers ne pourront-ils pas vous apprendre à ne plus vivre en discorde avec vos frères ? Voyez donc avec bienveillance la place que l'un de vous obtient sur un sol étranger, et partagez ensemble ce qui vous reste de vos possessions, afin de rencontrer à votre tour des âmes compatissantes.

Tel est le discours de ce vieillard, et tous gardaient un profond silence : rappelés à la douceur, ils rangent de bon accord les attelages et les chariots.

Le pasteur ayant entendu ces paroles, et vu dans la personne de cet étranger le calme d'un juge, s'avance vers lui, et ces mots expriment les sentiments dont il est animé :

— Père vénérable, quand un peuple coule ses jours en des temps heureux, où il vit paisiblement des fruits de la terre, qui ouvre de toutes parts son vaste sein, et renouvelle libéralement chaque année et chaque mois les dons qu'il désire, alors tout marche comme de soi-même, chacun s'estime le plus prudent et le plus sage ; on se maintient l'un à côté de l'autre, et le plus sensé est quelquefois confondu dans la foule, parce que les événements se succèdent d'un cours tranquille et semblent être leurs propres moteurs. Mais le malheur vient-il rompre les sentiers ordinaires de la vie, renverser la maison, ravager le jardin et le champ, bannir le mari et la femme du sein de leur domicile chéri,

et les entraîner dans un labyrinthe immense, durant des jours et des nuits de cruelle détresse; ah! l'on cherche alors autour de soi qui pourrait bien être l'homme le plus prudent, et il ne profère plus en vain ses oracles. Répondez, respectable étranger; vous exercez, j'en suis certain, les fonctions de juge parmi ces fugitifs, dont vous avez calmé l'âme en un moment. Oui, je crois aujourd'hui voir m'apparaître un de ces plus anciens chefs qui conduisirent des peuples exilés par les déserts et par des routes incertaines : je crois parler à Josué même ou à Moïse,

Le juge lui répond avec gravité :

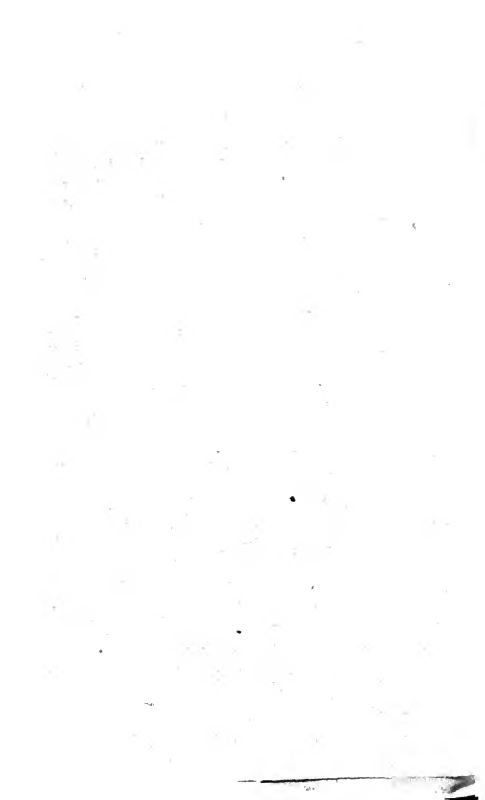
— Il est certain que notre époque ressemble aux époques les plus extraordinaires dont fassent mention les annales, soit sacrées soit humaines; car celui qui vécut hier et qui vit aujourd'hui, peut dire qu'en ce peu de moments il a vécu des années, tant les événements se pressent dans leur succession rapide. Quoique je sois encore plein de vie, si je me reporte un peu vers le passé, il me semble que la vieillesse la plus chenue pèse sur ma tête. Oh! nous pouvons bien nous comparer à ceux auxquels dans une heure terrible, Dieu le Seigneur apparut au milieu du buisson ardent; car il nous apparut aussi au milieu des nuées et des flammes.

Le pasteur se propose de prolonger cet entretien pour connaître le sort de ce vieillard

et de ceux dont il était le conducteur, lorsque son compagnon, empressé d'agir, lui dit secrètement à l'oreille :

— Continuez de parler avec le juge, et dirigez le discours sur la jeune personne : moi, je vais de tous côtés pour la chercher, et reviens dès que je l'ai trouvée.

Le pasteur l'approuve d'un signe de tête, et l'honnête espion parcourt les jardins, les buissons et les granges.



CHANT VI

LE SIÈCLE

Le pasteur interroge le juge sur les malheurs de ce peuple, et sur le temps qui s'est écoulé depuis qu'il a été banni de sa patrie.

Nos malheurs, répond l'étranger, ne sont pas récents; nous avons été abreuvés des amertumes de toute cette époque, amertumes plus horribles, puisqu'avec tant d'autres infortunés, notre plus douce espérance a été trompée. Car, qui pourrait nier qu'au premier rayon du nouveau soleil montant sur l'horizon, lorsqu'on entendit parler des droits communs à tous les hommes, de la liberté vivifiante et de l'égalité chérie, qui pourrait nier qu'il n'ait senti son cœur s'élever et frapper de mouvements plus vitaux son sein plus libre? Chacun alors espéra jouir de son existence; les chaînes qui assujettissaient tant de pays, et que tenait la main de l'oisiveté et de l'intérêt, semblaient se délier. Tous les peuples opprimés ne tournaient-ils pas leurs

regards vers la capitale du monde? titre glorieux que cette ville portait depuis si longtemps avec justice, et qu'elle n'avait jamais plus mérité qu'à cette époque. Les noms des hommes qui proclamèrent les premiers la liberté, ne furent-ils pas égaux aux noms les plus célèbres, élevés jusqu'aux astres? Chacun sentit naître en soi le courage, l'âme et la parole. Et nous, qui étions voisins, nous fûmes les premiers animés de cette flamme vive. La guerre commença, et les Français en bataillons armés s'approchèrent; mais ils parurent apporter le don de l'amitié. L'effet répondit d'abord à cette apparence; tous avaient l'âme élevée; ils plantèrent gaiement les arbres rians de la liberté, nous promettant de ne pas envahir nos possessions ni le droit de nous régir nous-mêmes. Notre jeunesse fit éclater les transports de sa joie, la joie anima l'âge avancé, et les danses de l'allégresse commencèrent à se former autour des nouveaux étendards. Les Français triomphants gagnèrent d'abord l'esprit des hommes par leur vivacité et leur enjouement, et ensuite le cœur des femmes par leur grâce irrésistible. Le fardeau même des besoins nombreux de la guerre nous parut léger; l'espérance en son vol nous dérobait l'avenir, et appelait nos regards dans les carrières nouvellement ouvertes. Oh! combien est heureux le temps où, dans une danse,

l'amant voltige avec sa fiancée, attendant le jour de leur hymen, objet de leurs vœux ! tel, et plus heureux encore, fut le temps où ce que l'homme juge être le bien suprême se montrait près de nous et pouvant être atteint facilement. Il n'y avait point de langues muettes ; les vieillards, les hommes d'un âge mur et les adolescents parlaient à haute voix, pleins de pensées et de sentiments sublimes. Mais bientôt le ciel se noircit : une race d'hommes pervers, indigne d'être l'instrument du bien, disputa les fruits de la domination ; ils se massacrèrent entre eux, opprimèrent les peuples voisins, leurs frères nouveaux, et leur envoyèrent des essaims d'hommes rapaces. Les supérieurs, ravisseurs en masses, les inférieurs, jusqu'au moindre d'entre eux, tous nous pillèrent, tous accumulèrent nos dépouilles ; ils semblaient n'avoir d'autre crainte que de laisser échapper quelque chose de ce pillage pour le lendemain. Notre malheur était extrême, et l'oppression croissait d'heure en heure ; il n'y eut personne qui écoutât nos cris ; ils étaient les dominateurs du jour. Alors le chagrin et le courroux s'emparèrent des âmes les plus tranquilles ; nous n'eûmes tous que la seule pensée, et nous fîmes tous le serment de venger ces outrages nombreux et la perte amère d'une espérance doublement trompée. La fortune se tourna du côté des Germains ; les Français, mis en déroute, reculèrent par des

marches rapides : mais alors aussi nous con-nûmes, hélas ! ce que la guerre a de plus funeste. Le vainqueur a de la grandeur d'âme et de la bonté, au moins il en a les apparences ; il ménage, regarde comme ami le vaincu dont il tire journellement de l'utilité, et qui le sert de sa fortune : mais celui qui fuit ne connaît point de loi ; il ne songe qu'à repousser la mort ; il dévore les biens sans prévoyance du lendemain ; d'ailleurs il est enflammé de courroux, et le désespoir fait sortir du fond de son cœur les plus noirs forfaits ; rien n'est sacré pour lui, tout est sa proie ; sa cupidité féroce le précipite vers une femme, et le plaisir devient un attentat ; partout il voit la mort, et jouissant de ses derniers moments en homme barbare, il se réjouit de voir couler le sang, d'entendre les hurlements de l'infortune. Nos Germains furent embrasés de la fureur la plus terrible pour venger leurs pertes et pour défendre ce qui leur restait : tout s'arma, appelé encore par la précipitation du fuyard, par sa face blême et ses regards égarés et craintifs. Alors le son non-interrompu des cloches fit retentir l'alarme ; le péril futur n'arrêta pas la vengeance déchaînée ; soudain les paisibles instruments du labourage se transforment en armes, la fourche et la faux dégouttent de sang ; l'ennemi tombe sans pardon ; partout la force s'abandonne à une colère frénétique, ainsi que la faiblesse timide

et rusée. Puissé-je ne revoir jamais l'homme plongé dans ces égarements horribles ! la bête féroce lui est préférable. Qu'il ne parle donc plus de liberté, comme s'il se pouvait gouverner lui-même ; dès que les barrières sont ôtées, reparait, délivrée des obstacles, toute la méchanceté que la loi repoussa dans les plus profonds replis de son cœur.

— Homme excellent, répond l'ecclésiastique avec l'accent d'une âme sensible, si vous ne rendez pas assez de justice à l'humanité, je ne puis vous en faire un sujet de censure ; que de maux n'avez-vous pas soufferts d'une entreprise injuste ! Mais si, reportant vos regards en arrière, vous vouliez parcourir ces temps désastreux, vous conviendriez vous-même que vous avez aperçu beaucoup d'actions louables, des qualités sublimes qui étaient comme ensevelies dans le cœur et que le péril fait produire au jour, l'homme excité par le malheur à se montrer un ange, à paraître envers ses semblables un dieu tutélaire.

— Vous me rappelez sagement, reprit le vieillard avec un sourire, qu'après un incendie on avertit souvent le possesseur consterné qu'il peut recouvrer l'or et l'argent qui sont fondus et épars dans les décombres : faible dédommagement, néanmoins précieux ; l'homme appauvri fouille dans les décombres et se réjouit de ce qu'il découvre. C'est ainsi que je tourne volontiers des regards sereins

vers ce petit nombre de bonnes actions dont la mémoire conserve le souvenir. Oui, je ne le nierai pas, j'ai vu des ennemis se réconcilier pour sauver leur ville d'un malheur ; j'ai vu des amis, des pères, des mères, des fils, tenter l'impossible en faveur de ceux auxquels ils étaient unis par les plus doux liens de la nature et de l'amitié ; j'ai vu l'adolescent devenir tout à coup homme mûr, le vieillard rajeunir, l'enfant même se changer en adolescent. Oui, le sexe que l'on nomme faible s'est montré, animé de courage, de force, et de la présence d'esprit la plus vive. Et souffrez que je vous raconte en particulier l'action dont s'ennoblit, par un sublime essor de l'âme, une jeune fille, l'honneur de son sexe. Elle était restée seule avec d'autres jeunes filles dans une grande ferme ; les hommes étaient partis pour repousser les étrangers. La cour fut assaillie d'une troupe de vils fuyards qui se livrèrent au pillage, et bientôt pénétrèrent dans l'appartement des femmes. A l'aspect de la beauté, de la taille heureuse de la jeune personne, de ces filles ornées de grâces, et qu'on pourrait nommer encore des enfants, un désir féroce s'empare de ces monstres ; ils se précipitent avec une fureur barbare vers ces colombes tremblantes, vers la fille généreuse ; mais aussitôt elle arrache à l'un des scélérats l'épée dont il était ceint, et lui porte un coup terrible qui l'abat san-

glant à ses pieds ; et délivrant ses compagnes par sa mâle intrépidité, elle frappe quatre encore de ces brigands qui échappent à la mort par la fuite. Elle ferme ensuite la porte de la cour, et dans son asile attend qu'on vienne la secourir.

A cet éloge de la jeune personne, le pasteur conçoit un espoir favorable à son ami ; il était prêt à dire : « Qu'est-elle devenue ? a-t-elle accompagné la fuite malheureuse de ce peuple ? »

Mais le pharmacien arrive en hâte, et, le tirant par l'habit, lui dit tout bas à l'oreille :

Ne l'ai-je pas enfin trouvée parmi plusieurs centaines de femmes, d'après la description ? Venez donc, voyez-la de vos propres yeux, et prenez avec vous le juge pour recevoir les informations nécessaires.

Ils se tournent ; mais le juge, appelé par les siens pour une affaire pressante, a disparu.

Cependant le pasteur suit aussitôt, par l'ouverture d'une haie, son ami, qui l'instruisant avec un air fin :

— Apercevez-vous la jeune fille ? elle a emmailloté le poupon ; je reconnais la vieille robe de coton et la taie bleue que renfermait le paquet remis par Hermann entre ses mains ; vraiment elle a fait un prompt et bon emploi de ces dons. Ces indices sont évidents, les autres ne le sont pas moins ; car son rouge

corps de jupe, fermé par un beau lacet, élève son sein arrondi ; son corset noir marque sa taille ; le haut de sa chemise, soigneusement plissé, forme la fraise qui entoure son menton avec une grâce pudique ; son visage ovale et agréable annonce la candeur et la sérénité ; les tresses fortes de ses cheveux sont roulées autour d'épingles d'argent. Quoiqu'elle soit assise, nous voyons la richesse de sa taille ; son jupon bleu, sous le corset, descend en plis nombreux à ses pieds. C'est elle sans doute : venez ; apprenons de quelqu'un si elle est bonne, vertueuse et habile ménagère.

Le pasteur considérait d'un œil attentif la personne assise.

— Qu'elle ait charmé notre jeune homme, dit-il, certainement je ne m'en étonne pas ; elle peut soutenir l'épreuve aux yeux du plus éclairé. Heureux qui reçut de la nature, notre mère, une forme qui enchante ! dès qu'il se produit, elle le recommande ; il n'est étranger nulle part ; on le recherche et l'on se sent arrêté près de lui s'il joint à cet extérieur ravissant les qualités attrayantes de l'âme. Je vous assure que ce jeune homme a trouvé une personne qui répandra la plus grande sérénité sur les jours de sa vie, sera pour lui dans tous les temps une aide courageuse et fidèle ; un corps si parfait enferme une âme saine, et sa jeunesse active promet une heureuse vieillesse.

— L'apparence est souvent trompeuse, réfléchit son compagnon ; je ne me fie pas aisément à l'extérieur ; j'ai si fréquemment éprouvé la vérité du proverbe : *Ne donne pas ta confiance à ton nouvel ami, avant que vous n'ayez consommé ensemble un boisseau de sel ; le temps seul t'apprendra si vous vous convenez et si votre amitié sera durable.* Commençons donc par chercher quelques bonnes gens qui puissent nous raconter ce qu'ils savent de la jeune fille.

— Ainsi qu'à vous la précaution me paraît sage, dit l'ecclésiastique en le suivant : ce n'est pas pour nous que nous recherchons une fille en mariage : cette démarche, faite pour un autre, est délicate et demande beaucoup de prudence. Ils vont à la rencontre du juge toujours occupé de ses fonctions, et qu'ils voient reparaître.

— Parlez, lui dit le pasteur, nous avons vu dans ce jardin voisin une jeune fille assise sous un pommier, et qui fait des habits d'enfant d'un vêtement de coton qu'on a déjà porté, et qu'elle a probablement reçu en don. Sa figure nous a plu ; elle paraît être une des plus estimables de son sexe. Dites-nous ce que vous savez à son sujet ; notre question naît de vues louables.

Le juge étant aussitôt entré dans le jardin pour la considérer : -

— Elle vous est déjà connue, dit-il ; quand

je vous racontais l'action signalée d'une jeune fille arrachant l'épée à un ravisseur, et se délivrant elle et ses compagnes, — c'est elle dont je vous parlais. Vous voyez vous-même qu'elle était capable de cette action ; elle est née forte et courageuse, mais elle n'est pas moins bonne. Elle a donné les plus tendres soins à son aïeul jusqu'au dernier jour où le chagrin du sort malheureux de sa petite ville et la crainte de se voir dépouillé de ses possessions le précipitèrent dans le tombeau.

Elle a supporté de même avec la fermeté du courage la douleur que lui fit éprouver la perte de son fiancé, jeune homme dont l'âme était élevée, qui, dans la première ardeur du généreux sentiment de seconder la cause sublime de la liberté, se rendit à Paris même, et bientôt y termina ses jours par une mort horrible ; car il s'y montra, comme en son pays, l'ennemi de la ruse et de la tyrannie.

Telles furent les paroles du juge.

Les deux amis le remerciaient, prêts à le quitter ; le pasteur tire de sa bourse une pièce d'or : il avait fait une distribution généreuse de sa monnaie d'argent en voyant, il y avait peu d'heures, passer les troupes désolées des fugitifs : il présente cette pièce d'or au juge :

— Partagez, dit-il, ce mince don entre vos pauvres ; Dieu veuille l'accroître !

Mais le juge refusant de recevoir ce don :

— Nous avons sauvé, dit-il, quelque argent, assez d'habits et d'autres effets, et j'espère que nous retournerons au lieu de nos domiciles avant d'avoir épuisé le tout.

Le pasteur lui pressant la pièce dans la main :

— Personne, répond-il, ne doit en ces jours malheureux, être lent à donner, ni refuser d'être le dépositaire de ce qu'offre l'humanité. Sait-on combien de temps on garderait ce dont on est le possesseur paisible ? sait-on combien de temps encore on sera errant dans les pays étrangers, privé du jardin et du champ où l'on trouvait sa nourriture ?

— Eh ! dit le pharmacien embarrassé, si donc je m'étais muni d'argent ! somme petite ou grande, vous l'auriez ; car un grand nombre des vôtres doivent en être dépourvus. Je ne vous laisse pourtant pas aller sans vous faire un don ; vous connaîtrez au moins ma bonne volonté, quoique l'action ne l'égalé pas.

Et tirant par les cordons une bourse de cuir brodée, dans laquelle il enfermait son tabac, il l'ouvre, et donne le contenu où se trouvaient quelques pipes.

— Le don, ajoute-t-il, est bien petit.

— Du bon tabac, dit le juge, est toujours bien venu du voyageur.

Alors le pharmacien fait l'éloge de son tabac.

Mais le pasteur l'entraînant, et se séparant du juge :

— Hâtons-nous, dit-il ; notre jeune ami nous attend avec anxiété, qu'il entende au plus tôt l'heureuse nouvelle.

Ils marchent d'un pas rapide, ils arrivent. Le jeune homme, sous les tilleuls, était appuyé contre sa voiture ; ses chevaux fringants frappaient du pied et déchiraient le gazon ; il les tenait par la bride, et plongé dans ses pensées, il portait devant lui des regards immobiles, et n'aperçoit ses amis que lorsqu'arrivant ils l'appellent et s'annoncent par des signes de joie. Déjà le pharmacien avait de loin commencé à parler ; cependant ils s'approchent, et le pasteur prenant les mains d'Hermann, et coupant la parole à son compagnon :

— Sois heureux, jeune homme, dit-il ; ton coup d'œil juste, ton cœur droit ont fait le meilleur choix ; soyez heureux toi et la femme de ta jeunesse ; elle est digne de ta main. Viens donc, tourne la voiture ; qu'elle nous conduise promptement au village pour que nous fassions la demande, et que nous amenions la bonne fille dans la maison de ton père.

Mais le jeune homme ne quittant point sa place, écoute, sans marquer de satisfaction, des paroles qui devaient l'animer de la plus douce confiance et d'une joie céleste ; il tire du fond de son cœur un soupir.

Venus avec rapidité, dit-il, nous nous en retournerons peut-être confus, à pas lents. Depuis que je vous ai attendus, j'ai été en proie au doute, au soupçon, à la crainte, et à tous les sentiments qui peuvent tourmenter le cœur de celui qui aime. Parce que nous sommes riches, et qu'elle est dans la pauvreté et dans l'exil, croyez-vous qu'il nous suffise d'arriver pour que la jeune fille nous suive? La pauvreté même, non méritée, inspire de la fierté : cette exilée paraît frugale et active, dès lors le monde lui appartient. Et croyez-vous qu'en se formant, une personne si belle et qui annonce des mœurs si parfaites, n'ait charmé aucun bon jeune homme? Croyez-vous qu'elle ait fermé jusqu'à ce moment son cœur à l'amour? Ne nous menez pas si précipitamment au village ; nous pourrions retourner lentement les chevaux, et reprendre avec honte le chemin de notre demeure. Je crains bien qu'il n'y ait quelque part un jeune homme qui possède ce cœur, et que cette belle main n'ait touché celle du fortuné et ne lui ait donné sa foi. Ah ! je me vois alors devant elle, avec ma demande, couvert de confusion.

Le pasteur allait l'encourager, lorsque son compagnon, toujours prêt à divaguer, lui enlève la parole :

— Vraiment ! autrefois que chaque action avait des formes réglées, nous n'aurions pas

été dans cet embarras. Quand les parents avaient choisi pour leur fils une épouse, la première chose était d'appeler confidemment un ami ; on l'envoyait après cela au père et à la mère de la jeune personne, comme chargé de la demande en mariage. Paré solennellement, il allait un dimanche peut-être, après le dîner, faire une visite à l'honnête citoyen ; il commençait par s'engager amicalement avec lui dans une conversation générale, adroit à la conduire et à la tourner prudemment selon ses vues. Enfin, après de longs détours, il parlait aussi et avec éloge de la fille du père, et il ne louait pas moins l'homme et la maison dont il était l'ambassadeur.

Les personnes intelligentes remarquaient le but ; l'ambassadeur intelligent remarquait bientôt leurs dispositions et pouvait s'expliquer. Si la demande était éludée, on n'avait pas reçu en face un refus humiliant ; mais si elle avait été agréée, le négociateur occupait dans la maison, à perpétuité, la première place à chaque festin de famille ; car le couple, durant tout le cours de leur vie, se rappelait que cette main habile avait formé le premier nœud de leur union. A présent, tout ceci, comme d'autres bonnes coutumes, est passé de mode, et chacun fait sa poursuite lui-même : que chacun donc aussi reçoive en personne le refus, joli présent qui

peut lui être destiné, et qu'il demeure honteux aux yeux de la jeune fille.

— Arrive ce qui pourra, répond le jeune homme, qui à peine a écouté toutes ces paroles, et qui s'est déjà décidé en silence; j'irai moi-même, et veux apprendre mon sort de la bouche de celle en qui j'ai la plus grande confiance, telle que jamais femme n'en inspira de semblable à un homme. Je suis bien persuadé que ce qu'elle dira sera bon, raisonnable. Quand même je la verrais pour la dernière fois, je veux une fois encore rencontrer ces yeux noirs, ce regard ouvert; si je ne dois jamais la serrer contre mon cœur, je veux une fois encore voir cette taille accomplie, cette bouche dont un baiser et un oui me rendront heureux pour toujours, dont un non m'enlèvera pour toujours le bonheur. Mais souffrez que je reste seul et ne m'attendez pas; retournez vers mon père et ma mère; qu'ils apprennent que leur fils ne s'est point trompé, et que la jeune personne est le plus digne objet de ses vœux. Veuillez me laisser à moi-même. Le sentier qui mène à travers le coteau jusqu'au poirier, et de là descend le long du vignoble, m'abrégera la route à mon retour. Oh! puissé-je leur conduire avec joie et d'un pas rapide ma bien-aimée! Peut-être qu'en suivant ce sentier je me glisserai seul vers notre maison, et qu'il m'est réservé de ne le parcourir désormais qu'avec tristesse.

Il dit, et présente les guides au pasteur qui les reçoit ; maîtrisant avec habileté les coursiers écumants, il s'élance dans la voiture, et occupe la place du conducteur.

— Mais tu hésites d'y monter, voisin précautionneux, et tu lui dis : « Mon ami, je vous confie volontiers mon âme avec toutes ses facultés ; mais le corps et ses membres n'ont pas une garantie bien sûre quand une main sacrée s'empare des rênes de ce monde. » Tu souris, judicieux pasteur. « Prenez seulement place, réponds-tu, et confiez-moi sans crainte votre corps ainsi que votre âme. Depuis longtemps cette main est exercée à diriger les rênes, et cet œil à saisir avec art les chemins tournants. Tous les jours à Strasbourg, où j'accompagnais le jeune baron, notre char dont j'étais le conducteur, traversant la foule d'un peuple qui passe sa vie aux promenades, sortait avec rapidité des portes retentissantes, franchissait les campagnes poudreuses, et roulait jusqu'aux prairies et aux tilleuls éloignés. »

A demi rassuré, le voisin monte dans la voiture, et en s'essayant prend la précaution de celui qui se dispose à faire un saut avec prudence.

Les coursiers volent, impatients de gagner l'écurie ; sous leurs pieds vigoureux s'élève un nuage de poussière.

Le jeune homme est longtemps à la même

place ; il voit la poussière s'élever dans les airs, il la voit se dissiper, et reste immobile sans aucun sentiment.



ERATO

CHANT VII

DOROTHÉE.

Comme le voyageur au coucher du soleil, fixe une fois encore les yeux sur cet astre, qui descend de l'horizon et disparaît; son ceil ébloui en voit flotter l'image dans un sombre bosquet, et près d'un rocher; partout où il dirige ses regards il la voit à l'instant même se reproduire, et, vacillante, rayonner de riches couleurs : ainsi Hermann voit l'image de la jeune fille passer légèrement devant lui, et suivre le sentier qui mène à sa demeure. Mais tout-à-coup il sort du songe qui l'étonne, et il tourne avec lenteur ses pas vers le village : il retombe dans le même étonnement, voit reparaître, voit venir à sa rencontre la forme admirable. Il la considère avec la plus forte attention; ce n'était pas une image illusoire, c'était la personne elle-même : tenant de ses mains par les anses deux cruches d'inégale grandeur, elle se hâtait d'arriver à la fontaine.

Il s'avance vers elle avec joie, et ranimé par sa vue, tandis qu'elle est vivement étonnée à son tour :

— Fille active, dit-il, je te vois en ce moment encore, comme peu auparavant, occupée à soulager les maux d'autrui, à secourir l'humanité souffrante. Dis, pourquoi viens-tu seule à cette source éloignée, tandis que tes compagnons se contentent des fontaines du village ? Il est vrai que l'eau de cette source est douée d'une vertu particulière, et qu'on s'en abreuve avec plaisir ; tu veux sans doute en apporter à cette femme infirme, dont tu as sauvé la vie avec tant de zèle.

L'aimable personne fait un salut gracieux au jeune homme.

— La peine que je prends de me rendre à cette source, répond-elle, est déjà récompensée ; puisque je rencontre l'homme généreux qui nous a comblés de ses dons : l'aspect du bienfaiteur est aussi agréable que le bienfait. Venez, voyez de vos propres yeux ceux qui ont joui de vos largesses, et recevez les remerciements des cœurs tranquilles que vous avez ranimés. Il faut cependant que je vous apprenne pourquoi je viens seule puiser à cette source pure et intarissable. Des hommes imprévoyants ont, à leur arrivée, troublé toutes les eaux du village, en faisant passer les chevaux et les bœufs par le réservoir qui en fournit aux habitants ; et le soin de laver

le linge et les ustensiles a souillé tous les puits et tous les abreuvoirs : chacun n'est occupé que de soi ; absorbé par le besoin présent, il le soulage promptement et avec ardeur ; le besoin suivant est loin de sa pensée.

En disant ces mots elle a descendu les larges degrés, accompagnée d'Hermann ; ils s'asseyent sur le petit mur de la source. Elle se baisse sur l'eau pour y puiser ; il prend l'autre cruche, et se baisse sur la même eau. Ils y voient leurs images, flottantes sur un ciel azuré ; ils se parlent par un mouvement de tête et se saluent tendrement dans ce miroir.

— Je veux m'abreuver de cette eau, dit aussitôt le jeune homme satisfait.

Elle lui présente la cruche. Ils restent assis sur le mur avec une confiance ingénue, appuyés sur les vases.

Cependant elle dit à son ami :

— Parle, comment te rencontré-je en ce lieu ? et cela sans ta voiture et tes chevaux, loin de celui où je t'ai vu pour la première fois ; pourquoi es-tu venu ici ?

Hermann pensif baissait sa paupière. Il lève ensuite un regard paisible vers Dorothee l'attache avec tendresse sur les yeux de son amante, et il sent que son cœur se calme et se rassure. Cependant lui parler de son amour, il ne l'aurait pu ; le regard de la jeune personne n'annonçait point d'amour, mais de l'intelligence et de la sagesse, et

commandait une réponse dictée par la raison. Il se décide aussitôt, et lui dit avec le ton d'une douce confiance :

— Ecoute-moi, mon enfant, je vais répondre à ta question. Tu es le sujet de ma venue ; pourquoi te le celer ? Un père et une mère que j'aime s'occupent du bonheur de ma vie ; moi, comme leur fils unique, je les aide avec zèle et fidélité à régir notre maison et nos biens ; chacun de nous a des travaux assignés, ils sont nombreux ; je soigne la culture de tous nos champs, mon père est l'administrateur vigilant de la maison, et ma mère active surveille et anime le ménage. Mais tu as sûrement appris par ton expérience combien les domestiques, tantôt par légèreté et tantôt par mauvaise foi, tourmentent la maîtresse de la maison, l'obligent à les renouveler fréquemment, c'est-à-dire à échanger leurs défauts contre d'autres défauts. Ma mère, depuis longtemps, désire d'avoir auprès d'elle une personne qui la soulage, non pas seulement en mettant la main à l'œuvre, mais encore en s'y trouvant portée par attachement, et qui remplace sa fille chérie, morte, hélas ! à la fleur de l'âge. Tu as paru aujourd'hui devant ma voiture ; je t'ai vue te livrer de si bon cœur à des soins généreux, j'ai vu que la force et la santé relevaient encore en toi les autres avantages de la jeunesse, j'ai entendu la raison parler

par ta bouche; captivé, j'ai couru vanter à mon père, à ma mère et à nos amis l'étrangère selon tout son mérite, Je te dirai enfin ce qu'ils désirent ainsi que moi... Pardonne ce discours embarrassé.

— Ne craignez point d'achever, répond-elle; loin d'être offensée, vous me voyez reconnaissante; parlez ouvertement, le mot ne peut m'effrayer. Vous voulez me louer comme servante auprès de votre père et de votre mère pour entretenir l'ordre qui règne dans votre maison; et vous croyez trouver en moi celle qui leur convient, une fille sage, active et d'un caractère doux. Votre proposition était courte, ma réponse le sera de même. Oui, je vais avec vous, et crois suivre ainsi ma destinée. Ici mon devoir est rempli; j'ai rendu l'accouchée à ses parents, ils se félicitent qu'elle ait été sauvée; la plupart d'entre eux sont réunis, les autres ne tarderont pas à les rejoindre. Tous s'assurent d'arriver bientôt au moment de retourner dans leur patrie; c'est ainsi que l'exilé aime à se flatter : moi, dans ces jours malheureux qui nous en font craindre d'autres encore, je ne me berce pas d'espérances légères. Les liens du monde sont brisés; qui les renouera? ce sera la nécessité seule, amenée par l'excès des malheurs que nous présagent ceux dont nous sommes les témoins. Si je puis me nourrir en servant sous les yeux de votre mère vertueuse, dans

la maison de votre père vénérable, j'y suis très disposée; car la réputation d'une fille errante est toujours incertaine. Oui, je vous suivrai, dès que j'aurai rapporté ces cruches à mes amis, et que ces bonnes gens m'aurent donné leurs bénédictions. Venez, je désire que vous les voyiez, et que vous me receviez de leurs mains.

Le jeune homme, ravi de la voir si disposée à le suivre, délibère s'il doit en ce moment l'instruire du véritable motif qui l'amène; mais il se détermine à ne pas la tirer d'erreur, déjà heureux de pouvoir la conduire dans sa maison, où il lui demandera son cœur et sa main. D'ailleurs, ô perplexité! il a vu à son doigt un anneau d'or, et c'est ce qui l'a porté à ne pas l'interrompre, à écouter attentivement toutes ses paroles.

— Partons, reprit-elle : on blâme les jeunes filles qui se retardent près des fontaines, et cependant il est si agréable de s'entretenir à côté d'une source jaillissante!

Ils se lèvent, se retournent, et, jetant un dernier regard sur la source, ils éprouvent un doux regret.

En silence, elle prend les cruches et monte les degrés suivie de celui qui l'aime. Il veut la soulager en se chargeant d'une des cruches.

— Non, dit-elle, en portant de chaque main un fardeau l'équilibre l'allège, et le

maître dont à l'avenir je recevrai les ordres ne doit pas me servir. Ne me regardez pas avec tant de sérieux, comme pour plaindre ma destinée. Il faut qu'une femme se dévoue de bonne heure aux soins domestiques que sa vocation l'appelle à remplir, et c'est par là qu'elle mérite d'arriver au pouvoir qu'une maîtresse doit exercer dans sa maison. La jeune fille, attentive à servir son père, sa mère, son aîné, va, vient, prépare et apporte ce qu'ils désirent : c'est là sa vie : heureuse si elle s'est habituée à ne trouver aucun chemin trop pénible, à ne pas distinguer les heures de la nuit de celles du jour, à ne juger aucun travail trop minutieux, aucune aiguille trop fine, enfin à s'oublier elle-même et à vivre pour autrui ! Elle aura besoin de toutes ces vertus domestiques si elle devient mère, lorsque le nourrisson la réveillera, demandera de l'aliment à la femme affaiblie, et que les soins s'uniront pour elle aux douleurs : les forces réunies de vingt hommes ne supporteraient pas ces fatigues ; ils n'y sont point appelés, mais ils doivent les regarder avec l'œil de la reconnaissance.

Elle parle ainsi, traverse le jardin, arrive avec son fidèle compagnon jusqu'à la grange où reposait l'accouchée qu'elle avait laissée contente, entourée de ses filles, ces jeunes personnes qu'elle délivra des ravisseurs, et qui offraient la belle image de l'innocence.

Ils entrent, et d'un autre côté s'avance en même temps le juge, tenant de chaque main un enfant; ils avaient été égarés, le vieillard venait de les retrouver dans la foule tumultueuse. Ils sautent avec joie vers leur mère chérie, l'embrassent, et se réjouissent à l'aspect du petit camarade, leur nouveau frère, qu'ils voient pour la première fois : ils sautent ensuite vers Dorothée, la saluent avec une vive amitié, demandant du pain, du fruit, et avant tout de la boisson. Elle présente à tous ceux qui l'entourent l'eau qu'elle apportait : les enfants en boivent, l'accouchée en boit aussi, ainsi que ses filles et le juge; chacun s'est abreuvé avec plaisir, et vante l'excellence de cette eau; elle avait une pointe acide, et c'était un breuvage restaurant et salubre.

Mais la jeune fille prend un maintien sérieux.

— Mes amis, dit-elle, c'est, je crois, pour la dernière fois que j'ai porté la cruche à vos lèvres et vous ai abreuvés de l'eau d'une source : lorsqu'à l'avenir, dans un jour brûlant, un breuvage vous ranimera; lorsqu'à l'ombre vous jouirez du repos, de la fraîcheur d'une source pure, veuillez songer à moi, et aux soins que l'amitié, plus que la parenté, m'a portée à vous rendre. Durant tout le cours de ma vie, je me souviendrai avec reconnaissance de vos bons services. Je vous quitte à regret; mais en ce temps chacun est

pour les autres une charge plutôt qu'une consolation, et si le retour dans notre patrie nous est interdit, il faudra bien qu'enfin nous nous dispersions tous dans les pays étrangers. Voici le jeune homme qui a été notre bienfaiteur, auquel nous devons les langes de cet enfant, et les aliments qui nous semblèrent envoyés par le ciel pour le soutien de notre vie. Il est venu me proposer de me rendre dans sa maison pour servir son père et sa mère, qui ont des vertus et de l'opulence; je ne m'y refuse point; car partout une jeune fille doit remplir des soins domestiques, et ce serait pour elle un fardeau que de vivre dans l'indolence et d'être servie. Je suis donc volontiers ses pas; il paraît être raisonnable, et je m'assure que son père et sa mère le sont aussi, ce qui donne un véritable prix à l'opulence. Chère amie, vivez heureuse; faites votre joie du nourrisson plein de vie dont les regards, tournés sur vous, annoncent déjà la force et la santé; et lorsqu'avec ses langes colorés vous le presserez contre votre sein, oh ! pensez au bon jeune homme à qui nous en sommes redevables, et dont à l'avenir aussi je tiendrai la nourriture et le vêtement, moi votre parente et votre amie. Et vous, homme excellent, continua-t-elle en se tournant vers le juge, recevez mes remerciements, vous qui, dans un grand nombre d'occasions, m'avez servi de père.

Alors s'agenouillant devant l'accouchée , dont l'âme était sensible, elle embrasse cette femme qui fondait en larmes, et qui, dans sa douleur, peut à peine bégayer sa bénédiction. Toi cependant, juge vénérable, tu adresses à Hermann ces paroles :

— Mon ami, vous devez être compté parmi les hommes sages qui, pour le gouvernement de leur maison, s'associent des personnes estimables. J'ai vu souvent que lorsqu'il s'agit d'acquérir, par échange ou par achat, des bœufs, des chevaux, des brebis, on en fait un examen attentif ; tandis qu'on semble se décider au hasard ou se reposer sur son bonheur, pour le choix d'un homme qu'on amène dans sa maison et auquel on la confie, qui, s'il est bon et habile, en est le soutien, mais qui, s'il a les qualités contraires, en est la ruine : on se repent ensuite, mais trop tard, de cette décision aveugle. Pour vous, il paraît que vous l'entendez ; vous avez choisi pour servir votre père, votre mère et vous, une fille accomplie. Ayez pour elle de justes égards : aussi longtemps qu'elle sera chargée des soins de votre ménage, vous aurez trouvé en elle, vous une sœur, eux une fille.

Cependant arrive un grand nombre des proches parents de l'accouchée, qui lui apportent divers secours, et l'instruisent qu'on lui prépare une demeure plus convenable. Ils apprennent la résolution que la jeune fille a

prise; ils font des vœux pour Hermann, et portent sur lui des regards qui expriment leurs pensées. Ces mots volent de chaque bouche à l'oreille du voisin :

— Si de son maître il devient son époux, elle est pourvue.

Hermann lui prenant la main ;

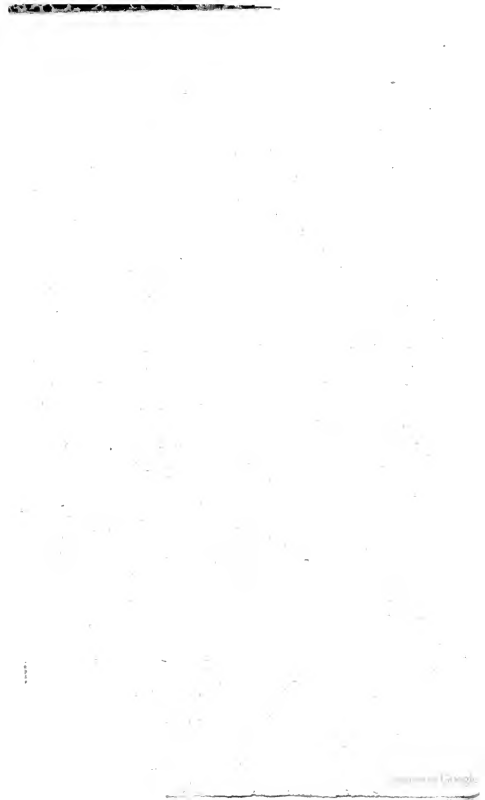
— Partons, dit-il ; le jour décline, et notre petite ville est éloignée.

Alors les femmes, parlant avec vivacité toutes à la fois, embrassent Dorothée. Hermann l'entraîne; elle les charge encore de salutations et de vœux pour ses amis : mais les enfants désolés, se précipitant sur ses habits avec des cris excessifs et un torrent de larmes, ne veulent point laisser partir leur seconde mère. Plusieurs de ces femmes les répriment :

— Paix, enfants ! elle va dans la ville pour prendre les excellentes dragées que votre frère a commandées pour vous, lorsque la cigogne en nous l'apportant a passé devant le confiseur, et vous verrez bientôt revenir votre amie avec des cornets joliment dorés (1).

A ces mots, les enfants abandonnent ses habits ; Hermann l'arrache à peine encore à de nouveaux embrassements et aux mouvements des mouchoirs, adieux dont elle est longtemps accompagnée.

(1) En Allemagne, dans quelques classes du peuple, il est reçu de faire aux enfants le conte que la cigogne a apporté le nouveau-né.



MELPOMÈNE

CHANT VIII

HERMANN ET DOROTHÉE

Ils dirigent ensemble leurs pas vers le soleil qui terminait sa course, et qui, enveloppé de profondes nuées, annonçait un orage : ses regards ardents dardaient çà et là hors de ce voile, à travers les campagnes, de longs traits d'une lumière effrayante.

— Puisse, dit Hermann, le menaçant orage ne pas nous envoyer de la grêle et des torrents de pluie ! car tout promet la plus belle récolte.

Ils jettent un coup d'œil satisfait sur les longues tiges de blé qui s'agitaient, et qui, dans leur passage au milieu du champ, étaient près d'atteindre jusques à la hauteur de leurs tailles élevées.

— Homme bon, dit la jeune fille à l'ami qui la guide, vous auquel je devrai bientôt un sort heureux, l'abri d'un toit, pendant que tant de fugitifs sont exposés à l'orage qui se prépare, faites-moi connaître, avant mon ar-

rivée, votre père et votre mère, que je suis disposée, du fond de mon âme, à servir avec zèle; car il est plus aisé de complaire à son maître quand on connaît son caractère, les soins qu'il regarde comme les plus importants et sur lesquels sa volonté est prononcée. Apprenez-moi donc comment je pourrai gagner leur affection.

— Oh! que je t'approuve, fille prudente, accomplie, répond le jeune homme judicieux, de vouloir t'instruire de leur caractère avant ton arrivée! Sans une attention semblable, j'aurais fait d'inutiles efforts pour servir mon père à son gré, en me chargeant de veiller matin et soir sur la culture de ses champs et de ses vignobles, avec le même soin que s'ils m'appartenaient en propre. Je n'eus pas de peine à contenter ma mère, elle rendit justice à mon zèle; tu seras de même à ses yeux la plus excellente des filles en soignant sa maison comme si elle était à toi; mais il en est autrement de mon père: il aime qu'aux actions se joignent encore de certaines apparences qui le flattent. Belle étrangère, ne me regarde pas comme un fils dénaturé si, dès mon abord, je te parle de son faible. Oui, je te le jure, c'est la première fois qu'un tel aveu sort de mes lèvres, qui ne s'ouvrent jamais pour un babil léger; mais tu m'inspires tant de confiance que mon cœur s'épanche avec toi. Ce bon père se plaît à quelques dé-

corations dans le commerce de la vie, il exige des témoignages extérieurs d'attachement et de vénération : un mauvais serviteur, qui saurait profiter de ce penchant, parviendrait peut-être à captiver sa bienveillance, tandis que le meilleur, s'il ne s'y prêtait pas, pourrait devenir l'objet de son aversion.

—J'ai le ferme espoir de les contenter l'un et l'autre, répond-elle avec joie, et en doublant légèrement le pas dans le sentier qui s'obscurcissait. Le caractère de ta mère est parfaitement semblable au mien, et dès mon enfance les manières agréables ne me furent pas étrangères. Autrefois les Français, nos voisins, mettaient un grand prix à la civilité; elle était commune aux nobles, aux bourgeois, et à ceux qui vivent sous le chaume; chacun la recommandait à ses enfants. Chez nos Germains aussi, les enfants venaient le matin souhaiter la bonne journée au père et à la mère, en leur baisant la main et en leur faisant la révérence, et ils se conduisaient avec politesse et décence le jour entier. Tout ce que je tiens, depuis mon enfance, d'une bonne éducation et d'une heureuse habitude, tout ce que mon cœur pourra m'inspirer — je veux le consacrer au respectable vieillard. Mais qui me dira ce qu'il me reste à savoir, comment je dois me conduire envers toi-même, toi, son fils unique, et à l'avenir mon supérieur ?

Comme elle parlait ainsi, ils étaient arrivés sous le poirier. La lune, dans toute sa rondeur, répandait sa clarté majestueuse du haut de la voûte céleste; la nuit était venue, avait jeté son voile sur les dernières lueurs du soleil; à leurs yeux s'étendaient, en de grandes masses qui se touchent, une lumière aussi claire que celle du jour, et les ombres de la nuit. Hermann entend avec plaisir cette question amicale, sous le bel arbre qui l'ombrageait, au lieu qu'il aime, et qui, ce jour même, a été le témoin des pleurs qu'il a répandus pour sa chère exilée.

Tandis qu'ils s'asseyaient pour se reposer un moment, le jeune homme transporté d'amour, saisissant la main de la jeune fille :

— Que ton cœur te le dise, lui répond-il, et suis librement ce qu'il te dira.

Mais il ne hasarde pas un mot de plus, quoique l'heure soit si favorable; il craint de s'attirer un *non*; et sa main, hélas! a touché l'anneau qu'elle portait au doigt, cet indice qui déjà l'a troublé.

Ils étaient assis en silence, lorsque la jeune fille prenant la parole :

— Quelle douceur me fait éprouver l'admirable clarté de la lune! elle égale celle du jour. Je distingue dans la ville les maisons, les cours, jusqu'à cette fenêtre sous ce toit; je crois pouvoir en compter les carreaux.

— La maison que tu vois, dit le jeune

homme contenu par cette réponse, est notre demeure où je vais te déposer, et cette fenêtre sous le toit est celle de ma chambre, qui peut-être sera la tienne ; car nous ferons une autre distribution de nos logements. Ces champs nous appartiennent, les blés y ont mûri pour tomber demain sous la faux ; ici, à l'ombre de ce poirier, nous goûterons le repos et prendrons notre repas. Mais descendons le vignoble et traversons le jardin ; vois l'orage épouvantable qui s'approche de nous en lançant des éclairs, et qui bientôt ensevelira l'aimable clarté de la pleine lune.

Ils se lèvent, descendent, portent leurs pas le long du champ à travers les riches épis. Prenant plaisir à la clarté nocturne, ils sont arrivés au vignoble, et commencent à marcher dans l'obscurité.

Il la conduit sur les pierres nombreuses et informes, degrés du berceau. Elle descend à pas lents, les mains appuyées sur l'épaule de son guide : la lune, dont la lumière fugitive vacillait à travers le berceau, jette sur eux ses derniers regards, et bientôt environnée de nuages orageux, elle laisse ce couple dans les ténèbres.

Hermann, plein de force, est attentif à soutenir la jeune fille, penchée sur lui pour assurer sa marche ; mais, comme elle ne connaît pas ce sentier et ces pierres de masses inégales, le pied lui manque, il éprouve un

craquement léger, elle est près de s'abattre ; soudain le jeune homme intelligent , se tournant vers elle, a étendu le bras et soutenu sa bien-aimée ; elle tombe doucement sur son épaule ; leurs seins, leurs joues se touchent. Immobile comme le marbre, contenu par les ordres sévères de sa volonté, il ne la presse pas sur son sein d'une plus forte étreinte, et se borne à ne pas céder au poids. Chargé de ce précieux fardeau, il éprouve un sentiment plein de charme ; il sent les battements et la chaleur du cœur de son amante, il recueille l'haleine embaumée qu'elle épanchait sur ses lèvres, et il porte en homme sensible la jeune personne, l'ornement de son sexe par sa beauté et par la richesse de sa taille.

Pour déguiser la douleur qu'elle ressentait :
— C'est, dit-elle en plaisantant, un signe malheureux, selon l'avis des gens graves, lorsqu'en entrant dans une maison, non loin du seuil, le pied vient à craquer. Que n'ai-je donc reçu un meilleur présage ! Arrêtons-nous un moment : que diraient ton père et ta mère si tu leur amenais une servante boiteuse ? tu leur paraîtrais un hôte peu intelligent.

URANIE

CHANT IX

LA PERSPECTIVE HEUREUSE

Muses, si favorables au tendre amour, vous qui jusqu'ici avez guidé l'excellent jeune homme dans sa route, qui avez pressé son amante sur son cœur avant qu'elle lui ait promis sa main, venez à notre secours, achevez de former l'union de ce couple aimable, et dissipez promptement les nuages qui s'élèvent pour troubler leur bonheur; mais auparavant, dites-nous ce qui se passe en ce moment dans la maison paternelle.

La mère, remplie d'impatience et de craintes, rentre pour la troisième fois dans le salon qui réunissait l'hôte et ses deux amis, et dont elle venait à peine de sortir; elle parle de l'orage qui s'approche, du subit obscurcissement de la lune, de la longue absence de son fils, et des périls où la nuit l'expose; elle blâme vivement les deux amis de s'être si tôt séparés du jeune homme, sans avoir

abordé l'étrangère, sans lui avoir proposé l'hymen auquel il aspire.

— N'aggrave pas le mal, dit le père mécontent ; tu vois que nous sommes nous-mêmes pleins d'impatience, et dans l'attente de l'issue.

Mais le voisin, assis tranquillement, prend la parole :

— Dans ces heures de trouble, je ne cesse de reconnaître ce que je dois à feu mon père qui, lorsque j'étais enfant, arracha de mon cœur toutes ces racines de l'impatience jusqu'au dernier filet, et depuis ce temps je sais attendre mieux qu'aucun des sages.

— Dites-nous, je vous prie, repartit l'ecclésiastique, quel secret employa le vieillard pour opérer ce chef-d'œuvre ?

— Volontiers, reprit le voisin, chacun peut le mettre à profit. Dans mon enfance, il m'advint une fois d'être impatient, en attendant avec un grand désir la voiture qui nous devait mener à la fontaine des tilleuls. Cependant elle n'arrivait pas ; courant çà et là comme une belette, je montais, descendais les degrés, je me précipitais de la fenêtre à la porte ; le sang me picotait dans les doigts, je grattais les tables, trépignais des pieds dans toute la chambre, mes pleurs allaient couler. Rien n'échappait à cet homme flegmatique ; mais comme enfin je me portai jusqu'au plus haut point de l'extravagance, il

me prit tranquillement par le bras, me conduisit à la fenêtre, et me dit ces paroles remarquables : « Vois-tu là , en face de nous , l'atelier de ce menuisier ? il est fermé aujourd'hui , demain il sera ouvert ; là sont toujours en mouvement les rabots et les scies , et du matin au soir les heures s'écoulent dans le travail ; mais écoute ceci : Un matin viendra où le maître et tous ses garçons emploieront leur industrie à te préparer un cercueil , qui sortira bien vite de leurs mains ; ils s'empres-
seront d'apporter ici la maison de planche , qui reçoit enfin le patient et l'impatient , et qui sera bientôt pressée de son toit. » Mon imagination me fit tout voir en réalité , les planches jointes , la couleur noire préparée : je m'assis paisiblement , et j'attendis la voiture avec patience. Depuis ce temps , lorsque d'autres , dans une attente incertaine , courent de toutes parts en désespérés , moi je suis forcé de penser au cercueil.

— L'idée frappante de la mort , dit le pasteur en souriant , ne s'offre pas au sage comme un objet d'épouvante , ni à l'homme pieux comme son dernier terme ; elle fait rétrograder celui-là vers la vie en lui enseignant à la bien régler , et soutient celui-ci lorsqu'il est dans l'affliction , par l'espérance d'un bonheur futur ; le trépas , pour l'un et l'autre , se change en vie. C'est donc à tort que ce père n'a montré dans la mort que la mort à son

enfant sensible. On doit présenter à l'adolescent un tableau d'un grand prix, celui d'un âge mûri dans l'exercice des vertus, et au vieillard le tableau de la jeunesse, afin que tous deux se plaisent à voir ce cercle perpétuel, et qu'ainsi la vie s'achève dans l'activité de la vie.

Mais la porte s'ouvre, et le couple admirable paraît : les tendres parents et les amis, frappés de surprise à l'aspect de la jeune personne, sont captivés par sa beauté et par la richesse de sa taille, et la trouvent parfaitement assortie au jeune homme ; oui, la porte semble être trop petite pour les recevoir au moment qu'ils posent ensemble le pied sur le seuil.

Hermann la présente à son père et à sa mère, et leur dit ce peu de mots avec rapidité :

— Voici une personne telle que vous pouvez la désirer. Mon père chéri, veuillez la bien accueillir, elle en est digne ; et vous, ma mère chérie, interrogez-la, dès à présent, sur tout ce qui concerne la conduite intérieure d'une maison, et vous verrez combien elle mérite de vous appartenir et de remplacer votre fille.

Se hâtant de tirer le pasteur à l'écart :

— Homme excellent, venez promptement à mon secours, et déliez ce nœud, moment qui me fait trembler ; car je n'ai point engagé cette jeune fille à me suivre comme mon

épouse, elle croit entrer dans la maison comme servante, et je crains qu'elle ne la fuie avec courroux dès qu'on lui parlera d'hymen ; mais que tout soit décidé à cet instant même, elle ne doit pas rester plus longtemps dans l'erreur, et je ne peux plus rester dans le doute ; hâtez-vous, et donnez-nous un nouveau témoignage de votre sagesse, que nous honorons.

L'ecclésiastique rejoint aussitôt les assistants ; mais, hélas ! déjà l'âme de la jeune personne a été blessée par ces paroles du père, prononcées avec son ton badin, quoiqu'en de bonnes intentions :

— Voilà qui me plaît, mon enfant ; je me réjouis de voir que mon fils n'a pas moins de goût que son père qui, étant jeune, prenait toujours la plus belle pour danser, et qui enfin alla chercher la plus belle pour l'amener dans sa maison comme son épouse : c'était cette petite mère. On reconnaît d'abord à l'épouse quel est le tour d'esprit de celui qui l'a choisie, et s'il a le sentiment de ce qu'il vaut. Vous n'avez pas non plus, n'est-ce point, délibéré longtemps ; il me semble, en effet, qu'il n'est pas si pénible de le suivre.

Hermann n'avait entendu qu'une légère partie de ces paroles ; cependant il éprouve au dedans de lui-même un tremblement général, et tous les assistants à la fois gardent le silence.

Mais la fille admirable , navrée jusqu'au fond de l'âme d'une raillerie qui lui paraît insultante , reste immobile ; une rougeur subite se répand sur son visage et sur son cou ; néanmoins elle se contient , elle rassemble ses esprits , et dit ensuite au vieillard , sans cacher tout son chagrin :

— Oh ! certainement votre fils ne m'a point préparée à une telle réception , quand il m'a fait le portrait de son père , de cet excellent citoyen. Je sais que vous êtes un homme prudent , qui se comporte envers tout le monde selon la convenance des personnes ; mais il paraît que vous n'avez pas assez de compassion pour la pauvre fille qui vient seulement de passer votre seuil , et qui est disposée à vous servir ; sans quoi vous ne m'auriez pas fait sentir , par une ironie amère , la distance de mon sort à celui de votre fils et à votre sort. Sans doute j'entre pauvre , avec un humble paquet , dans une maison pourvue de tout ; ce qui donne de l'assurance à ses joyeux habitants : je me connais très bien , et sais quels doivent être nos rapports ; mais est-il généreux de m'accueillir , à l'instant même de ma venue , avec une raillerie qui , peu s'en faut , me repousse loin du seuil où j'ai à peine posé le pied ?

Hermann , plein d'anxiété , s'agitait , et conjurait d'un signe l'ecclésiastique , son ami , de se jeter comme arbitre au milieu de ce

débat, pour dissiper cette erreur en un moment.

L'homme prudent s'approche aussitôt; il considère le chagrin tranquille de Dorothée, sa sensibilité qu'elle maîtrise, ses larmes qu'elle retient au bord de sa paupière. Alors, par une prompte impulsion de son esprit, il se détermine, au lieu de bannir tout à coup cette erreur, à la prolonger un instant, afin de sonder les sentiments de la jeune personne, tandis qu'elle est émue.

— O fille étrangère! lui dit-il dans ce dessein, la résolution que tu as prise de servir dans l'étranger a été trop précipitée, si tu n'as pas assez considéré à quoi l'on se soumet en mettant le pied dans la maison de son maître; car de la main donnée dépend le sort de l'année entière, et un seul oui oblige à beaucoup de résignation. Les courses fatigantes, la sueur amère, causée par un travail qui presse et qui toujours renaît, ne sont pas ce que le service a de plus pénible; un maître actif prend quelque part à ces soins; mais souffrir de son humeur quand il blâme à tort, ou qu'il donne à chaque instant de nouveaux ordres sans pouvoir être d'accord avec soi-même; essayer les emportements d'une maîtresse qui prend feu à la moindre occasion, les rudesses et les mutineries des enfants; voilà ce qui est pénible, et ce qu'il faut cependant supporter, sans négliger son travail,

sans dépit ni murmure. Mais tu ne me paraissais pas faite pour cet état, puisqu'une plaisanterie de ce père a déjà si profondément blessé ton âme, quoique rien ne soit plus fréquent que de railler une jeune fille en soupçonnant qu'un jeune homme a touché son cœur.

Frappée de cette dernière parole qui n'a pas manqué le but, vivement émue, elle ne se contient plus; ses sentiments se manifestent avec énergie, sa poitrine se gonfle, un soupir s'y fait passage, et elle dit aussitôt en versant un torrent de larmes ardentes :

— Oh ! que l'homme raisonnable qui veut donner ses conseils à l'affligé, sait peu qu'une parole froide ne peut dégager un cœur du poids des peines dont le ciel a permis qu'il fût chargé ! Vous êtes heureux, la joie est votre partage ; comment une raillerie pourrait-elle vous blesser ? mais le malade sent avec douleur la main légère qui le touche. Non, la feinte me serait inutile, quand même je pourrais y recourir. Décidons-nous à cet instant ; le retard ne ferait qu'augmenter mes peines, les rendre plus profondes, et peut-être me plonger dans un chagrin secret qui minerait mes jours avec lenteur. Laissez-moi partir, je ne peux rester dans cette maison, je veux en sortir, et vais retrouver mes pauvres parents que j'ai laissés dans le malheur, ne songeant qu'à m'en tirer moi-même. C'est

ma ferme résolution ; elle me permet de vous faire l'aveu d'un sentiment qui, si j'étais restée ici, eût été enseveli dans mon sein durant de longues années. Oui, la raillerie de ce père a profondément blessé mon âme. Ce n'est pas que j'aie un orgueil et une sensibilité peu convenables peut-être à l'état où j'entrais ; mais il est vrai que mon cœur a senti du penchant pour le jeune homme qui, dans ce jour, m'est apparu comme un libérateur.

Quand il s'est éloigné de moi, et que j'ai poursuivi ma route, il est resté présent à ma pensée ; je songeais à la personne heureuse à laquelle il avait déjà peut-être donné sa foi, et dont il portait l'image dans son cœur. Et quand je l'ai revu près de la source, il me semblait qu'un des immortels paraissait à mes yeux satisfaits. Je l'ai suivi de si bon cœur lorsqu'il a voulu m'engager à vous servir ! Je veux l'avouer encore ; durant notre route, un espoir a flatté mon âme, celui de mériter peut-être un jour sa main, lorsque je serais parvenue à me rendre utile au bonheur de votre maison. Je vois seulement à cette heure les dangers auxquels je m'exposais en vivant près de celui pour qui j'avais un secret penchant ; je vois à cette heure la grande distance qui se trouve entre une fille dénuée de biens et un jeune homme opulent, fût-elle la première de son sexe par

son mérite. J'ai fait tout cet aveu pour que vous ne méconnaissiez pas l'âme qui a été blessée, circonstance à laquelle je dois le dessein de m'éloigner : sans elle, mon sort eût été de cacher mes tranquilles vœux, de le voir bientôt amener dans sa maison son épouse; et comment eussé-je alors pu supporter mes peines secrètes ? Heureux avertissement ! mon secret est échappé de mon sein lorsque le mal n'est pas sans remède. Que tout soit révélé. Rien ne doit me retenir plus longtemps ici, où je me vois confuse, agitée, où j'ai fait le sincère aveu de mes sentiments et de ma folle espérance. Ni la nuit qui se couvre au loin de nuages amoncelés, ni le tonnerre roulant qui retentit à mon oreille, ni les torrents qui se précipitent du ciel sur les campagnes avec violence, ni le bruissement des vents orageux, rien n'arrêtera mes pas. J'ai soutenu tous ces assauts dans notre fuite désastreuse et près de l'ennemi qui nous poursuivait. Je vais m'exposer encore à ce qui peut m'arriver sur la terre, comme j'y suis accoutumée depuis longtemps, saisie, entraînée par le tourbillon du temps où nous sommes, qui me sépare de tout. Vivez heureux, je ne me retarde plus un moment, le sort en est jeté.

En achevant ces mots elle se retirait précipitamment et dirigeait ses pas vers la porte, ayant encore son humble paquet, lorsque la

mère entourant de ses bras la jeune fille et la retenant :

— Dis, s'écrie-t-elle stupéfaite, que signifient tout ceci et tes larmes inutiles? Non, je ne te laisse point aller, tu es l'épouse de mon fils.

Le père mécontent regardait la fille éplorée, et il dit avec humeur :

— Ainsi, pour prix de toute ma complaisance, ce qui m'est le plus désagréable doit m'arriver à la fin du jour! car rien ne me révolte plus que les pleurs des femmes, les cris passionnés, qui rendent inextricable ce qu'un peu de raison débrouillerait plus facilement. Je ne puis être témoin plus longtemps de cette étrange scène; conduisez-la vous-même à sa fin, je me retire pour me coucher.

Se tournant aussitôt, il voulait se rendre à la chambre où était son lit nuptial, et où le sommeil lui faisait goûter le repos; mais son fils le retenant :

— Mon père, lui dit-il d'une voix suppliante, ne précipitez rien, et ne soyez point irrité contre la jeune personne. Je dois seul porter la peine de tout ce trouble, que cet ami, trompant mon attente, vient d'augmenter encore par sa feinte. Prenez la parole, homme estimable, vous à qui j'ai confié mes intérêts; loin d'ajouter à nos tourments, veuillez tout éclaircir; car la vénération que je vous

porte s'affaiblirait si les peines d'autrui, au lieu de vous engager à l'exercice de votre haute sagesse, n'étaient pour vous que le sujet d'une joie maligne.

— Quelle prudence, dit le pasteur avec un sourire, eût mieux réussi à tirer du cœur de cette excellente personne l'aimable aveu que nous venons d'entendre, et à nous dévoiler son caractère? Ta tristesse ne s'est-elle pas aussitôt convertie en joie, en ravissement? Parle-lui donc toi-même; lui faut-il d'autres éclaircissements que les tiens?

Alors Hermann s'avançant vers Dorothée :

— Ne regrette point tes larmes et cette douleur passagère, lui dit-il avec tendresse; elles confirment mon bonheur, et, je l'espère, le tien. Je ne suis pas venu à la fontaine pour proposer à l'étrangère, à la fille la plus accomplie, d'être notre servante; j'y suis venu pour obtenir ton cœur et ta main. Mais, hélas! mon œil intimidé n'a pu voir quel était le penchant de ton cœur; je n'ai aperçu dans tes regards que de l'amitié lorsque tu m'as salué dans le paisible miroir de la source. Te conduire dans notre maison était déjà la moitié de mon bonheur. Veuille le rendre parfait; oh! que je puisse bénir ce moment!

Elle lève vers le jeune homme des yeux où règne l'émotion la plus tendre, et ne se refuse pas à cet embrassement et à ce baiser,

le comble des délices lorsqu'il est pour des amants le gage longtemps désiré du bonheur futur de leur vie, bonheur qui leur paraît alors illimité.

Le pasteur avait dissipé les incertitudes des autres assistants. Mais la jeune fille se présente avec grâce au père, s'incline devant lui, pénétrée de respect et d'affection, et lui baisant la main qu'il retirait :

— Que la justice, dit-elle, vous fasse pardonner à celle qu'une erreur a troublée, les larmes de la douleur et les larmes de la joie. Oh ! pardonnez-moi la sensibilité où d'abord je me suis livrée ; pardonnez-moi aussi celle que j'éprouve en ce moment, et laissez-moi le temps de me reconnaître dans le bonheur inopiné qui m'arrive, et que chacun ici partage. Oui, que ce premier chagrin, causé par moi qu'une surprise a égarée, soit le dernier. Le service fidèle auquel la servantes'était engagée, et que l'affection lui aurait allégé, vous sera rendu par votre fille.

Aussitôt le père l'embrasse, en cachant ses larmes. La mère s'approche d'elle avec confiance, et la baise tendrement : leurs mains, l'une dans l'autre, s'agitent en signe d'amitié ; les deux femmes en pleurs gardaient le silence.

Alors le bon et judicieux pasteur se hâte de saisir la main du père, et lui tire, non sans peine, du doigt potelé, l'anneau nuptial ; il

prend l'anneau de la mère, et unit les deux jeunes gens.

— Que ces anneaux d'or, dit-il, soient destinés à former l'étroite union d'un second hymen, aussi heureux que l'ancien ! Hermann est pénétré d'amour pour Dorothee ; elle avoue qu'il est l'objet de ses vœux. Je vous unis donc en ce moment, et vous bénis pour le reste de vos jours, par la volonté d'un père et d'une mère, et sous les yeux de ce témoin notre ami.

Le voisin aussitôt s'incline vers eux, et leur adresse des vœux ardents. Mais le pasteur, en voulant attacher l'anneau au doigt de la jeune personne, aperçoit avec étonnement celui qu'elle y portait, et qu'Hermann a considéré avec tant d'inquiétudes lors de leur rencontre près de la source.

— Quoi ! dit-il avec enjouement, ce sont donc ici tes secondes fiançailles ? Pourvu que le premier fiancé ne se présente pas à l'autel pour s'opposer à votre union !

— Oh ! souffrez, répond-elle, que je consacre un moment à ce souvenir : l'homme vertueux qui, à son départ, me donna cet anneau, et qui ne revit pas ses foyers, le mérite bien. Il prévint tout, lorsque l'amour de la liberté et le désir de coopérer à de grandes révolutions l'entraînèrent à Paris, où il trouva la prison et la mort. « Vis heureuse, me dit-il, je pars ; tout s'agite sur la terre, tout semble se désunir ;

les bases fondamentales des États les plus solides se rompent, l'héritage abandonne l'ancien possesseur, l'ami se sépare de son ami, l'amant même de son amante. Je te laisse en ce lieu, et si jamais je t'y revois, — mais qui peut le savoir ? ce sont peut-être les dernières paroles que je t'adresse. On l'a dit avec raison, et on doit le dire à présent plus que jamais, l'homme n'est qu'un étranger sur la terre ; le sol ne nous en appartient plus à aucun titre ; les richesses sont errantes ; l'or et l'argent des maisons et des temples se fondent, se dégagent de leurs formes anciennes et sacrées ; tout est en mouvement, comme si l'univers, dont la structure semblait consommée, voulait briser ses liens pour rebrousser dans le chaos et la nuit, et pour en sortir sous une forme nouvelle. Tu me conserveras ton cœur, et si jamais nous nous retrouvons sur les ruines du monde, nous serons des êtres renouvelés, libres, à l'abri des coups du sort ; car celui qui aura franchi de tels jours, pourra-t-il encore recevoir des entraves ? Mais si nous ne sortons pas tous deux vainqueurs de ces orages, si c'est la dernière fois que je t'embrasse, oh ! que mon image soit présente à ta pensée, et attends avec la même égalité d'âme le bonheur et l'infortune. Si une nouvelle patrie et un nouveau lien t'appellent, reçois avec gratitude les avantages que la fortune t'aura destinés ; aime ceux

qui t'auront donné leur amitié, sois reconnaissante envers ton bienfaiteur; mais que la prudence guide tes pas; ne t'expose pas à l'amertume d'une seconde perte. Que tes jours te soient chers; cependant n'attache pas à la vie un plus grand prix qu'aux autres biens, il n'en est point qui ne soient trompeurs. » Telles furent ses paroles, et cet homme magnanime ne reparut plus à mes yeux. Je perdis ensuite tout ce que je possédais, et je me suis bien souvent rappelé ses exhortations. J'y pense encore en ce moment où l'amour me prépare ici le bonheur, où l'espérance m'ouvre le plus riant avenir. Oh! pardonne, mon excellent ami, si en serrant ton bras je tremble encore. Je suis comme le nautonnier, auquel le sol le plus solide, qu'enfin il aborde, paraît chancelant.

Elle dit, et place l'anneau qu'elle vient de recevoir près de celui qu'elle portait.

Mais Hermann, dont l'âme est aussi intrépide que tendre :

— Dorothée, dit-il, que notre union, dans ce bouleversement général, soit d'autant plus solide et durable; opposons ensemble aux malheurs notre courage; songeons à conserver des jours qui doivent nous être chers, et la possession des biens qui peuvent les embellir. Celui qui s'émeut en des temps où tout s'ébranle, étend le désastre; mais celui dont l'âme est inaltérable se crée lui-même un

monde. Il n'est pas digne des Germains de propager ce moment épouvantable, ni de flotter tour à tour d'un sentiment à l'autre : que notre conduite soit conforme à notre caractère ; nous devons le dire et le penser. On loue encore les peuples intrépides qui s'armèrent pour la défense de leur patrie, de leurs lois, et des objets les plus chers de leur tendresse. Nous sommes l'un à l'autre, et maintenant tout ce qui est à moi m'appartient doublement et m'est plus cher que jamais ; je ne veux point le posséder avec crainte et trouble, mais avec assurance et courage. Si les ennemis nous menacent encore cette année ou dans un temps plus éloigné, viens me présenter mes armes et m'en revêtir. Persuadé, comme je pourrai l'être, que mon père, ma mère et ma maison seront les objets de tes soins, oh ! j'opposerai aux dangers un cœur intrépide. Que tous s'enflamment du même sentiment, la puissance se lèvera contre la puissance, et la paix sera bientôt le sujet d'une allégresse universelle.



TABLE DES MATIÈRES

TOME PREMIER

	Pages
<u>AVERTISSEMENT.....</u>	<u>3</u>
<u>Considérations sur <i>Werther</i> et en général</u> <u>sur la poésie de notre époque.....</u>	<u>9</u>
<u>WERTHER, traduction de Pierre Leroux.....</u>	<u>53</u>

TOME SECOND

<u>WERTHER (suite).. ..</u>	<u>3</u>
<u>HERMANN ET DOROTHÉE, traduction de Bitaubé</u>	<u>63</u>
<u>Préface du traducteur.....</u>	<u>67</u>
<u>CHANT PREMIER. — Le Malheur partagé.....</u>	<u>73</u>
<u>CHANT II. — Hermann.....</u>	<u>85</u>
<u>CHANT III. — Les Bourgeois.....</u>	<u>99</u>
<u>CHANT IV. — La Mère et le Fils.....</u>	<u>105</u>
<u>CHANT V. — Le Cosmopolite.....</u>	<u>119</u>
<u>CHANT VI. — Le Siècle.....</u>	<u>133</u>
<u>CHANT VII. — Dorothee</u>	<u>151</u>
<u>CHANT VIII. — Hermann et Dorothee.....</u>	<u>163</u>
<u>CHANT IX. — La Perspective heureuse.....</u>	<u>169</u>



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

25 centimes le volume

33 centimes rendu franco

BUREAUX DE LA PUBLICATION

5, rue Coq-Héron, 5

SE TROUVE CHEZ

MM. DUBUISSON & C^e, rue Coq-Héron, 5,
et Lucien MARPON, galeries de l'Odéon, 4 à 7

33 OUVRAGES EN VENTE

AU 1^{er} SEPTEMBRE 1864

HISTOIRE

	vol.
VOLTAIRE — Histoire de Charles XII (2 ^e édition).....	2
VOLTAIRE. — Histoire de Russie.....	2
SUÉTONE. — Histoire des douze Césars, trad. Laharpe (2 ^e édition).....	1

MONTESQUIEU. — Grandeur et décadence des Romains (2 ^e édition).....	1
JEUDY-DUGOUR. — Histoire d'Olivier Cromwell	1
SAINT-RÉAL. — Don Carlos et Conjuración des Espagnols contre Venise.....	

MORALE ET PHILOSOPHIE

LA BOÉTIE. — Discours sur la servitude volontaire (2 ^e édition), avec préface de A. Vermorel	1
J. J. ROUSSEAU. — Du contrat social.....	1
PAUL-LOUIS COURIER. — Chefs-d'œuvre.....	2
LAMENNAIS. — Paroles d'un croyant.....	1

SCIENCES

FONTENELLE. — Entretiens sur la pluralité des mondes (2 ^e édition).....	1
D'ALEMBERT. — Discours préliminaire de l'Encyclopédie.....	1

ROMANS

LE SAGE. — Le Diable boiteux (2 ^e édition)..	2
SWIFT. — Voyages de Gulliver (2 ^e édition), avec préface de Prévost-Paradol.....	2
DIDEROT. — Romans et contes.....	3
DIDEROT. — Le Neveu de Rameau (3 ^e édition), suivi de l'Analyse de la Fin d'un monde et du Neveu de Rameau, de M. Jules Janin, par N. David.....	1

X. DE MAISTRE. — Voyage autour de ma chambre, suivi du Voyage nocturne et du Lépreux de la cité d'Aoste.....	1
STERNE. — Voyage sentimental en France...	1
MONTESQUIEU. — Lettres persanes.....	2
GOETHE. — Werther, trad. P. Leroux, suivi de Hermann et Dorothée, trad. Bitaubé.....	2
V. POUPIN. — Les Labourdière.....	1

THÉÂTRE

BEAUMARCHAIS. — Le Barbier de Séville et le Mariage de Figaro.....	2
MOLIÈRE. — Tartufe et le Dépit amoureux...	1



SOUS PRESSE

Pour paraître successivement de quinze jours en quinze jours

LINGUET. — Mémoires sur la Bastille.....	1
X. DE MAISTRE. — Les Prisonniers du Caucase et la Jeune Sibérienne.....	1
DIDEROT. — Paradoxe sur le comédien.....	1
CONDORCET. — Tableau historique des progrès de l'esprit humain.....	2
VOLTAIRE. — Romans (1 ^{re} partie).....	2
(La 2 ^e partie sera publiée en 1865).	
MOLIÈRE. — Don Juan et les Précieuses ridicules.....	1
J.-J. ROUSSEAU. — Émile.....	4
MACHIAVEL. — Le Prince.....	1
MIRABEAU. — Opinions et Discours.....	2

Le succès sans précédents qui a accueilli notre publication, et qui en a assuré l'avenir, ne fait que s'accroître de jour en jour, à ce point que nous nous verrons forcés de réimprimer, pour la troisième fois, la totalité des ouvrages publiés jusqu'à ce jour. De bienveillants correspondants nous demandent journellement de changer nos conditions de périodicité. Nous y songeons sérieusement, et si le public veut bien continuer à nous suivre, nous n'hésiterons pas, à dater du 1^{er} janvier 1865, à publier au moins *trois volumes par mois*. Quant à la publication de tel ou tel volume, annoncé dans nos prospectus et catalogues, que les impatients se rassurent : nous tiendrons toutes nos promesses, nous irons même au delà ; le champ est vaste, et les moissonneurs sont prêts.



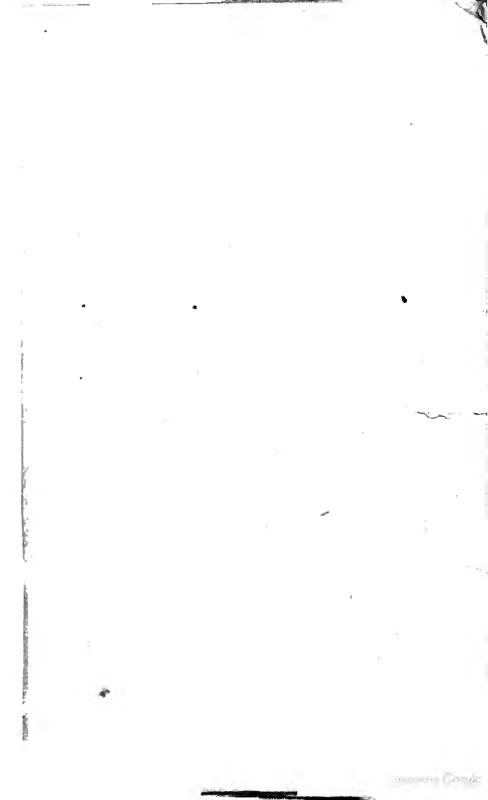
On souscrit en envoyant un mandat ou timbres-poste au directeur de la *Bibliothèque nationale*, **5, rue Coq-Héron.**

Les lettres non affranchies seront refusées.



Paris. — Imp. de DUBUISSON et Co, rue Coq-Héron, 5.

430,585



L 30 58 / 0, 1^{re}

La BIBLIOTHEQUE NATIONALE paraît les 1^{er} et 15 de chaque mois, depuis le 1^{er} juin 1863, et publie par an 24 volumes au prix de 25 centimes, pris au bureau (5, rue Coq-Héron); 35 centimes rendu franco dans toute la France. — 6 volumes : 2 fr.; 12 volumes : 4 fr.; 24 volumes : 8 fr., rendus à domicile.

EN VENTE.

PREMIÈRE ANNÉE (24 VOLUMES)

VOLTAIRE. — Histoire de Charles XII.	2 vol.
MONTESQUIEU. — Grandeur et décadence des Romains	1 —
DIDEROT. — Le Neveu de Rameau.	1 —
SWIFT. — Voyages de Gulliver	2 —
SUÉTONE. — Histoire des Douze Césars.	2 —
X. DE MAISTRE. — Voyage autour de ma chambre. .	1 —
LE SAGE. — Le Diable boiteux.	2 —
LA BOÉTIE. — Discours sur la Servitude volontaire.	1 —
FONTENELLE. — La Pluralité des Mondes.	1 —
JEUDY-DUGOUR. — Histoire d'Olivier Cromwell. . . .	1 —
DIDEROT. — Romans et Contes.	3 —
J.-J. ROUSSEAU. — Du Contrat social	1 —
STERNE. — Voyage sentimental en France.	1 —
V. POUPIN. — Les Labourdière.	1 —
VOLTAIRE. — Histoire de Russie.	2 —
BEAUMARCHAIS. — Barbier de Séville et Mariage de Figaro.	2 —

DEUXIÈME ANNÉE

P.-L. COURIER. — Chefs-d'œuvre	2 —
D'ALEMBERT. — Discours préliminaire de l'Encyclopédie	1 —
SAINT-RÉAL. — Don Carlos — Conjuration des Espagnols contre Venise	1 —
MONTESQUIEU. — Lettres persanes	2 —
MOLIÈRE. — Tartufe. — Le Dépit amoureux.	1 —
GOETHE. — Werther, traduction de M. Pierre Leroux.	2 —

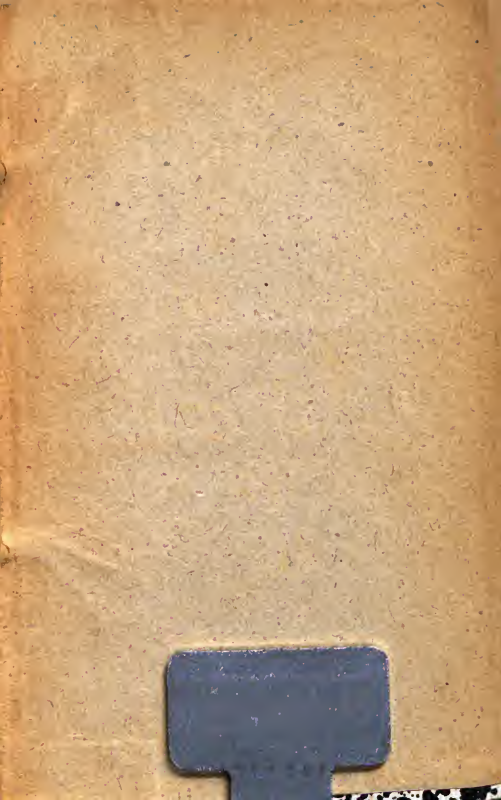
SOUS PRESSE

LINGHET. — Mémoires sur la Bastille.	1 —
X. DE MAISTRE. — Les Prisonniers du Caucase.	1 —
CONDORCET. — Progrès de l'Esprit humain.	2 —
DIDEROT. — Paradoxe sur le Comédien.	1 —

Les lettres non affranchies seront refusées.







BIBLIOTECA